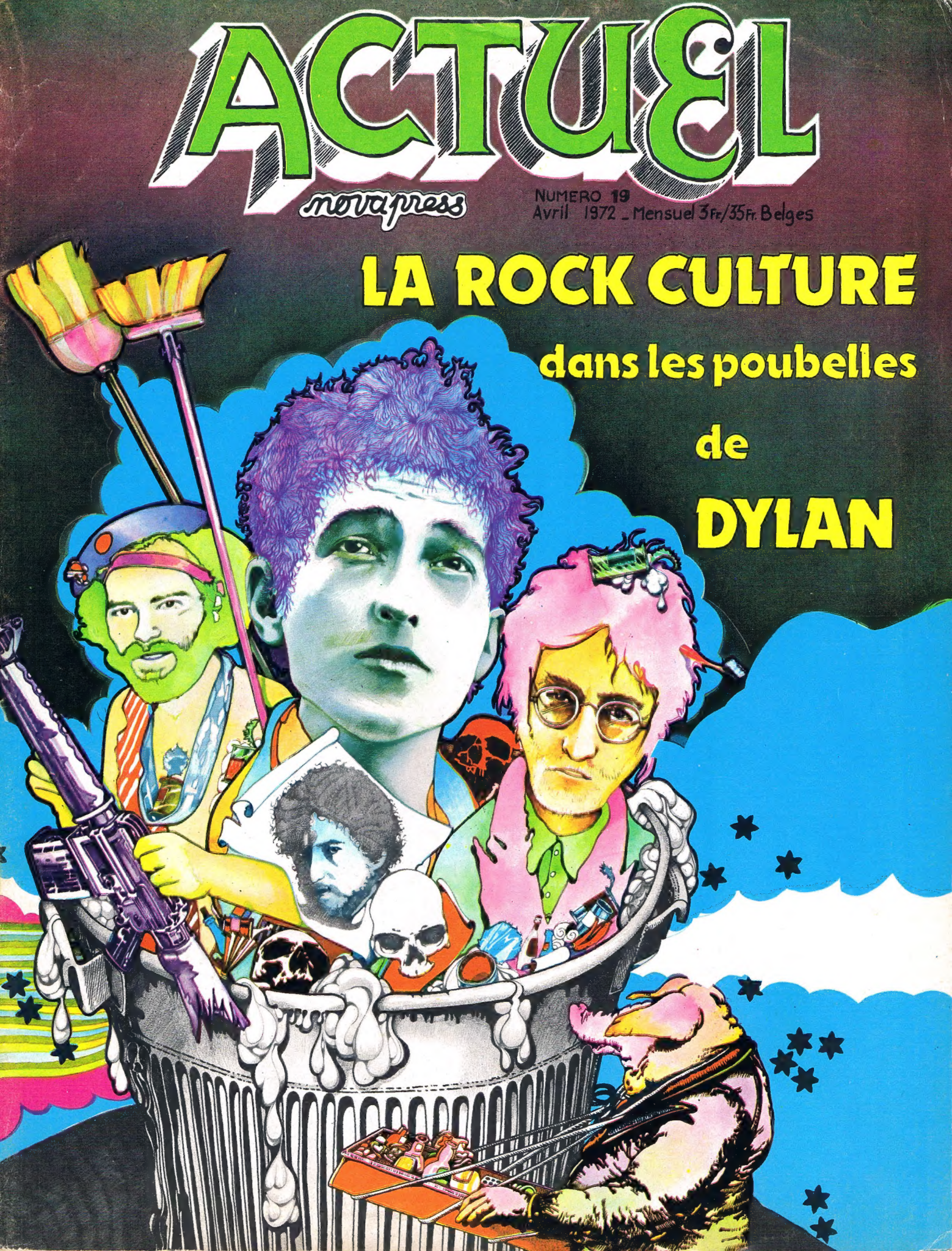
ACTUEL

nova press

NUMERO 19
Avril 1972 _ Mensuel 3Fr/35Fr. Belges



LA ROCK CULTURE dans les poubelles de DYLAN

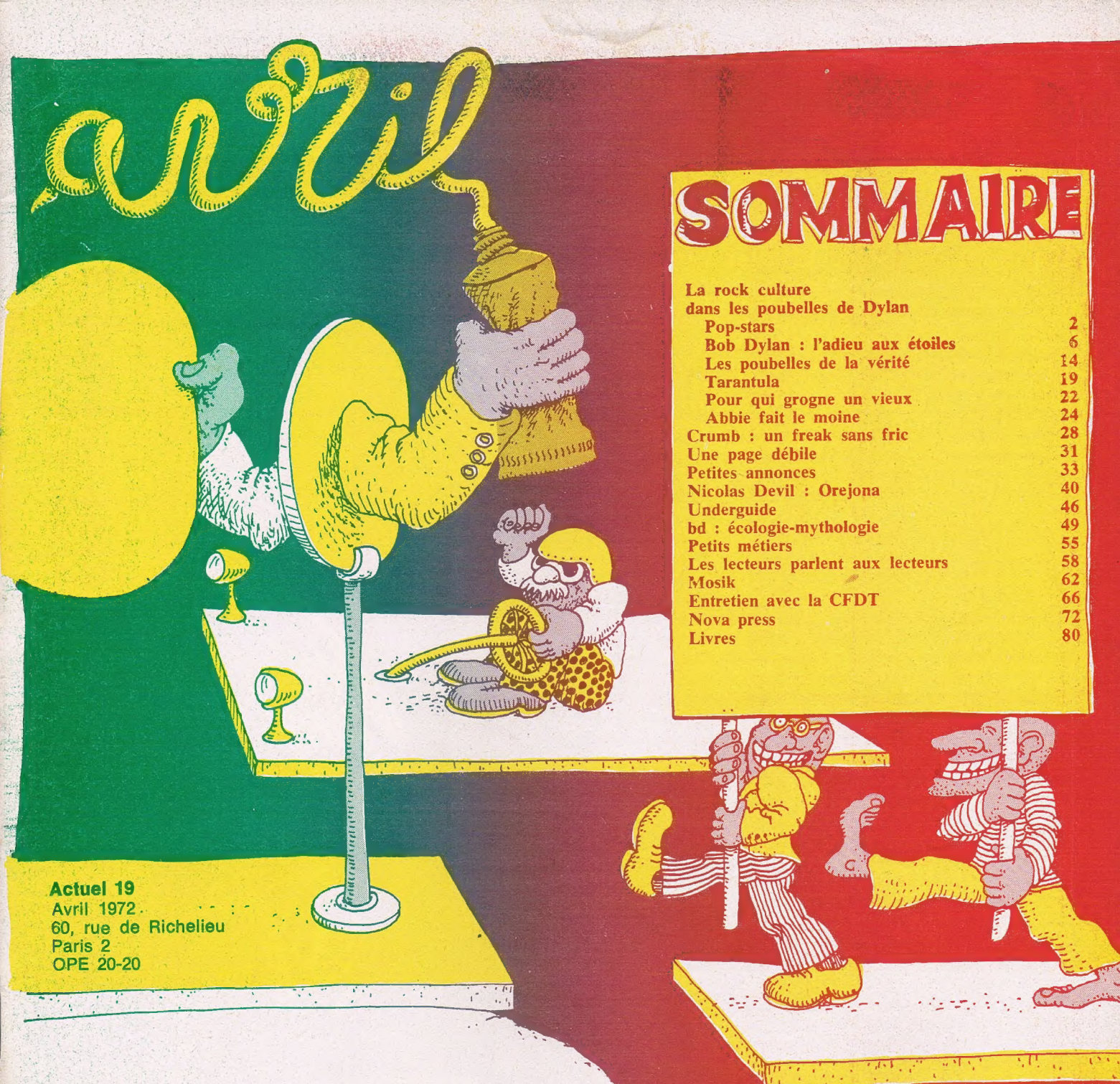
21 HAMBURGERS

IL Y A SEULEMENT
10 PERSONNES DANS LE MONDE
ET 5 D'ENTRE ELLES SONT
DES HAMBURGERS . . .
(CAPTAIN BEEFHEART)

JERRY GARCIA - GARCIA -
-46139 Ⓤ-

CAPTAIN BEEFHEART - THE
SPOTLIGHT KID - 44162 - Ⓤ

actuel



Actuel 19
Avril 1972
60, rue de Richelieu
Paris 2
OPE 20-20

SOMMAIRE

La rock culture dans les poubelles de Dylan 2
Pop-stars 2
Bob Dylan : l'adieu aux étoiles 6
Les poubelles de la vérité 14
Tarantula 19
Pour qui grogne un vieux 22
Abbie fait le moine 24
Crumb : un freak sans fric 28
Une page débile 31
Petites annonces 33
Nicolas Devil : Orejona 40
Underguide 46
bd : écologie-mythologie 49
Petits métiers 55
Les lecteurs parlent aux lecteurs 58
Mosik 62
Entretien avec la CFDT 66
Nova press 72
Livres 80

Rédaction :
Jean-François Bizot
Michel-Antoine Burnier
Gilles Février
Bernard Kouchner
Jean-Pierre Lentin
Patrick Rambaud
Yves Simon (Drôme)

Secrétariat de rédaction :
Claudine Maugendre

Maquette :
Didier Chapelot
Christian Otvos

Administration :
Jacques Goyet

Publicité :
A.B. Kamir

Secrétariat :
Sylvie

Composition :
L.I.T.O.,
Dépt Presse offset,
Paris-1er

Photogravure, montage offset, tirage :
Roto Technic offset

Diffusion : N.M.P.P.

Ont participé à ce numéro :
Alberto
Paul Alessandrini
Bazimile
Dr. Hachis-Buisson
Costric
Nicolas Devil
Anne Gym'
La Belette
Laurence et Laurent
J.J. Lebel
Mab
Charles Muraine
Claudine Quiblier
Nicoulaud
Saint-Sulpice
Pierre Scias
Pierre Soulier
Steve Roday
Valentine
Jean-Rémy Zamponi

Le dessin de la couverture est de Benjamin Baltimore

Actuel est membre de l'Underground Presse Syndicate : pas de copyright pour les journaux de la nouvelle presse.
Directeur de la publication : Jean-François Bizot.
Ce numéro a été tiré à 71 000 exemplaires.

GNICOULAUD

ENFIN SEULS

Rock Culture », « Youth Revolution », les grands mots d'une époque se noient dans le champagne. Devenus des pop-stars, les faux héros d'une époque s'empêtrent dans le « spectaculaire » et n'arrivent pas à traverser le miroir. Narcisses de Los Angeles ou de Chelsea, ils se penchent à s'en noyer sur leurs images en paillettes. On distribue à nouveau les dépouilles, avec un rictus plus amer que moqueur. *Les collants d'Alice Cooper pour Gene Banilover Brooklyn New-York. Les tambourins de John et Yoko à Lori Santamorena, Yonkers,New-York. Le peigne de Sha Na Na à Jim Allen, Bossier city, Louisiana.* Heureux vainqueurs du concours de Crawdaddy, journal de rock, vous enterrez la rock-culture.

Les militants de la rock-culture militent avant tout pour replâtrer leur propre façade. Un trimuvirat baroque, John Lennon, Yoko Ono et Jerry Rubin, tente de sauver ses meubles. Pour la grande émotion des naïfs et le ricanement des cyniques, ils apparaissent toute une semaine début mars à la télévision américaine. Invité par le Mike Douglas Show, un Bouvard local, John Lennon enfile un costume anthracite de belle coupe et s'essaie à séduire les ménagères américaines. L'accompagnent : le vieux rocker Chuck Berry, une spécialiste de la nourriture macrobiotique, l'ingénieur David Rosenboom qui transpose les ondes cervicales en musique et quelques autres amuseurs qui ne dérangèrent guère. Il y a deux ans, Jerry Rubin envahissait le studio pour dénoncer le programme et attaquait le présentateur à coups de pistolets à eau. Il a aujourd'hui délaissé l'outrage et joue sagement du tambourin dans un coin. *Yippie !* semble bien loin et Abbie Hoffman, moins poli et plus honnête, a pris le large pour éviter la tristesse des basses eaux. L'Amérique n'a plus peur des vilains freaks. John Sinclair, Angela Davis, les Panthères sont tour à tour relâchés.

C'est la fin de l'alerte, on pourrait bien finalement légaliser la marijuana — un sédatif peu coûteux — et Richard Nixon sera réélu. Quant aux Weathermen, leur leader Mark Rudd, écrit, dit-on, un roman. Il n'aura remporté qu'une grande victoire politique, celle d'avoir pour l'instant échappé à la police.

Quelques Yippies résistent à l'âge. Regroupés dans le Rock Liberation Front autour du « dylanologiste » A.J. Weberman, ils manifestent de temps à autre contre leurs frères plus nantis et moins fidèles — Paul Mc Cartney qu'ils enterrent symboliquement ou Dylan dont on explore les poubelles —, contre les grandes maisons de disques comme Capitol qui les ont « corrompus », contre le journal *Rolling Stones*, trop réformiste à leur gré, qu'ils ont occupé en décembre. Un front bien rétréci pour une attaque globale. Tout demander sans guère obtenir, cela fait réfléchir. Quelques rares groupes pop dédaignent un avenir doré, la plupart des militants politiques s'organisent localement. Le centre des activités se déplace vers l'Europe continentale, là où l'énergie est encore fraîche. Les indices sont là : le MC 5 et le Grateful Dead émigrent pour deux mois, John Wilcox, l'un des pionniers de la presse underground quitte New-York... L'usure du Movement, son échec relatif ont leurs causes précises. Il vaut mieux les comprendre avant qu'un identique phénomène ne se reproduise en Europe.

L'évolution était sensible depuis un an. Le rock, support pri-

vilégié de la « Youth Culture », semble flétrir, bien digéré à force d'être consommé.

Un temps, les chanteurs ont pu passer pour les troubadours du nouvel âge. Sortis de la masse, ils gardaient un lien dialectique avec elle et l'exprimaient en trois couplets. Le foisonnement était superbement créateur. Chaque ville avait un son, un sens, une scène, Detroit sale et dure, San-Francisco la douceur. Un show-business déconcerté connaissait la déroute, ne savait qui choisir, où guetter ses profits. Trop de monde, trop d'invention, trop de joie, aucune *rareté*, et le capitalisme perdait un temps le contrôle des mécanismes. L'émergence de la nouveauté était si puissante qu'elle prenait l'allure d'une révolution. Le rock portait une telle énergie qu'il pouvait absorber sans s'altérer les autres formes musicales et surtout les attributs d'une culture globale, mouvements beat et hip, poètes comme Ginsberg ou Ferlinghetti. Le rock et le mouvement révolutionnaire se retrouvaient vite côte à côte. Union illégitime : le chanteur n'a pas l'âme d'acier du militant, il rêve du statut doré des pop stars, et, s'il y songe pas encore, le show-business fera tout pour le corrompre.

La mécanique qui fabrique les pop-stars pour mieux les dévoyer est d'une implacable précision. Le chanteur, souvent d'origine ouvrière ou petite-bourgeoise, fuit son enfance pour s'éclater dans le faste. Le show-business, lui, vit des stars dont il est le nécessaire parasite. Les stars détiennent le *monopole* de la culture, maximisent le profit, se vendent comme des crickets, fournissent une sécurité idéologique et financière. Il s'agit bien *d'imposer* leur image, outrances calculées, provocations divergentes. Un simple maquillage, le plus souvent violent, mais qu'on efface en sortant de scène. Parfois seulement le masque colle à la peau et la pop star décolle, en plein délire et provoquant le nôtre, au risque d'exploser. L'image devient alors mythe. C'est le cas de Bob Dylan. Un jour cela craque, en général quand l'homme rencontre son mythe et ne s'y reconnaît pas, quand la fuite en avant n'est plus possible. Alors tandis que tombe le rideau, on meurt ou l'on se retire pour se retrouver. Le show business n'en a cure : au suivant. Bob Dylan, John Lennon, Mick Jagger ou Janis Joplin n'ont eu que ce qu'ils voulaient.

Certains revendiquent leur conditions avec une franchise qui les honore et attriste les ingénus. Pete Townshend, leader des Who, a écrit dans son dernier disque une chanson intitulée « On ne nous aura plus » pour rejeter l'idée même de la révolution. Pour lui, le révolutionnaire n'est à sa façon qu'une pop star. « A cette différence que les pop stars n'envoient personne à la guerre... » Et Pete Townshend ajoute : « Nous avons toujours voulu devenir des stars, dépasser les plus grands groupes, sortir de l'ombre des Beatles ou des Stones, avoir les plus belles femmes, gommer toutes les frustrations de l'enfance. Aujourd'hui, ma vie a changé, mes sentiments restent en gros les mêmes : je voudrais bien tout partager, mais on ne partage pas *sa* vie. Je vis, voilà tout. J'ai assez eu d'ennuis comme cela... » Encore Pete Townshend s'est-il trouvé une ligne de conduite claire et nette, équilibrée par la pratique de l'hindouisme.

Les autres pop stars louvoient plus tristement encore de la Rolls au palace avec l'air malheureux de réfugiés du luxe qui n'assument pas leurs millions. Ils vivent au milieu des barbelés et des chiens policiers dans les camps du succès. Certains comme John Lennon essaient de s'en sortir. Archétype de la pop star, Lennon présente une trajectoire révélatrice. Fils d'ouvrier, il aime le gros rock, rêve de Presley, se tartine de la gomina et enfile de gros blousons noirs. A chaque étape de son ascension, il sait passer la vitesse supérieure, délaisse Presley pour Dylan, écrit des livres, des-

sine, devient lui-même une idole, se proclame plus célèbre que Jésus-Christ, craque enfin. Il se tourne vers la politique, s'éloigne des Beatles, désavoue son passé, suit six mois de psychotérapie quotidienne et profonde, retrouve ses blousons de cuir et son accent cockney.

Même défroquées, les stars restent toujours des stars. On les traque, elles fuient et gardent leur distances. A.J. Weberman les classe aujourd'hui en trois groupes : « En première ligne, le front de défense des superstars au groupe Lennon-l'artiste, Yoko Ono-le-cerveau, Jerry Rubin-le-public-relation-garanti-révolutionnaire et David Pee-le-militant-de-base. La politique leur permet d'être des stars « propres ». Deuxième groupe, celui des « musiciens » : Dylan, Harrison, Léon Russel, Clapton, Jerry Garcia et le Grateful Dead. Ils

Je me suis réveillé ce matin
Pour trouver des larmes dans mon lit
Ils ont tué un homme que j'aimais
d'une balle dans la tête
Bon Dieu ils ont abattu George Jackson
Bon Dieu ils l'ont descendu à terre
Ils l'ont jeté en prison
pour soixante-dix dollars volés
ils ont fermé la porte derrière lui
et jeté la clef
Bon Dieu ils ont abattu George Jackson
Bon Dieu ils l'ont descendu à terre
Parfois je pense que ce monde
n'est qu'une grande cour de prison
certains sont prisonniers
tous les autres des geôliers
Bon Dieu ils ont abattu George Jackson
Bon Dieu ils l'ont descendu à terre

ne sont pas à gauche, essaient aujourd'hui d'abandonner leur condition de stars et cherchent seulement à produire une bonne musique. Les autres, la plupart, encaissent des royalties. Nous disons « Crosby steals the cash and run », Crosby vole le fric et se tire, un jeu de mot sur Crosby Stills Nash and Young, et, malheureusement, l'Airplane semble rallier ce camp. »

L'action du Rok Liberation Front, aussi réduite soit-elle au simple champ musical, a joué son rôle d'aiguillon. Depuis trois mois *Rolling Stone* consacre six à dix pages par numéro à la politique — et cette insistance modérée vaut mieux que le silence. Paul Mc Cartney enregistre « Give Ireland back to Irish », interdit d'antenne sur la BBC. Lennon n'est pas de reste : il propose l'auto-détermination à l'Irlande du Nord dans « The luck of the Irish » et compare Belfast à Saigon. Bob Dylan lui-même écrit « George Jackson » après le meurtre du héros black panther :

Rien n'empêchera rock stars et show business de continuer à pomper l'argent de poche des spectateurs. Les militants orientent ailleurs leur énergie. La Révolution semble marquer le pas, l'agitation se poursuit feutrée sous l'édredon mais toujours touffue. Le Rainbow Party, groupe politique de George Sinclair, donne un bon exemple des formes d'action du moment. Ann Arbor, Michigan, cinquante mille habitants dont la moitié d'étudiants qui viennent d'obtenir le droit de vote et pourraient bientôt installer les leurs au pouvoir. Cela fait bien six ans que John Sinclair y circule dans la marge. Deux ans de taule n'ont pas entamé son moral. Peu à peu il a construit un véritable circuit des freaks. Une « Food Coop » qui tourne depuis un an, deux free clinics, plusieurs communautés qui centralisent leurs achats, récemment enfin un « People Ballroom » qui mettra la musique pour cinq francs à la portée de tous. Pour le Rainbow Party, le rock est encore la chaufferette de l'idéologie, le moteur de la prise de conscience, l'éclatement irrésistible de l'identité petite-bourgeoise. Mieux, le groupe de rock entretient le parti, fait vivre la collectivité.

Le MC 5 a rempli ce rôle pendant deux ans. Ils vivaient alors dans la petite maison de Hill Street où s'étaient groupés avec David Fenton, le photographe, autrefois du Liberation

News service, et Gary Grimshaw, l'un des meilleurs dessinateurs de posters psychédéliques, une vingtaine d'autres habitants. Sur les murs des feuilles quadrillées. On y répartissait les tâches et les corvées. Les quatre enfants étaient gardés collectivement par quarts d'une heure. Depuis deux ans le MC 5 a quitté Hill street, entraîné par les Circé du Show business.

D'autres groupes évoluent dans le sillage du Rainbow Party, tout aussi durs que le « Five ». « Detroit » mené par le vétéran Mitch Ryder, le plus énorme groupe de rock à émerger ces temps-ci. Up surtout, le nouveau groupe du Rainbow party qui anime chaque dimanche les concerts gratuits du parc municipal où les « Psychedelic Rangers » veillent à ce que la population s'autogère dans le calme.

A deux mois d'écart, nous avons rencontré le MC 5 de passage à Paris et Up dans leur maison d'Ann Arbor.

Up se met au service de son groupe ou de la collectivité. Le MC5 n'a pas renié l'ensemble de son passé mais il mène une barque solitaire, sans trop chercher... En Europe, la rock culture ajuste ses amplis, l'underground résonne sourdement, les prémices de la fête se font nombreux, l'énergie est encore fraîche. Le nombre de groupes de rock de qualité qui émergent en fait la preuve. Burning red Ivanohé au Danemark, Can en Allemagne, Ange, Barricade, Ergo Sum, Magma, etc. en France, un parti ippi en Italie. Il est grand temps de retenir la leçon des décompositions américaines. Dans ce numéro la résistible ascension de Bob Dylan se termine en querelles de poubelles avant une rédemption du maître aux côtés du poète Allen Ginsberg et quelques extraits de son livre *Tarantula* qui donnent la vision chaotique de sa prose (pages 6 à 21). Saul Alinsky, vieux gauchiste d'avant-guerre, grand organisateur des petits bourgeois, l'un des seuls à les remuer, dit tout le mal qu'il pense des « velléités yippies » (22 et 23). Avant de partir se reposer, Abbie Hoffman donne un avis qui n'est pas si différent.

MC5

Actuel : Qu'est-ce que vous pensez des accusations de John Sinclair ?

MC5 : Il se trompe et nous reproche à tort de ne nous intéresser qu'au fric. John ne nous comprend pas, c'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles nous nous sommes séparés de lui. Nous ne communiquions plus du tout au même niveau. John voulait être un militant révolutionnaire dur et violent. Nous pensons que la violence n'est pas une solution aux problèmes du monde. Nous pensons que la solution se trouve dans la communication, la sensibilité, l'amour et pas d'une manière débile.

Actuel : Votre association avec John Sinclair vous a accroché une légende trompeuse.

MC5 : La légende ne nous embête pas. En fait, elle correspond encore à la réalité, d'une certaine manière. Nous sommes un groupe politique, en tout cas plus que la plupart des autres groupes. Nous travaillons pour la cause de la révolution.

Actuel : Quelle idée vous faites-vous de la révolution ?

MC5 : La sensibilité et la communication forment des territoires inexplorés, illimités. Les gens dépensent tout leur temps et leur argent à faire la guerre. S'ils dépensaient les mêmes efforts pour développer leur sensibilité, nous pourrions atteindre des niveaux de communication extraordinairement élevés, par exemple se comprendre directement, sans l'aide des mots, du langage parlé. Il faut lutter pour s'ouvrir, se donner, se laisser aller.

Actuel : Donnez-vous encore des concerts gratuits ?

MC5 : Nous aidons les projets qui nous paraissent intéressants, en jouant pour réunir du fric. Par exemple, des types qui réalisent des émissions de télé sur la youth culture, entièrement faites par des jeunes. Il y a aussi des projets concernant l'enregistrement : essayer de réduire le contrôle des grandes maisons de disques. Des types montent de petites compagnies, à deux ou trois, pas pour faire du fric mais pour produire de la bonne musique. L'art doit toujours passer avant l'argent.

Actuel : Mais le matériel coûte cher...

MC5 : Ça n'a pas d'importance. Il faut se débarrasser de cette philosophie marxiste-léniniste comme quoi l'argent, c'est le mal.

UP

Les groupes de Detroit ne font plus de politique, maintenant ?

C'est la tristesse. Leur engagement restait très superficiel. Des musiciens comme ceux du MC5 ne voulaient pas réellement se définir comme un groupe intégré à une commune ou à un parti politique. Leurs slogans ne les empêchaient pas de mener une vie paisible, monogamie et voiture individuelle.

Cela ne semble pas être votre cas ?

Nous en avons beaucoup discuté. Le principe de la commune nous plaît...

Cela ne vous gêne pas d'en être le principal support financier ?

Non, c'est normal... Un groupe de rock récolte de l'argent. C'est un hasard. Pourquoi faudrait-il ne pas le partager ? Et puis, nous ne gagnons pas encore beaucoup, nous n'avons même pas enregistré de 33 tours. Nous touchons deux cents ou trois cents dollars par concert, près de mille dollars par mois. Tous nos gains vont à un fonds du Rainbow Party, qui est une association sans but lucratif, ce qui nous permet d'éviter de payer l'impôt.

Une musique révolutionnaire est-elle possible ?

Certainement. Notre musique secoue, elle fait danser, elle apporte une certaine expérience de la joie. Il n'y a pas tellement de groupes qui puissent provoquer une telle réaction... Néanmoins, nous pensons que c'est là la musique de demain...

Et peut-être aussi celle du passé : le Dead l'abandonne, et d'autres aussi...

Oui, naturellement, ils dégageaient une évidente énergie... Je ne sais pas... Nous voulons mener le rock plus loin encore, sur une spirale de plus en plus folle, entraînante. Nous voulons en étendre le champ jusqu'à l'intégration de toutes les musiques libres, musique moderne ou free jazz. C'est l'avenir. Il faut quitter son fauteuil, trouver une participation physique, réelle.

Qu'avez-vous contre la « grande musique » ?

Nous voulons produire une musique tribale. Assez : la séparation entre le corps et l'esprit est insupportable. La cybernétique traite l'homme comme un ensemble unique, nous voulons intégrer, nous, work and play, music and work.

DYLAN: L'ADIEU AUX ETOILES

Bizarre. Une pop star qui trouve la vie dure et s'efforce de fuir son mythe. Un poète qui vit comme un pèpère. Dylan a beaucoup brûlé et s'est tiré avant d'être racorni. Pendant quatre ans il n'a rien dit. Il sort aujourd'hui de la trappe, adulte, sage et responsable. Voici l'histoire de ses grands feux, avec l'aide d'un nouveau traité, la biographie de Tony Scaduto (Grosset et Dunlap-N.Y.)

UN lycéen qui rêvait de Woodie Guthrie, un fils de petit commerçant qui voulait atteindre les sommets de la célébrité, un provincial monté à New York ? Un déraciné, un jeune Juif traumatisé qui renie son héritage et fuit père et mère ? Un esprit trop fin, trop sensible, qui doit s'isoler derrière une façade dure, moqueuse et cynique pour éviter trop de blessures ? Frêle, fragile même, Bob Dylan est tout à la fois et sa complexité déroute. Il a mené sa carrière de main de maître, franchissant les étapes sans jamais s'y attarder, progression superbe brisée net en 1966 par cet accident de moto qui, en manquant de le tuer, couronne le mythe. Il a traversé en conquérant toutes les « scènes », folk et engagement politique, rock et délire, s'ornant à chaque tournant de nouvelles auréoles. Il s'est tant donné qu'il en a presque flambé, mais l'ambiguité le protège et le talent le sauve. Seul parmi les pop stars, il a longtemps résisté à l'usure du temps. Expression raffinée des contradictions les plus complexes, il s'affirme comme le rare personnage capable de les assumer et de les résumer sans les détruire.

Comme en d'autres temps la boxe ou l'uniforme, le rock permet ici de sortir en fanfare des faubourgs ternes de l'enfance petite bourgeoise, ailleurs d'éviter la chaîne de montage.

Au lycée de Hibbing, Minnesota, à la fin des années cinquante, les adolescents rêvaient d'un héros plus respectable que d'autres : Woody Guthrie, chanteur du chômeur et de l'opprimé, révolté de vieille souche. Pour fuir l'avenir borné de la quincaillerie paternelle, Dylan s'identifiait au barde à tel point qu'à l'école on se jouait de lui, comme les vilains garçons se moquent de l'infirme. Dans ces tristes samedis soir du Middle West, dès que Dylan avait un peu bu, ses camarades venaient lui taper sur l'épaule : « Hé ! Vite ! Woody est dehors, il veut te voir ». Emméché et abusé, Bob se ruait : « Où est-il ? Me voilà ! ». Les autres riaient bêtement et Dylan repartait gratter sa guitare.

S'en aller, seule solution. Essayer de rencontrer Woody Guthrie, un premier objectif — le seul pour l'instant. A la fin de janvier 1961, Dylan saute le pas et débarque à New York. La ville est paralysée par la neige d'un hiver exceptionnel, les trottoirs bloqués par les congères. Sans attendre, Dylan va rôder à Greenwich Village. Il renifle les cafés, les folk-clubs, les bars de touristes.

Ce soir-là, traînant sa guitare et son sac à dos, il rentre par hasard au **Wha ?**, un bar de Mac Dougal Street. La serveuse, Mady Bloom, se souvient qu'il interpella le patron Manny Roth : « J'arrive de l'Ouest, je m'appelle Bob Dylan, j'aimerais jouer quelques airs. Est-ce possible ? » — « D'accord, dit Roth. Où habites-tu ? » — « ...Connaissez un endroit où passer la nuit ? » — « On va voir... ».

LA salle est à moitié pleine. Bob prend sa guitare et son harmonica, et monte sur la scène. On lui trouve déjà un air curieux, et on s'interroge sur son étrange casquette. Bob chante des chansons de Guthrie, ou quelques autres, il parle de lui entre deux couplets : « J'ai pas mal traîné mes bottes par ici, dans les pas de Woody Guthrie. Je ne possède rien d'autre que cette guitare et mon sac de couchage, et ça me suffit bien ». « Il n'avait pas le côté fabriqué des professionnels », dit Maddy Bloom, plutôt une attitude distante. Mais il manifestait une telle innocence qu'on ne pouvait faire autrement que de le remarquer et de l'écouter ». Après le tour de chant, Roth prend le micro : « Ce type débarque et n'a pas de piaule. Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui puisse le loger ce soir ? ». Une demi-douzaine de fanas du folk lèvent la main, des gens corrects plus que des freaks. Et si aujourd'hui nul ne se souvient où Dylan a passé la nuit, chacun sait encore qu'il avait, dès ce soir-là, touché le cœur de son public.

Quelques jours plus tard, Dylan part dans le New-Jersey pour trouver au fond d'un hôpital un Guthrie déjà très malade. Dylan pousse la porte, s'impose timidement, mais avec insistance. Guthrie s'ennuie, il apprécie la visite, et que Bob joue de la guitare à son chevet. Il y aura d'autres visites. Dylan envoie aussitôt un mot à son ami David Whittaker, sur une carte postale conventionnelle où Guthrie étreint la guitare de sa jeunesse : « Je connais Woody. Je connais Woody... Je le connais et je l'ai rencontré, et je l'ai vu, et j'ai chanté pour lui, bon dieu ! ». Une amitié s'installe entre l'idole vieillissante qui avait créé le folk moderne, et l'imitateur pour l'instant fasciné qui allait bientôt le surpasser.

Dylan se glisse dans le sillage, garde-malade persévérant. Guthrie part-il en week-end chez les Gleason, ses vieux fans des années trente ? Dylan est toujours là au repas du dimanche. Sid Gleason raconte les premières visites : « Dylan ne parlait guère, si ce n'est pour dire qu'il adorait Woody. Son visage rond et ses beaux yeux esquissaient la silhouette d'un archange ou d'un enfant de chœur. Ses cheveux à l'époque étaient longs et bouclés, il portait toujours une vieille casquette d'Eton. Ses chaussures étaient trop grandes. Mais tout était trop grand chez ce gosse, ou trop petit ». Et Guthrie dit : « Ce gamin est une voix. Peut-être ne saura-t-il pas écrire, mais il peut chanter, vraiment chanter. Pete Seeger is a singer of folk songs, not a folk singer. Jack Elliot is a singer of folk songs, but Bob Dylan is a folksinger ».

Encore faudrait-il que les autres le reconnaissent comme tel. Dylan fait le tour des clubs, place sa chanson où c'est possible. Bientôt, il chante un peu partout dans le Village, et on commence à l'entendre. Déraciné, refusant d'être le

fils de M. Zimmerman commerçant d'Hibbing, il s'est choisit une nouvelle individualité : un bagoût de révolte, l'apprentissage de la bohème, l'exploration de la culture « hip ». Cela campe un personnage qui plaît souvent. Bien sûr, ce n'est pas encore le succès et c'est toujours la pauvreté. Aux très mauvais jours d'hiver, Dylan balaie la neige pour quelques dollars avant de retrouver une scène. Il se fait pourtant des amis et une petite suite. Izzy Young, qui en fut, se rappelle les fréquentes apparitions au Folk center, un Dylan qui n'écoutait jamais les autres et surgissait brusquement, direct et fort, le temps de quelques chansons. Déjà une vie organisée : Bobby refuse les palabres et la paresse des bars. « Ce n'était plus un enfant innocent, mais un homme tendu vers son avenir. Il savait son emprise sur les salles et comment manipuler qui pouvait lui servir. Il ne se dispersait pas. Il partageait son temps sans partager son esprit, tout entier au travail ou à l'amitié du moment ».

Vient son premier engagement dans une boîte assez notoire, le 11 avril 1961 au Gerde's. Dylan passe après John Lee Hooker dans la deuxième partie du spectacle. Lorsqu'il apparaît, comme toujours à la dernière minute, ses amis ont un peu fait la salle. Il porte une veste de Guthrie, il a l'air coincé. Il se jette avec « House of the rising sun », la chanson des putes de la Nouvelle-Orléans. Au bar, on s'arrête de boire pour écouter la voix gutturale. Une autre chanson, dédiée à Woody, dont il pèse et pense chaque mot, deux chansons de Guthrie, un Blues enfin : en tout cinq chansons, et pour beaucoup c'est fini avant même d'avoir commencé. Les amis applaudissent, la salle les suit. Dylan serre la main de Gleason, fait un entrechat puis disparaît. Engagé pour deux semaines, il est excédé au bout de huit jours : « J'ai horreur de jouer plus de deux nuits de suite au même endroit. Une semaine, c'est la mort, deux c'est ridicule ». Ses amis le poussent et le surveillent, remplissant son verre pour qu'il n'ait pas le trac tout en veillant à l'empêcher de s'enivrer. Jack Elliott dit : « J'ai retrouvé chez Bob un magnétisme qui n'appartenait jusque là qu'à James Dean. Comme Dean, Bob va trop vite, au risque de se tuer ; il se brûle... » Suicidaire ? Ce n'est pas sûr. Paranoïaque, peut-être.

EN trois mois à New-York, Dylan a bien mené sa barque. Branché, choyé, emmerdé aussi, il a été entouré et porté par les meilleurs musiciens de folk et de blues — un petit cercle qu'il a séduit d'emblée. Les filles non plus ne lui manquent guère. Mais Dylan reste amer. Il craint qu'on se serve de lui et dénonce quelques complots imaginaires. Ses amis se crèvent pour le mettre à l'aise et dans le coup : au moindre incident, la colère et la méfiance l'emportent à nouveau. Comme ce jour au **Wha ?** où Bob touche un seul dollar pour sa soirée, qui fut bien mal pris. Ou cet incident au **Sing out :** accablé par le numéro en train, le rédacteur en chef Irwin Silber chasse les flâneurs de son bureau et Dylan par hasard au milieu d'eux. Bob lui en voudra toujours, même lorsqu'il se liera avec lui. Un léger complexe de persécution, une cuirasse encore molle.

C'est alors que Dylan se met réellement à écrire. Il griffonne ses poèmes un peu partout, sur n'importe quoi, des bouts de papier ou des coins de journaux qu'il fourre ensuite dans sa poche. Sid Gleason l'a souvent vu à plat ventre sur la table de la salle à manger, tout affairé à transcrire sa dernière strophe. Dylan trouve pour une part son vocabulaire chez Richard M. Buckley, aristocrate hip des années vingt, dont les monologues en trente trois tours lui apportent l'argot des jazzmen et des bars clandestins de la prohibition. Il découvre aussi la politique et le monde, ce qui lui vaut de longues et têtues conversations avec Dave Van Ronk, l'un de ses amis les plus proches. Dave cite Rimbaud ou Brecht, Dylan joue l'Américain primitif, inculte enfant de Guthrie qui n'a rien lu et qui s'en vante. « Tu connais la poésie symboliste française ? », demande un jour Dave — Bob répond par « heu », le « heu » le plus stupide qu'on puisse imaginer. Mais peu après, on voit chez lui une anthologie de la poésie de Nerval à Apollinaire, les pages usées aux plus beaux poèmes, passages soulignés et notes en marge. S'il affiche toujours une ignorance décidée, Dylan a désormais lu Rimbaud à défaut d'en parler : ses chansons à venir en porteront la trace. Mieux que le simple chanteur de folk, qui garde une allure un peu rustre, Dylan rencontre ainsi un milieu « beat », plus intellectuel. Il va parfois coucher chez Hugh Romney, alors poète, qui fondera plus tard sur les routes la fameuse tribu psychédélique de la Hog Farm.

Ce printemps-là fait bien des choses : une Suze Rotolo surgit dans la vie de Dylan, épisodique relation qui tourne vite au grand amour. A l'été, c'est le chômage pour Dylan, et les vacances pour Suze. Ils partent à Cambridge, dans la nouvelle Angleterre du folk où Joan Baez fit ses débuts, ils ressemblent déjà au couple dont la photo illustrera la couverture du second album. Une chaude folksinger du Texas, Carolyne Hester, se souvient : « J'adorais la dégaine de Bobby. Ses cheveux étaient assez longs et il avait l'air malade des enfants de la rue. Toujours en chemise et en jeans, ou torse nu découvrant une peau transparente. Toujours son harmonica avec lui, et sa musique plein la tête ». Aux enregistrements de Carolyne Hester, John Hammond, découvreur de talents pour le compte de la Columbia, remarquera ce jeune homme qui chante entre deux studios. Il est séduit et l'on parle de contrat. En septembre 1961, après un succès au Gerde's et un dithyrambe dans le **New York Times,** Dylan fou de joie signe pour son premier disque.

AVEC Suze, Bob est transformé — du moins en apparence — aussi attentionné, tendre et amoureux qu'il savait être méfiant et insupportable. Femme et mère, Suze brise une solitude et une angoisse dont la seule amitié ne pouvait venir à bout. Suze veille sur Bob, sur ses vêtements et ses bains qu'elle voudrait plus fréquents. Au Gerde's, elle lui verse souvent un verre en cachettte avant qu'il monte sur scène ; ses amis inscrivent les titres des chansons sur la guitare pour diminuer le risque éventuel d'un départ prématuré. La famille s'en mêle : Maria et Carla, mère et sœur de Suze, rechignent devant cette nouvelle relation. « Dylan était sale, égratigné, ébouriffé, un pauvre type de dix-neuf ans sans le rond ». Les amis ripostent, font l'assaut de la mère de Suze pour l'assurer du talent et de l'avenir de Bobby. Et l'on entoure Suze de précautions et d'affection, pour cacher à la mère les escapades nocturnes de la fille et à la fille celles d'un Dylan qui n'a pas renoncé à draguer ailleurs. Avec Dylan, tout est toujours compliqué.

La querelle s'installe dans les rapports amoureux. Bob est possessif, égoïste, totalitaire. Suze défend pied à pied son indépendance. Intelligente, passionnée par la peinture et le dessin, elle déteste le rôle de légume auquel son amant voudrait la réduire. Lorsque Dylan loue un petit appartement dans le Village, elle refuse la cohabitation. Bob souhaite trouver dans la femme son propre reflet, et pour cette fois, malgré l'amour, il est mal servi. Deux ans de sentiments, d'émotions et de crises. Suze est inquiète. En novembre 1961, alors que s'enregistre le premier disque, elle écrit à une amie : « Tu comprends, je ne veux pas disparaître derrière Bob Dylan et sa gloire. Mais vraiment pas. Bien sûr, je suis heureuse et tout, mais un étrange sentiment me poursuit que je n'arrive pas à saisir. Parfois j'ai peur. Les gens changent tellement quand ils deviennent célèbres tout d'un coup ».

On n'en est pas encore là, si d'aucun y songent. Ainsi Albert Grossman, l'un des managers les plus connus et les plus dynamiques du music business. L'homme n'a pas très bonne réputation : on lui reproche ses manières et ses ambitions commerciales. Pour lui, le succès financier prime toujours le reste. Grossman est déjà dans la coulisse quand Dylan enregistre son premier album, quasi-clandestinement et sans contrat. Parano ou pudeur, Dylan hésite un moment, prend les conseils de Hammond. « Ce n'est pas le type super-sympa, dit Hammond, mais il est efficace. Si tu veux signer avec lui, fais-le ». Peu après, Dylan signe un engagement de sept ans avec Grossman. Cette fois, il

se donne vraiment les moyens de son ambition : un tournant capital.

Au-delà du simple talent ou des intuitions de génie, l'aspirant pop-star a besoin d'un manager aux ambitions mégalomanes, dur en affaires, rapace même, qui s'incarne dans l'idole qu'il forge. Les Beatles ont eu Brian Epstein, les Stones Andrew Oldham, Elvis Presley le colonel Parker. Grossman tiendra ce rôle pour Dylan, bataillant pour les contrats, plaçant son chanteur dans les bons coups et s'arrangeant pour toujours tirer la couverture, voire le tapis sous les pieds des autres. Joan Baez en saura quelque chose lorsqu'elle sera progressivement écartée en 1965 au milieu d'une tournée anglaise et au départ commune.

Décembre 1961 : Bob persuade enfin Suze de s'installer chez lui. Il est heureux de cette cohabitation nouvelle et de son succès naissant. L'album va bientôt sortir. Un petit fumet de gloire : on frappe à sa porte, et quelques hommes d'affaires pointent le nez. Music Corporation of America (MCA) lui propose un tour de chant au Ed Sullivan Show, une émission digne d'un Guy Lux. Dylan va jusqu'au studio de la C.B.S., trouve une douzaine d'individus en veston et cravate et se tire aussitôt. On l'a pris pour un chien savant : « Personne n'a à me dire ce qu'il faut chanter, et comment ». Le disque sort à la fin 1962. Ce n'est pas un triomphe, loin de là : cinq mille exemplaires vendus en un an. A la Columbia, on s'interroge : les uns veulent reléguer Dylan au fin fond des disques de blues comme joueur d'harmonica, les autres lui suggèrent d'interpréter des textes de Lenny Bruce, d'autres encore ricanent sur la « folie de John Hammond » tandis qu'un directeur songe à tout arrêter. Mais Hammond, appuyé par le pape de country and western Johnny Cash, défendra Dylan jusqu'au bout. Et Dylan s'accroche.

La culture acquise, il faut qu'elle s'organise sur des thèmes brûlants. Dylan, néophyte de la politique, la découvre avec horreur et fraîcheur. Une nouvelle extrême gauche balbutie aux Etats-Unis, la générosité, l'humanisme, Luther King et les droits civiques, une révolte et un bouillonnement confus. Suze travaille au Congress of Racial Equility, le fameux CORE, comme secrétaire préposée aux enveloppes. Elle vit au milieu des militants, elle entend le récit quotidien de la répression raciale. Le soir, elle décrit à Bobby les combats de la journée. Dylan dresse l'oreille : pour lui, ce peut être une ample matière. Van Ronk insiste : « Guthrie agonise, sa génération est morte. Tu dois passer des années trente aux années soixante ». Convaincu, Dylan se laisse emporter. Il suffit d'oser : le talent propulsera le tout, le lieu commun politique deviendra hurlement ou image poétique. Les ressentiments et les colères personnelles se projettent dans la chanson « engagée ». Dylan trouve aussitôt un ton et une stupéfiante originalité en exprimant le mouvement de son époque. En avril 1962, il écrit « Blowin in the wind », ce qui fait de lui, malgré lui et à sa grande satisfaction, un petit leader.

Dylan est sincère. Mais les militants découvrent dans ses chansons un contenu politique plus violent et plus précis, bien au-delà des intentions premières de l'auteur. Le succès comme toujours se nourrit aussi d'équivoques non démenties. Qu'importe : Dylan s'impose, il rapporte ce qui le choque, ce qu'il entend. Il faut crier : le silence est réactionnaire.

Bob tient le bon bout : il redouble d'efforts. Une étonnante capacité de production : Dylan écrit une douzaine de chansons par jour, et chacune d'elle trouve un impact et une force. Plus tard, au-delà de toute célébrité, il jouera les manipulateurs : « C'était pour me faire entendre, parce que personne n'avait encore eu cette idée-là. Mais au fond, je m'en foutais comme de ma première culotte ». Bel étalage de cynisme rétrospectif. St tout cela est vrai. Ou faux. Pluôt ni vrai ni faux, comme tout ce qui concerne Dylan : une conviction distante ,l'arrivisme, la colère vraie et les bons sentiments, une peur d'être pris au piège, fusse de sa propre sincérité. Pourquoi ne pas aimer la comédie que l'on donne, et parfois y croire ?

Question : **Y a-t-il quelque chose que vous vouliez dire aux gens, en plus de vos chansons ?**
Réponse : **Bonne chance. (1968)**

MAIS gonflée par le succès, l'assurance du provincial s'accompagne d'un début d'arrogance. Dylan se trahit parfois, refuse un soir de chanter pour ses amis : « D'ordinaire, on me paie pour cela... ». Il la ramène devant ses anciennes relations du Middle West. Chez lui, Dylan s'empêtre dans une tyrannie quotidienne. Il étouffe Suze chaque jour un peu plus. Elle dit : « Je ne peux rien faire. Sous prétexte qu'il gagne de l'argent, il voudrait que je m'arrête de travailler pour lui consacrer tout mon temps. Il ne peut même pas comprendre que je veuille vivre ma vie ». Excédée, après de longues hésitations, Suze part le 8 juin 1962 pour l'Italie avec sa mère. Bob prend la terre entière à témoin de l'enlèvement — alors que Suze l'a quitté de son plein gré —, il invective la famille et la mère, il écrit et téléphone en vain. Suze vit avec un autre garçon. L'été tourne au mélodrame. Dylan est furieux et abattu. Force-t-il la dose ? En tout cas, son angoisse amoureuse ne le détourne pas des soucis de carrière : le 9 août 1962, Robert Zimmerman devient officiellement Bob Dylan pour l'état civil.

En octobre 1962, la crise des fusées à Cuba et la relance brutale de la guerre froide apportent le sujet d'une nouvelle chanson — « A hard rain's a gonna fall »: C'est peut-être la seule chanson véritablement politique de Bob Dylan, en tout cas la plus ressentie. Il explique : « J'ai écrit ça en pleine crise, je ne savais pas combien de temps il me restait à vivre et s'il y aurait même d'autres chansons. J'ai voulu dire tout ce que je savais, avec toute la force possible — et je l'ai fait comme ça. Chaque ligne est une chanson à elle seule, plus qu'une chanson. J'étais quand même ennuyé par la situation. Bien sûr, ce n'était pas une pluie atomique comme on l'a dit. Non : juste une bonne averse, pas même un orage... » La sincérité paie autant qu'une révolte plus fabriquée. Le monde des professionnels salue. Pete Seeger commence à chanter du Dylan dans ses concerts, et plusieurs autres l'inscrivent à leur répertoire. « Tu es le Woody d'aujourd'hui », dit Jack Elliott. Dylan répond : « Woody a été un bon chanteur à son époque, il a atteint son but. Pour moi, c'est autre chose, je suis allé beaucoup plus loin que lui ».

MAINTENANT, le mythe de Dylan a largement dépassé le Village. Voici le premier grand concert, le 12 avril 1963, au prestigieux Town Hall de New-York. Chacun saisit que quelque chose se passe et que Dylan en est le hérault. Enthousiasmés, les étudiants du Middle West font un beau tapage. Dylan enregistre un autre album pour mai. **Playboy** prépare un article, le **Time** réclame une interview. Grossman, le manager, s'efforce en vain de casser le contrat avec la Columbia pour avoir les mains plus libres. Les réalisateurs du Ed Sullivan Show à C.B.S. sonnent à nouveau à la porte de Dylan, et cette fois avec moins d'arrogance.

C'est l'une des émissions de TV les plus célèbres des Etats-Unis. Dylan accepte et propose une chanson — « Talkin John Birch Society Blues » — qui est aussitôt acceptée. Mais d'un coup, au milieu d'une répétition et quelques heures avant le show, la direction de C.B.S. s'affole : le contenu de la chanson pourrait indisposer la fascinante John Birch Society. On demande à Dylan de changer de répertoire. Explosion : « Ça va pas dans vos putains de têtes ! C'est ça ou rien ! ». Toutes les interventions sont inutiles : l'ordre vient d'en haut. A son tour inflexible, Dylan claque la porte.

L'histoire rebondit dans la maison de disques : Columbia est une filiale de C.B.S. La direction du trust s'aperçoit que « Talkin' John Birch Society » est également programmé sur le prochain album, elle ordonne de le retirer. Hammond se bat en vain, la chanson est repoussée à plus tard. Attéré, ivre de rage, Dylan disparaît pendant trois jours. Il se ressaisit : « Qu'est-ce que j'ai à foutre de tout ça. Je vais continuer à écrire et tous ces mecs l'auront dans le cul ! ». Il sourit quand un ami lui fait remarquer qu'il a au moins gagné là une bonne publicité gratuite.

« Freewheelin » est un immense succès : dix mille disques par semaine, deux mille cinq cents dollars de rentrée hebdomadaire pour l'auteur. **Play Boy** consacre un important article à Dylan, Heutoff prépare un portrait pour le **New-Yorker,** et la hargne du **Time** est elle-même une consécration, la preuve que cette voix porte et qu'elle gêne le monde étriqué des adultes.

C'est le début d'une nouvelle saison. Une série d'événements qui se télescopent, le chanteur de folk cède la place au héros visionnaire. Dans le courant de l'année 1963, Bob Dylan triomphe en beauté au festival de Newport et s'installe avec Joan Baez. « Je voulais prendre soin de lui, lui brosser les cheveux, m'arranger pour que ses dents brillent, se rappelle Joan Baez. Amusant, ce qui peut vous arriver... ». Il habite chez elle à Carmel où il écrit **Tarantula** d'une seule traite. L'époque est agitée. Dylan sent bien qu'il est en passe de devenir un mythe et, s'il ne s'accepte pas complètement comme tel, il en est tout secoué. Heureusement pour sa carrière, Grossman, son manager, se conduit en papa et prend toutes les décisions pour lui, l'habille, le loge et le nourrit. « Sans lui, j'aurais peut-être tout laissé tomber et je serais peut-être un clochard », dit Bob Dylan un jour de nostalgie. La contradiction se développe entre sa vie personnelle et l'image que ses fans lui retournent, ce qu'il supporte mal. Il commence à s'intéresser à son portefeuille, élabore de savantes combines pour échapper à l'impôt, réoriente ses investissements. En même temps, préoccupé par son mythe, il veut aller jusqu'au bout. Dans une telle situation, il n'y a guère que deux fuites possibles : en avant ou en arrière. L'escalade du succès, de l'argent, le délire. Ou la retraite, qu'il essaie d'abord — à moitié — en partant plusieurs mois sur la route au début de 1964. Il change de compagnons. Ses anciens copains qualifient les nouveaux de « gardes d'esprit ». Il s'agit de se protéger des fans et de qui sollicite ses faveurs, politiques ou financières. Voici la nouvelle suite : Albert et John Maher, riches héritiers du Texas, Victor Maymudes, engagé par hasard, Geno Foreman, fils d'un militant des droits civiques, chanteur de folk, une voix de Joe Cocker avant l'heure, Clayton qui accompagne Bob à la guitare. Tous se livrent à l'expérience psychédélique, un beau voyage plein de chaos, une accélération de rythme qui, en deux ans, manquera de tuer Dylan.

LA voiture est encombrée des vieux vêtements que Dylan compte donner aux mineurs en grève du Kentucky. Il n'a pas oublié sa machine à écrire, et prétend avoir à s'en servir souvent. Ils arrivent assez défoncés à Charlottesville où ils passent la nuit à jouer au Monopoly et à picoler abondamment pour rester « haut ». Le lendemain en se promenant, ils se retrouvent dans un magasin de disques. Dylan achète son propre album, **The time they are a changing.** « Combien en reste-t-il ? », demande-t-il à la vendeuse qui l'a reconnu. « Dix ». « Je les prends tous ». Comme il signe vicieusement un chèque juste en dessous de son poster, les acheteurs le reconnaissent. Quatre ou cinq petits mecs s'approchent en chuchotant. Les copains de Dylan l'entourent préventivement. « Dis donc ! s'écrie-t-il, il y a vraiment beaucoup de monde dans cette boutique... Tirons-nous ». On le suit dans la rue, il presse le pas. On le rattrape, il se met à courir, bondit dans sa voiture, remonte précipitamment les vitres et démarre en trombe. « Ouf ! c'est passé près. Ils ont failli m'avoir ! »

Prochaine étape, Hendersonville. Dylan souhaite y rencontrer le poète Sandburg. Il interroge le premier pompiste venu : « Vous savez où il habite, Sandburg... Vous voyez, le poète... ». Grimace du pompiste : « Le type qui élève des chèvres ? Je ne sais pas si c'est un poète, mais on dit qu'il a écrit un bouquin sur Lincoln. Vous le trouverez à trois kilomètres d'ici, à gauche après le petit pont ». Pénible rencontre, le mythe a encore ses limites. Un petit homme barbu surgit au détour du chemin. « Vous êtes Carl Sandburg ? Moi aussi je suis poète », fait Dylan. « Quelle bonne idée », répond l'autre avec un sourire en coin, comme pour dire « encore un... ». « J'ai écrit quelques chansons, Monsieur Sandburg, je connais Woody Guthrie... il est à l'hôpital, très malade... il m'a beaucoup parlé de vous. J'aimerais que vous lisiez un album de mes chansons. Tenez... » — « C'est très gentil à vous », laisse tomber Sandburg d'une voix absente. Ils bavardent mollement. Dylan n'intéresse pas beaucoup le vieux poète qui l'écoute poliment. Dix minutes plus tard, il se lève : « Ravi de vous avoir rencontré, Monsieur Sandburg. » Et tout le monde s'en retourne. Profondément vexé par l'attitude de Sandburg, Dylan s'enferme une bonne heure dans un mutisme boudeur.

Ils traversent la région des mines. A Hazard, Kentucky, ils courent chercher la grosse enveloppe de merde qu'on leur envoie régulièrement de New-York en poste restante, tout au long de leur itinéraire. Dylan se rend ensuite au syndicat des mineurs pour donner ses vieux vêtements à Hamish Sinclair, un syndicaliste qu'il connaissait. Affairé par la grève, Sinclair, lui non plus, n'a guère le goût de causer. En sortant, le groupe voit un mec qui fait de l'auto-stop. « On va le prendre, décide Dylan, c'est un mineur, il est tout noir ». L'homme est, en effet, couvert de charbon. « Tu veux boire un coup ? » propose Dylan.

DYLAN

Petite halte dans un bar. « Super ! un vrai mineur ! », murmure Dylan qui se tourne vers l'homme : « Ça fait longtemps que tu travailles à la mine ? » Le type opine du chef. « Vous boulonnez dans les excavations ? Vous êtes obligés de tout acheter au magasin de la compagnie ? Les petits flics vous font chier ? » Pour Dylan, ce mineur représente à lui seul un vrai bain de foule. Trois mots en forme de monologue tiennent lieu d'enquête, et d'expérience. Toujours la même histoire : le feeling d'un instant prime la logique. « C'est là que ça se passe, extra ! ». De là ces aphrorismes abscons : « Le temps n'existe pas, c'est une illusion. L'autre côté des pendules de Dali ».

Ils roulent maintenant à tombeau ouvert en direction du Sud, les joints sur le tableau de bord, criant des insultes par la fenêtre quand ils croisent un sudiste. A Dallas, Dylan veut se rendre sur les lieux du meurtre de Kennedy. Ils cherchent un bon moment : quatre mois après l'assassinat, plus personne ne semble se souvenir de l'endroit où il fut commis. Quatre, cinq, six personnes assurent n'en rien savoir. Un septième les prend à parti : « Vous voulez savoir où on a abattu ce fumier de Kennedy ? » Dylan ne répond pas. Ils tournent une demi-heure sur l'avenue de l'attentat. Consterné et recueilli, Dylan garde le silence.

Je ne peux pas écrire dans une cafétéria, tout le monde cherche à piquer la nappe. (1966)

A cette époque, Bob Dylan hésite encore entre l'austérité de l'engagement politique et le délire du désengagement cynique. Déjà désabusé par la politique, il explose. Sa voiture fend le mur du son, la provocation devient sa seconde nature — un véritable art de vivre à trois cents à l'heure. Trop sollicité et peu enclin à l'aménité, il commence à se montrer extrêmement désagréable. L'assurance fraîchement acquise lui permet désormais de persifler et de blesser. Jack Elliott : « Il devenait féroce, attaquant les gens comme un boxeur — un bref assaut suivi d'une esquive. Ce n'était pas forcément une mauvaise méthode, ni la plus cruelle : si les fans et les groupies vous assiègent jusqu'à l'étouffement, il faut bien les vider, quitte à les injurier ».

La vie de Dylan devient pop, ses textes s'éloignent déjà des convenances engagées de la chanson folk. Restait à changer la musique. Dans la voiture, ils écoutent la radio. Cette année-là, les Beatles, encore et toujours. Dylan : « Au hit parade du Colorado, les Beatles plaçaient huit chansons dans le peloton des dix premières. Personne avant eux n'avaient osé plaquer des accords aussi indécents, mais qui passaient pourtant, emportés par l'harmonie. Des trucs qu'on ne peut faire qu'à plusieurs musiciens.,. Même si on joue ses propres accords, il est bon que d'autres y participent, cela devenait évident. A partir de cette constatation, j'ai pas mal réfléchi et j'ai commencé à vouloir monter un groupe. Tout le monde pensait que les Beatles ne s'adressaient qu'aux teenyboppers et qu'ils allaient rapidement disparaître. Moi, je savais qu'ils étaient capables de s'imposer et qu'ils ouvraient la voie de la nouvelle musique. Je n'étais pas prêt à m'engager dans un travail collectif, mais les Beatles représentaient l'idéal à atteindre. C'était tellement fou que je n'arrivais même pas à m'en persuader et que je taisais mon admiration. Huit chansons dans le top ten... Il me semblait qu'on atteignait un point de non-retour. On n'avait jamais vu ça, c'était énorme, et je me le suis bien fourré dans le crâne. Partout autour de moi de fines bouches hypocrites, des gens qui expliquaient qu'entre le folk et le rock il fallait savoir choisir. Ce dilemme, je le sentais bien, ne reposait sur rien. J'aimais ce que faisaient les Beatles et je m'en suis toujours souvenu. »

Mai 1965, Dylan parcourt l'Angleterre en tournée avec Joan Baez. A Londres, il va voir les Beatles, discute longuement avec Lennon et McCartney et leur fait découvrir la marijuana. En retour, il fait lui aussi une bonne découverte : « Bon Dieu, raconte-t-il ensuite, il y a vraiment des trucs incroyablese qui se passent là-bas. Tu connais Eric Burdon, les Animals ? Eh bien ils jouent **House of the rising sun** en rock ! Complètement fou ! Je n'en suis pas encore revenu ». Il s'agissait là du premier folk-rock, même si le terme devait apparaître deux ans plus tard, lorsque Dylan s'y mettra lui-meme.

IL a déjà abandonné le « protest-song » et n'en composera plus un couplet jusqu'à **George Jackson.** Pendant un an, il continue à chanter ses anciens succès. Son public doit évoluer en douceur, et il le sait : « On doit garder le contrôle de son public. Tu ne peux pas sauter d'une montagne à l'autre. Il faut les emmener avec toi à travers les vallées, qu'ils puissent voir d'où ils viennent et où ils vont. En douceur. » Il déclare à Phil Ochs : « Tu composes des conneries parce que la politique est une connerie. Un truc complètement irréel. La seule réalité, c'est le contenu de la tête, les sentiments. Regarde ce monde que tu prétends changer et tu verras que tu perds ton temps. Le monde est... comment dire... absurde. »

Dans le même temps, Dylan écarte les derniers doutes qu'il gardait sur lui-même. Il a désormais pleine confiance en

son talent. Au-delà du conteur folk, la tradition orale et le récit du malheur des petites gens, il est mieux qu'un simple reflet : un poète, un artiste. Il confie à l'un de ses amis : « Dorénavant, je vais écrire pour moi. Ça doit sortir, il faut que ça sorte ». C'est l'album **An Other Side of Bob Dylan,** autobiographie, expérience, nouvelle conscience, le héros du folk se transforme en héros hip. Il va, un an plus tard, électrifier sa musique après avoir entendu cet énorme best-seller que chantent les Byrds : son propre **Mister Tambourine man.** Il délaisse tous ses anciens amis, trop étroits à son gré. Seule Joan Baez tiendra le coup quelques temps encore. Elle même n'arrive pas à le percer à jour.

JOAN Baez : « Je l'interrogeai sur **God On Our Side** : « A quoi pensais-tu en écrivant des trucs comme ça ? » — « Hé, hé, la chanson engagée est d'un bon rapport, non ?... Tu piges ? » — « Bobby, tu ne me feras jamais avaler ça ? » — « Tu me connais. Je savais que tout le monde allait se ruer sur cette camelote. Je n'ai jamais cru à ces trucs, et tu le sais bien. » Je n'ai pas essayé de le pousser plus loin. En écrivant ces chansons, Bobby savait-il exactement ce qu'il faisait ? En tout cas il ne peut pas prétendre avoir écrit **God On Our Side** simplement parce qu'il pensait que ça se vendrait ».

« Il s'efforçait d'être dada, de prendre un genre cynique, ou comique, « l'univers est fou », et autres théories de la même eau... Il évitait ainsi les rapports directs avec les gens. Souvent étrange, parfois suicidaire, il fuyait la vie et son corps à corps. Au fond, Bob était probablement un mystique, un diable plutôt qu'un saint... Je ne sais pas. On lui doit quand même beaucoup.

« A vrai dire, je n'ai jamais compris ses motivations véritables. Je me souviens de la conversation la plus profonde que j'eus avec lui, un soir à la sortie du dernier concert où nous chantâmes ensemble. Il me prit à part dans les toilettes : « Ecoute, Joan, si on jouait au Madison Square Garden ? » Ça me fit un drôle d'effet et je lui répondis : « A quoi cela va-t-il nous avancer ? » — « Je ne sais pas, répondit-il, ce serait le pied de jouer au Madison Square Garden, voilà tout... » Je réfléchis pendant une minute : « Ça me fait peur. Tu sais où ça va nous mener ? Tu vas devenir le roi du rock and roll et moi la reine du pacifisme. » D'habitude, il se fichait de moi quand je faisais ce genre de réflexion. Mais ce soir-là, le public avait demandé à cor et à cri **Masters of war, God on our side,** toutes les chansons qui comptaient vraiment dans la vie d'une génération. Dylan avait bien compris. « Ecoute, me dit-il, j'ai entendu ces mômes, je sais ce qu'ils veulent. Je ne peux pas prendre la responsabilité de leur vie ! » Je répondis : « Bob, espèce de fumier, tu vas donc tous me les laisser sur le dos ? » — « Eh bien, prends-les si tu veux, moi, j'en refuse la responsabilité. » Il ne méprisait pas son public pour autant, tu sais. Je crois simplement qu'il avait peur. Il pensait vraiment ce qu'il disait. Et ce fut la dernière fois que nous avons chanté ensemble. »

Joan Baez, lors de cette tournée en Angleterre, devait être la dernière personne que Dylan allait renverser sur la route du triomphe. Elle l'avait emmené en tournée et voilà qu'il la dépassait, l'écrasait, ne l'invitait même plus à chanter avec lui. Joan ne devait pas terminer la tournée. Dès son retour aux Etats-Unis, Dylan réunit un groupe : Mike Bloomfield, Robbie Robertson et les musiciens qui deviendront The Band, avec lesquels il se montre tout un été.

LE dimanche 25 juillet 1965, au festival folk de Newport, Peter Yarrow (de Peter, Paul and Mary) présente Dylan, mais personne ne l'écoute : Dylan n'a plus besoin d'introduction, **Bringing it all back home** se vend à plusieurs milliers d'exemplaires par semaine, et **Like a rolling stone** passe constamment sur les ondes de toutes les chaînes de radio.

Lorsqu'il arrive en courant sur la scène, plus aucun doute n'est permis : l'apparence de Dylan reflète parfaitement cette nouvelle identité que l'Angleterre lui a révélée. Finies les grosses bottes, les blue-jeans, les chemises de prolo. Dylan a rapporté de son voyage une garde robe complète de vêtements bizarres et agressifs du dernier cri « mod ». Veste de cuir noir, pantalon noir, chemise blanche, bottes noires pointues à talon haut, il a bien la dégaine de ses délires. Place à la grande folie électrique !

Stupéfaction du public. Un groupe de rock se branche derrière lui : le « Paul Butterfield Band ». Dylan démarre immédiatement avec **Maggie's Farm.** Trouble du public : on lui a changé **son** Dylan, quel est cet agité sur le podium ? Quelques sifflets fusent parmi les applaudissements dispersés. La plupart des spectateurs observent un silence gêné. Dylan poursuit et les huées redoublent. Plus personne n'ose applaudir quand il se lance dans **I'm a rolling stone.** « Retourne chez Ed Sullivan ! » crie quelqu'un, et une grande vague de rire secoue l'assistance. Dylan s'arrête et sort de scène en trébuchant. Certains témoins affirment qu'il a les larmes aux yeux. « J'étais simplement abruti, précise Dylan, et certainement saoul. »

Sur sa lancée, il allait tout essayer. Fini, l'ascétisme du folk. Il se défonce, fréquente Ginsberg, s'adonne à la liberté totale, sans contraintes et sans attitudes apprises. Sa règle de conduite : « ne jamais se retenir, faire les choses pour le pied, toujours se dire pourquoi pas ? »

POURTANT, cette gloire désirée avec tant d'acharnement fait ressurgir de vieilles angoisses : la peur d'être étouffé, submergé par « les autres ». Dylan renforce le groupe compact des gardes du corps et des fidèles. Froid, cynique et dur, il oppose une hostilité totale aux gêneurs de tous poils, intervieweurs, intermédiaires du show business, adulateurs qui s'introduisent jusque chez lui. Dylan n'en ressent pas moins douloureusement la pression du succès. Il passe aux yeux de ses proches pour une sorte de Christ immolé sur l'autel d'une philosophie cruelle et absurde, promis à la mort violente. Une seule personne échappe à l'ouragan, aux réactions imprévisibles, aux colères soudaines : la très belle Sarah Lowndes qu'il épouse en novembre 1965 en présence de Grossman et de quelques rares amis. Mystique, zen, imperturbable, elle sait attendre, n'essaie pas de le scruter ni de l'éprouver mais l'accepte tel qu'il est, sans rien lui demander en retour. Peu après le mariage, Dylan part pour sa tournée la plus longue et la plus folle, jusqu'au printemps de 1966 : un concert chaque soir, la course perpétuelle pour échapper aux fans, aux journalistes, les trajets sans fin entre les motels, les salles de concerts et les aéroports où l'attend son avion personnel. Complètement épuisé, il tient grâce au speed. Les autres drogues rendent les descentes plus supportables. Un jour, un groupe de fans enfonce la barrière des policiers et se jette sur lui. Une fille sort une énorme paire de ciseaux, lui coupe une mèche de cheveux et s'enfuit en pleurant. Dans sa loge, Dylan a l'air plus pâle et plus perdu que d'habitude. Il bégaie : « Vous avez vu ça ? Vous avez vraiment vu ça ? Les cheveux, je m'en fous, mais elle aurait pu me tuer, elle aurait pu me crever les yeux avec ses ciseaux ! » Peu après, il enregistre avec les ex-Hawks les morceaux qui figureront sur **Blonde on Blonde,** puis se produit dans toutes les capitales européennes. A Paris, malgré le prix ridiculement élevé des places, l'Olympia est bourré et houleux. On lui crie d'enlever l'immense drapeau américain suspendu derrière lui, on scande « Johnson assassin ! » Dylan passe une bonne heure à accorder sa guitare. Plus tard, Phil Ochs déclare dans une interview : « Dylan sur scène, c'est le LSD mis en musique. Je ne sais pas si dans un an il pourra monter sur une scène sans risquer sa vie. Le phénomène Dylan sera si gigantesque qu'il en deviendra dangereux. Dylan fait partie de l'esprit de tellement de gens, et il y a tant de détraqués en Amérique. La mort violente est inséparable de la réalité américaine d'aujourd'hui... je crois qu'il va devoir abandonner. »

L'APRES-MIDI du samedi 30 juillet 1966, toutes les radios américaines interrompent leurs émissions pour annoncer que Dylan est dans le coma, à l'hôpital, à la suite d'un accident de moto. On ignore s'il va s'en tirer. Cela s'est passé à Woodstock, à côté de chez lui. Dylan conduisait sa Triumph 500 au garage. La roue avant s'est bloquée : plusieurs vertèbres brisées, traumatisme crânien et blessures superficielles. Il a frôlé de

peu la mort et devra rester un mois au lit après avoir connu une brève période d'amnésie et de paralysie.
Pour tous ses fans, c'est le cataclysme final, le drame d'un nouveau James Dean. En gardant le silence pendant quinze mois, Dylan perpétue le mythe. Il se donne aussi le temps de réfléchir, de retrouver un équilibre physique et mental. Ses musiciens s'installent près de chez lui, à Woodstock : il jouera avec eux pendant toute sa convalescence.
Une période s'achève. La folle sarabande est terminée, les lampions sont éteints, on range les pots de crème et les soies. Dylan ne peut guère aller plus loin qu'en reniant sa jeunesse, comme Elvis ou Frank Sinatra, vieux crooners vieillissants sous le smoking à paillettes. Tenté par les triomphes de casino, on peut craindre pour lui cette horrible fin : il écrit **Lay Lady Lay,** il chante **Blue Moon,** s'attachant à séduire ces mêmes sudistes qu'il couvrait d'injures trois ans auparavant. Phantasmes et angoisses s'envolent : « Je ne m'expose plus dans mes chansons, dit-il alors. Je les chante, un point c'est tout. Je fabrique mes chansons comme n'importe quel produit manufacturé, pour n'importe qui... » Il est passé de l'autre côté du spectacle et sa musique s'en ressent.
En octobre 1967 il enregistre **John Wesley Harding** à Nashville, accompagné par trois musiciens. Dylan tourne le dos à l'électronique et aux progrès les plus récents du rock. Au moment même où les Beatles enregistrent **Sergent Pepper,** il retrouve la simplicité du style country et de l'instrumentation acoustique. Il reste à Woodstock avec sa femme et ses trois enfants, continue à improviser avec ses musiciens qui se nomment désormais The Band. Calme, détendu, il écrit des chansons heureuses et frivoles. A la fin de 1968 il retourne à Nashville et enregistre **Nashville Skyline.** Il n'avait préparé que quatre chansons, mais Johnny Cash vient un jour lui rendre visite au studio. Ils chantent ensemble **« Girl from the North Country ».** Dylan compose quelques chansons pendant la nuit qu'ils chanteront en duo. Grossman n'aime pas les nouveaux albums : Dylan se brouille avec lui et ne renouvelle pas son contrat au printemps 1969. La réaction du public le préoccupe plus que jamais mais il n'a plus de manager. Oubliant ses anciennes colères, il se compose un nouveau personnage poli et affable.
Ce Dylan campagnard et familial ne durera pas longtemps. Bob revient à New York à l'été 1969 et s'établit dans un grand appartement de McDougal Street, en plein village, tout près des clubs de ses débuts, le Gaslite, le Kettle of Fish, le Bitter End, Gerde's. Il sort **Self Portrait,** plein de musiques douceâtres et de vieilles chansons country éculées. Violemment attaqué par ses anciens fans, il décide de renouer un peu avec son passé et se rachète quelques mois plus tard avec **New Morning.** Il travaille, dit-il, à son autobiographie et se cherche des « racines ». Subitement, il verse dans le judaïsme, apprend l'hébreu, étudie les livres saints, se rend en Israël à plusieurs reprises ; il aide financièrement plusieurs kibboutzim et assiste à des réunions de l'organisation sioniste militante Jewish Defense League. La riposte ne se fait pas attendre : un Dylan Liberation Front, créé de toutes pièces par le seul dylanologiste vivant, A.J. Weberman, cristallise la frayeur et l'étonnement des freaks. On visite ses poubelles, on l'accuse, on le vilipendie. Bref, on oublie que le génie ce n'est pas toujours d'être le premier ou le plus honnête, mais le meilleur. « Il est très éprouvant d'être la proie du jugement des autres quand on ne s'aime pas soi-même », dit un jour Dylan. De toute façon, il se détourne du « trip Presley », il n'est pas devenu show man et se souvient avec une nostalgie à peine voilée de son vieux public. Le disque d'or n'est pas sa grande ambition. Peu à peu, on le retrouve. Il met à nouveau le nez dehors, apparaît impromptu dans des concerts, réfléchit encore, s'engage à l'occasion — comme après la mort de Jackson. La vie n'est pas une équation et Dylan se dérobe aux prévisions comme aux ukhases.

Charles Muraine.

d'après A. Scaduto, **Bob Dylan** (Grosset et Dunlap, éd.), et bien d'autres choses.

LES POUBELLES DE LA VERITE

Entre Dylan et Weberman
la guerre la plus ordurière a duré près d'un an.
Une trève récente et précaire est intervenue au début de l'année.
Voici l'histoire épique de ce combat bouffon.

Le coin des « artistes » de Greenwich Village, c'est l'envers de New York, un assemblage boîteux de petites maisons de brique d'un rouge crasseux. Une sorte de coron amélioré, un peu plus riche. Dans une ville qui se décompose, on ne ramasse pas les ordures à l'aube. Une chance, pour le petit bonhomme rondouillard qui fouine sans la moindre retenue dans une poubelle bien garnie de Mac Dougal street. Alan Jules Weberman, dylanologiste distingué, remue, cherche, renifle, secoue à pleine mains, hurle parfois : « Ouawww ! Une merde de chien ! Une immonde merde de chien ! » La voie qui mène à Saint Dylan est jonchée de bien grossières réalités mais les poubelles, entre une boîte éventrée et une godasse sans semelle, laissent échapper quelques perles. Un brouillon de lettre de Johnny Cash — le chanteur de country qui croit encore, et trop, au vieux mythes américains —, une vieille caisse d'oranges de Jaffa, un poème à maman Zimmerman, une vieille couche encore humide, tous ces inestimables indices disparaissent dans le sac en papier kraft de A.J. Weberman. Ce chercheur consciencieux n'hésite pas à s'enfoncer au cœur du problème.

Fin limier d'excellent pédigrée — celui des yippies d'il y a trois ans —, il débute glorieusement à l'âge de douze ans comme revendeur de H. Etudiant studieux au casier judiciaire bien rempli, il effectue mille petits boulots avant de se vouer corps et âme au culte de Dylan. Comme Abbie Hoffman, qu'il connaît depuis les New-York provo, groupuscule pré-yippie de 1967, Weberman possède un humour inquiétant, corrosif et imprévisible. Les yippies règnent en maîtres incontestés au royaume de la combine : Weberman détient cinq cartes de presse, toutes fausses, imprimées en série par l'un de ses amis. Chez lui, une immense publicité de Coca-Cola, décrochée nuitamment d'une façade, mange tout un mur. Dans un coin, un type en écrase : c'est un militant en liberté provisoire. Ils vivent tous de petits coups, d'astuce, de détournements divers.

A peine rentrée, A.J. me conduit devant une étagère : quelques enveloppes, des trophées, les meilleures ordures de Dylan, de Cassius Clay, de Rockfeller. Sérieux comme un pape, ce grand maître du canular me remet, comme à chaque visiteur, un volumineux dossier : son analyse de la dégénérescence de Dylan, son « current bag ». Un énorme accordéon mécanographique vient à l'appui de ses thèses. Toute l'œuvre de Dylan y est passée au crible implacable de l'ordinateur IBM. Le grand flash lui est venu lors d'un trip : la face cachée de la poésie de Dylan, obscure et ésotérique, lui apparut dans toute sa splendeur et les contresens semblaient coller. Il fallait tout traduire, exprimer la pensée du maître en termes clairs, montrer son désengagement progressif.

Trois cents heures de bandes magnétiques récupérées çà et là, mille pages tapées à la machine, deux ans de travail : « rain » (la pluie) devient « violence », et « pick » (ramasser) devient « tirer », « stranger » (l'étranger) n'est autre que le révolutionnaire, etc. La science se devant d'être au service de l'action, la Dylanologie conduit Weberman au Front de libération de Dylan (DLF), fondé en 1970.

L'archéologie de la poubelle est une pratique neuve. Son inventeur ne voulait que rencontrer Dylan mais il est aussi complexe d'aborder une super-idole que de croiser Marcellin aux Beaux-Arts ou d'embrasser Garbo. A.J. risque un premier essai. Avec sa copine Ann Duncan — qui peint inlassablement des Dylan naïfs — il se rend tranquillement au domicile de Bob, sonne au bouton marqué des cinq étoiles de la pop star, « ***** ». La porte s'entrebaille, retenue par une chaîne de sûreté. Un œil indifférent observe l'importun. « Ouvrez, je veux entrer, je veux voir Dylan. » Clac ! on ferme. Une demi-heure après, nouvelle offensive. La femme de Dylan, Sarah, est dans l'escalier. « Laissez-moi voir Dylan. » Fatiguée de son rôle de chien de garde, Sarah se laisse parfois fléchir. A.J. pénètre ainsi pour la première fois dans le Saint des Saints. Dylan apparaît bientôt : « Que voulez-vous ? » — « Je suis A.J. Weberman, je voudrais... vous parler, et... » — « Adressez-vous à mon manager, c'est lui qui traite toutes mes affaires. » — « Il ne veut rien savoir. Voilà... J'ai écrit un livre... » — « Adressez-vous à mon manager », répète Dylan qui s'apprête à quitter son fidèle apôtre. « O.K. man, comme tu veux » — « Que vouliez-vous d'ailleurs ? » — « M'entretenir avec vous de votre poésie... », fait bien humblement A.J. Et Dylan sarcastique : « Parler de ma poésie, comme c'est gentil... »

Il était déjà rentré dans sa forteresse. La porte close mène tout naturellement Weberman à l'analyse des déchets, seul contact intime possible avec le maître. Les premières poubelles sont riches. Mais la source se tarit rapidement : Dylan l'apprend et se méfie. Un jour, on manifeste pour l'anniversaire de Bob, cinq cents freaks, trois arrestations. Une autre fois, Weberman mène sa classe de Dylanologie à l'Alternate University en travaux pratiques : une fouille de poubelle publique, observer « la seule production de qualité de Dylan depuis Highway 61 revisited... » Là, Dylan commence à s'énerver. Weberman raconte : « J'en avais vraiment plein le cul, le jour où j'ai rencontré Dylan. Une tonne de merde, les flics, et la tête qui n'allait plus du tout. J'ai été faire ma classe hebdomadaire sur Dylan et j'ai décidé : ce soir on se lance dans l'expérimentation, on va chez lui. A cinquante, on a descendu la Sixième avenue vers Mac Dougal street. En passant dans la Quatrième rue, où Dylan habitait en 1963, j'expliquai à mes élèves qu'elle avait inspiré la chanson *Positively Fourth Street* mais un ivrogne bavard m'a empêché de continuer. En chemin, on a ramassé quelques beatniks qui traînaient par là et on s'est bientôt retrouvé devant chez Dylan. J'ai commencé à hurler « Hé, Bobby, mets un peu le nez à ta fenêtre ! » Un autre mec cria : « Ouvre-nous, Bobby ! » A l'étage, les lampes s'allumèrent et s'éteignirent plusieurs fois, un des gosses de Dylan regarda par la fenêtre. Nous fîmes silence et je pénétrai résolument dans le hall de l'immeuble. Mes élèves se séparèrent en deux factions : celle des dur du Front de Libération de Dylan qui rentrèrent à ma suite, et celle indécise des groupies, restées dehors. Finalement on est ressorti, et la classe décida d'étudier de ce pas les poubelles de Dylan. Mais comme j'avais déjà écrit un article sur le sujet, on n'a rien trouvé de bien intéressant. Sharon (tendance groupie) arriva à ce moment pour me signaler un fait nouveau : « Regarde de l'autre côté, il y a un mec qui ressemble à Dylan comme deux gouttes d'eau... » Sainte Merde, je me dis, qu'est-ce que je vais foutre maintenant ! Voilà que Dylan me prend la main dans la poubelle. Il pourrait devenir violent. En effet, Bob était là ; avec son costume blue-jean et ses lunettes sans monture, une épaisse fumée

Dylan a riposté : sa bonne n'abandonne plus ses ordures qu'au seul éboueur. Weberman y avait récolté, en plusieurs fois, trois couches usagées qu'il garde en souvenir : « Il apparut, dit-il, que Sasha, le chien de Dylan, ne savait pas se retenir et qu'un chat, au moins fréquentait les lieux. De nombreux journaux de rock montrent que l'homme est sensible à la prose des critiques. Il serait plaisant de déclarer que la maison de Dylan jetait des steacks à moitié entamés et des boîtes de truffes ou de caviar. Il mange en réalité plutôt sobrement. Vous pouvez voir une boîte de pizza en haut à gauche. Je trouvais quand même un objet de valeur : une lampe que j'aime bien, et plusieurs écrits révélateurs : tels un début de lettre à Johnny Cash, le chanteur Country et réac, ou une ébauche de portrait d'Hendrix, dessinée le soir de sa mort et déchirée peu après. »

lui sortait de la tête : il y avait de l'O.K. Corral dans l'air. Je murmurai : « Oh ma Dylanologie, ne m'abandonne pas ! » tout en m'avançant vers D., à qui je trouvai l'air bâtard d'un étudiant du Talmud mâtiné de Pop star. Je pris les devant : « Comment ça va mec ? » « Arrête le magnéto », fit-il en guise de réponse. J'arrêtai le magnéto que j'avais à la main et il ajouta : « Pourquoi t'amènes tous ces types autour de chez moi ? » — « On était parti pour des travaux pratiques, je lui réponds, mais c'est devenu une manifestation contre toi, et contre tout ce que tu représentes » — « Viens Alan, qu'il fait, on va causer un moment. » Il me saisit par le bras avec une vigueur qui ne laissait guère le choix. Je criai : « Relax, mec, ça fait mal ! Pas de violence ! » — « Al, qu'il dit, je ne t'ai donc jamais parlé de mon karaté ? » (...). Dylan s'assit sur les marches d'un petit immeuble à quelques centaines de mètres de là et la conversation se poursuit. Il me débite toutes ses imbécillités du genre : « La guerre du Viêt-nam n'est qu'un Karma, tout le monde à tort », etc. Il n'aimait pas les Panthères Noires, à cause de leur attitude sur le Moyen-Orient : « Le petit Israël contre tous ces... » Je dus lui expliquer que tout le monde avait le droit de vivre, les juifs, les arabes, mais aussi les réfugiés palestiniens. C'est alors qu'un de mes élèves s'est pointé, mais je lui ai dit de se tirer, qu'on n'avait pas de temps à perdre. Dylan prétendit avoir voulu m'inviter, deux mois auparavant, dans sa maison de Woodstock. « Pourquoi du l'as pas fait — je lui demandai —, il faut manifester devant ta porte pour que tu te décides à négocier ? Tu connais pourtant mon dévouement à ton œuvre. » — « Je sais Al, un jour je t'emmenerai faire un tour et je t'aiderai à interpréter mes poèmes, tu en as drôlement besoin. » — « Çà serait pas un tour du côté des docks, des fois ? » — « Non. Tu sais, Al, tu as fait peur à mes voisins en criant comme çà, tout à l'heure. » — « Désolé mec, que je lui dis, je ne voulais pas nuire aux autres. Seulement, tu vois, les militants du DLF, depuis qu'ils savent où t'en es, ils sont devenus vachement violents et j'ai du mal à les retenir. T'es pas sympa pour tes fans, tu n'es plus à la hauteur... » — « Tu sais Al, moi aussi je connais des gens qui ne t'aiment plus beaucoup, surtout depuis que tu fouilles dans mes poubelles. Je commence à en avoir marre de tous ces mecs qui viennent y ramasser des souvenirs pour accrocher dans leurs piaules ! T'aimerais pas ça non plus, si ça t'arrivait » — « Achète-toi un broyeur et fais-moi signe une fois par semaine. » — « J'aime pas les machines. » — « Dis donc, Bob, tu voudrais pas me faire éliminer, par hasard ? » — T'as peur ? » — « Tu sais, l'argent donne le pouvoir, et quand on en a beaucoup... » — « Non, je ne le ferai pas, Al, tu peux dormir tranquille. De toute façon, c'est trop tard. » — « J'en étais pas sûr, mec, la General Motors a bien essayé d'éliminer Nader. En tout cas, t'as intérêt à le faire discrétement... »

C'est alors que je démarrai, balançant à D. un grand discours sur l'impérialisme, le racisme et le sexisme (il n'avait pas l'air d'écouter), et puis je lui ai signifié que *Nashville Skyline* faisait chier, et que *Self Portrait*, c'était du vol. Les gens l'ont acheté sur son nom et n'ont jamais pû l'écouter. Aucun de ces deux albums ne traduisait vraiment la réalité objective. Dylan répondit tranquillement :

— Sans eux, je n'aurais pas fait *New Morning*, et d'ailleurs, je commence juste à m'y retrouver en musique... Dis donc, Al, tu prends des amphés ?

— Non mec, si j'ai tant d'énergie c'est que je me branche à fond sur la vie, JE VIS, MEC !

— Pourquoi s'obstiner sur le quotidien alors que...

— Et tu crois qu'il faut que je m'interroge sur les martiens, non ?

— Tu es sûr quoi, Al ?

— Le joint et la caféine, et toi ?

— Rien.

— Baratin !

Je dois néanmoins admettre que j'ai toujours vu Dylan avec l'œil frais. « Allez, salut Al, qu'il fait, on se verra bientôt. » Je lui tendis le poing fermé et il se tira. Quand j'arrivai chez moi, je planais d'émotion. Je parlais avec Harvey, un pote avocat, quand le téléphone sonna. « Salut, Al, c'est Bob. »

D'un seul coup, le téléphone résonna comme une chaîne stéréo dans une cathédrale.

— Tu veux venir me voir demain ? qu'il poursuit.

— Quelle question, je dis, c'est comme demander à un mec en manque s'il veut un fixe !

— Al, je veux vraiment te remercier, avec tous tes trucs tu m'as fait vendre un sacré paquet de disques.

— Ouais, c'est un aspect de la Dylanologie que je n'aime pas beaucoup. On va essayer d'y mettre un terme.

— Dis donc, Al, tu sais conduire ?

— Non, j'ai jamais su.

— Dommage, j'avais justement besoin d'un chauffeur.

— Non mais dis donc, t'essaierais pas de m'acheter, des fois ! J'aime autant de prévenir, TU PEUX ARRETER TOUT DE SUITE !

Le lendemain, j'allais le voir à son studio. Il me demanda d'emblée ce que je pensais de Tim Leary. « Je le trouve extra, c'est un révolutionnaire de la première heure. Il a compris que pour plaire à la classe moyenne, il fallait parler un langage mystique. Un vrai héros national de Woodstock Nation. Et toi, qu'en penses-tu ? » Dylan hésite, puis : « Tu sais, je ne suis pas branché sur la politique. »

— Hé dis ! à d'autres ! comment expliques-tu tous ces journaux que j'ai trouvé dans ta poubelle ?

— C'est la même poubelle pour tout l'immeuble.

— Ouais, dis donc mec, je vais te parler un peu de ta politique, une politique de génocide. Quand je vendais mon édition pirate de *Tarantula* dans la rue, les gens me disaient, d'après ce qu'il savaient de toi, que tu soutenais la guerre du Viêt-nam. Il y avait notamment une interview dans *Sing Out*...

— J'ai fais cette interview pour que les freaks me foutent la paix une fois pour toutes. Quand j'habitais Woodstock, il y avait toutes les cinq minutes un type qui sonnait à la porte. La célébrité en dehors de tout contrôle, je n'avais pas pensé un seul instant que ça irait jusque-là, et J'AIME PAS ÇA ! Partout où je vais, même dans les bleds les plus reculés, il y a toujours un groupe de freaks qui vient me coller au cul.

— Achète-toi une perruque !

— Pourquoi tu m'en achètes pas une, Al ?

(...) Pendant toute la conversation, le téléphone n'a pas arrêté de sonner. Quelqu'un entra pour donner à D. une lettre de fan accompagnée d'un recueil de poèmes. Il parcourut la lettre et me tendit le bouquin. « Regarde un peu, et dis mois ce que t'en penses... Tu sais, j'aurais dû publier un livre de poèmes il y a deux ans... »

— Bof... et toi, qu'est-ce que tu penses de ce que je fais ?

— Tu y crois, dit-il

Et moi : « Dans une autre époque, j'aurais peut-être étudié le Talmud. »

— Moi aussi, fait Dylan, qui ajoute : tu veux voir le reste du studio ?

On traversa une pièce encombrée d'instruments de musiques et de tableaux de D. — des trucs, des peintures d'un impressionnisme abyssal. « Aimes-tu ma peinture ? », me demande-t-il.

— Tu ferais mieux de t'en tenir à la poésie.

— Je peins ce que j'ai dans le crâne.

— C'est plutôt vide.

Ma réponse dut le satisfaire parce que, pour la première fois, il rit. ET FAUT VRAIMENT SE DONNER DU MAL POUR LE FAIRE RIRE. Là, j'en profitai pour lâcher le morceau :

« Dylan, tu dois être à la hauteur, assumer ta responsabilité de héros culturel — tu es Dylan, mec. Tout freak te garde dans son cœur un petit coin sensible. Ils t'aiment, mec. Tu es Dylan. DYLAN. DY-LAN. — « Dylan, c'est pas moi. C'est toi. » — « Je sais. En fait, t'es quelqu'un d'autre, hein ? »

Nous retournâmes à l'entrée du studio. Il me demanda si je voulais quelques disques. « Non, que je fais, je me débrouille pas mal avec les maisons de disques. »

« Une photo dédicacée ? »

« Je t'ai dit que j'ai déjà tout ça dans mes archives... mais continuons. Tu crois que c'est l'argent qui t'a corrompu. Tu as même déclaré une fois que plus on participe au système, plus on est conservateur, rappelle-toi : « les relations de pouvoir t'empêchent de planer, etc. ». Ouais, mec, t'as utilisé la lutte

des Noirs pour devenir célèbre, *Blowing in the wind*, ça te dit rien ?... Tu as digéré leur musique en y ajoutant ta sauce. Tu leur dois beaucoup, non ? »
« Possible. »
C'est alors que je commençais à lui expliquer ce que je pensais des guerres de libération du Tiers Monde. Je lui parlai d'un pauvre type de mes amis qui crevait de faim au Mexique. Ça lui donna une idée : « Tiens, on va écrire une chanson sur ton voyage et on partagera les royalties. »
— Tu peux envoyer ma part aux grévistes de Californie.
— Dis-moi seulement ce qui s'est passé, je vais écrire quelques lignes.
— A Progresso, dans le Yucatan, j'ai habité chez ce travailleur... Tous les clichés du Tiers-Monde, tu vois, pauvreté, famine, maladie — un vrai cauchemar, une interminable agonie. Bref, pour éviter de crever de faim, le mec est devenu un bracero, une sorte de journalier agricole.
— Bracero ça rime avec sombrero.
— Ouais, ce type, il pensait même que les communistes étaient des médiocres — on lui avait bien lavé le cerveau ! — ...sa baraque était juste en face du dépôt d'ordure... Avec cette chanson, tu vois, il faut convaincre les Américains que leur devoir est de soutenir les guerres de libération.
Et voilà ce que Dylan avait trouvé comme refrain : « Là-bas à Progresso, un bracero vivait dans un sombrero plein d'expresso. »
« Quoi ! bordel ! qu'est-ce que ça veut dire ? Avec de telles allégories tu ne vas convaincre personne. » — « C'est ça mon truc, Al. »
(...) Alors là, je l'engueulai : « Ouais mec, un vrai réac voilà ce que t'es, tu ne te sers pas de ton influence pour aider les gens. Tu pourrais sauver des vies si tu voulais. Regarde un peu ce qui vient de se passer au Pakistan. »
— Je me demande bien pourquoi le Bon Dieu a voulu que tous ces gens meurent.
— Allons, tu ne vas pas me dire que tu crois en Dieu ?
— Evidemment que j'y crois.
— Tu ne trouves pas que c'est contradictoire avec ce que tu disais dans ta chanson *With God in Our Side*. Tu croyais en Dieu à l'époque ?
— Oui... probablement.
— Et si tu te servais de tes cinq millions de dollars pour aider les gens ?
— J'en ai pas tant.
— Tu parles ! il y a eu des fuites. Tu n'es qu'un sale multimillionaire, d'ailleurs tu te proclamais déjà millionaire en 1965... et les concerts gratuits, c'est pas ton genre, en plus, tu fais des chansons apolitiques comme *Nashville Skyline*, de la guimauve. Tu t'es coupé les cheveux, tu ne joues qu'avec des musiciens de rock qui se foutent complètement de la politique, tu pues. Le DLF et moi, on va en parler. On a quelques projets qui vont te péter la tête. (...)
Quelques jours après, Dylan m'appela de nouveau. Il savait bien que j'allais pondre un article à partir de nos conversations et ça n'avait pas l'air de lui plaire. Dès que le téléphone se mit à sonner, je me démerdai supervite pour brancher mon magnéto : cette fois au moins, il ne me prendrait pas de vitesse. Il insista pour que je lui lise le texte au téléphone, ce que je fis. Il gueula, bien sûr, mais n'apporta que des corrections de détail. Puis il me demanda :
— Dis donc, Al, t'es en train de t'enregistrer tout ça, hein ?
— Euheuheuh...
— Ah ! je peux pas avoir confiance en toi. Weberman, je peux vraiment pas avoir confiance en toi...
— Eh bien euh... je peux pas... J'ai pas.... euh, j'vais... j'peux rien en faire de toute façon, mec, pas vrai ? Je peux rien en faire...
— Alors t'as tout enregistré, hein ?
— Euh non pas vraiment, non... juste un p... enfin, euh, une partie, quoi... le magnéto marche très mal, alors tu vois...
— Qu'est-ce que t'as pris ?
— J'sais pas, j'sais pas...
— Alors comme ça tu vas faire écouter la bande à tes élèves... Bravo mec, tu y perds : je ne t'appellerai plus jamais, finissons-en.
Mais je repris carrément :
— Dis donc, Bob, pourquoi est-ce que tu fais jamais la preuve que tu as le cœur à gauche ? En donnant un concert pour John Sinclair, par exemple, ou pour les prisonniers politiques.
— En ce moment, j'ai pas plus envie d'aider Sinclair que de donner des concerts, mec.
— Tout ce que t'as à faire, c'est sortir de chez toi, brancher ta guitare et cent mille freaks émergeront de leurs gourbis...
— Désolé, Al, je ne peux pas faire ça mais j'écrirai une chanson sur les prisonniers politiques dans mon prochain album.
— Pas de promesses pour dans neuf

mois, Bob ! Je veux de l'action, et tout de suite. Tu comprends, tu fais la loi dans le rock. Conduis-toi en homme, il y en a des tas d'autres qui se conduiront en hommes... A propos, comment veux-tu que je finisse l'article ?

— J'en sais rien, c'est *ton* article, non ?

— O.K. mec... tout ce que je t'ai lu tout à l'heure, c'était vrai, non ?

— En gros, oui, mais pas vraiment... j'ai dit quelque chose d'approchant, mais tu le déformes en l'utilisant, tu cites hors du contexte, comme *Look Magazine*.

— Aaaah, tu n'as pas le courage de ce que tu dis, mec !

— Et puis quoi encore ?

— Tu ne défends même pas tes propres chansons, c'est clair.

— Mec, je crois que je vais écrire un article sur toi, ou mieux, je vais écrire une chanson sur toi.

— Bonne idée, ça me fera de la publicité.

— Ouais, d'ailleurs, c'est la seule raison pour laquelle je ne l'écrirai pas, mais c'est un bon sujet pour une chanson.

— Comment tu vas l'appeler ?

— Le porc.

— Alors, je suis un porc, c'est ça que tu veux dire ?

— Ouais, exactement.

— Putain de merde que je suis un porc, mec !

— Sûrement, mec.

— C'est plutôt toi, le porc !

— Et ton magnéto, il court toujours ?

— Ouais, mec.

— Il est pas cassé ?

— Non, c'est un bon magnéto.

— Tu devrais pas faire ça, Al, tu vaux pas plus cher que les flics avec leurs tables d'écoute. Et en plus, tu fouilles dans les poubelles comme un vieux cochon !

— Ce que je faisais, Bob, c'était pour ton bien. Mais tu n'es qu'un cynique.

— Non mec, c'est triste ce qui t'arrive.

— Non, c'est toi que déformes tout. Qu'est-ce que j'en ai à faire de tes poubelles, je ne les ai pas vendues à *Life Magazine*, non ? !

— (incrédule) Parce que tu crois que *Life Magazine* aurait acheté mes poubelles ?

— J'suis pas comme toi, mec, je fais tout pour rien. Je crois que les choses devraient être gratuites. Mes articles ne me rapportent pas un rond. Les gens qui m'écrivent pour me remercier, voilà mon salaire. Quand j'ai besoin de blé, je fais la plonge dans une des boîtes de Greenwich Village, c'est comme ça que je vis, moi !

— Que Dieu te bénisse !

— Tu sais combien m'a rapporté la Dylanologie ? Vingt-cinq dollars, il y a trois ans, pour un papier dans un journal au moment de Noël. Et j'en suis fier, mec.

— Tu as bien raison, mec.

— Et si j'ai envoyé des articles gratis, et si j'ai fouillé dans tes poubelles, c'était pas, tu vois... Tout ce que je voulais faire, c'était montrer que tu étais vulnérable et ridicule, mec. Il y a trop de gens malheureux à cause de toi et de ce que t'es devenu. Je ré-écoute souvent tes chansons, et c'est vraiment déprimant.

— Ouais, mais je les ai rendus plus heureux que malheureux. Leur plaisir vaut largement leur tristesse (...) Tout ce que je sais, tu vois, si j'étais un petit mec, je veillerai à changer de trottoir quand je te croise. Tu portes déjà un petit badge, là, juste au-dessus du cœur, on devrait plutôt t'accrocher une grande pancarte dans le dos.

— Ça te va bien de dire ça ! un type qui a écrit des chansons comme toi et qui vit comme tu vis !

— Oui mec, et qui donc a écrit de meilleures chansons que moi ? Des noms !

« Voyons... Creedence Clearwater ? »

— De la merde.

— Gordon Lightfoot n'est pas mal du tout.

— Ouais, pas mal.

— Il écrit de bons trucs, des chansons assez chouettes. Et un autre type qui a pas mal d'imagination, attend, comme dans *Tarantula*... ah oui, Barbara Keefe...

— Hum...

— John Lennon ?

— En progrès.

— George Harrison ?

— Mmmm... mouais.

— Jim Mc Guinn ?

— Quoi !

— Procol Harum, et le parolier, Keith Reid ?

— Ouais, habiles...

— Et Grace Slick ? Trop politique ?

— J'sais pas, elle écrit des trucs ?

— Ouais, elle écrit, mais c'est trop politique, hein ?

— Si tu le dis... Ecoute, Al, faut que je me tire. Ça suffit, pour l'article ?

— Je ferai les changements que tu m'as demandé.

— Je peux voir les corrections ?

— Quand ça t'arrange.

— Demain ?

— Demain ? Non, je dois aller chercher des badges.

— Ah oui ?

— J'en ai fait imprimer un bon nombre.

— Et qu'est-ce qu'il y a dessus ?

— Libérez Bob Dylan.

— Ça c'est extra, mec. J'en fais fabriquer moi aussi...

— Quoi ? Libérez A.J. Weberman ?

— Non.

— A.J. le porc ?

— Ouais, mec, tu l'as dit, A.J. le porc, avec ta photo dessus.

L'affaire Dylan-Weberman faillit se terminer, en septembre, dans un bain de sang. Culbutes yippies contre karaté dylanesque, un combat de titans. A.J. devenait féroce. Il traitait sans cesse Dylan de junkie, de « porc capitaliste », un homme capable d'investir un million de francs dans des immeubles, d'acheter cent mille francs d'actions de sociétés compromises dans la guerre du Vietnam, le conglomérat Ling Tempo Voight par exemple. Il aide la Jewish Defense League, organisation sioniste de droite, il est le seul à toucher de l'argent, cinquante centimes par album, sur le disque collectif Bengla Desh, etc.

Et l'inévitable affrontement survient un jour où A.J. « faisait une poubelle » pour un photographe de l'Associated Press. Alors qu'il avait le nez dedans, Sarah Dylan l'observait du premier étage derrière ses jalousies. N'y tenant plus, elle descend dans la rue, agresse le photographe et prend à parti Weberman, le chiffonnier de la Table Ronde : « Laisse tout ça, sale parasite ! » Deux couches à la main, A.J. lui répond, superbe : « Merde, tu jettes des tas de trucs intéressants, laisse-moi donc les prendre. Je fais du recyclage... » Plus avant dans la journée, alors qu'A.J. était sorti acheter un coca-cola, il se trouve molesté par un sinistre individu. Dylan qui n'aime pas qu'on parle haut à sa femme, était passé à l'action directe, en lui sautant sur le dos.

Depuis lors, sur le front Dylan, la progression des forces révolutionnaires s'est avérée remarquable. Fin septembre, Dylan écrit une chanson engagée sur la mort de George Jackson, et les vieux freaks de frissonner d'émoi. Bob Dylan a retrouvé Allen Ginsberg, il enregistre plus ou moins avec lui. Tous deux écrivent un poème sur la convention républicaine de San Diego où tous les yippies, zippies et autres freaks sont conviés le 12 juillet pour s'opposer à la réélection de Nixon.

Aller à San Diego, pousser un cri sacré
Aller à San Diego, nous ne tuerons plus
Les politiciens ne seront plus des putes
Aller à San Diego, nous sommes des pacifistes
Le vieux Nixon doit s'effacer devant le peuple.

Une telle conversion, même démagogique, coupait court aux opérations du Front de Libération de Dylan, et Weberman s'est formellement engagé à ne plus l'importuner. D'ailleurs, ce ne sont pas les poubelles qui manquent, même si leur abord est dangereux. On ne rode pas impunément autour de celle de David Rockefeller, grand banquier, frère du gouverneur de l'Etat de New York : « J'espérais y trouver quelque chose, au moins de l'argent usé, quelques grosses coupures tâchées de confiture, je ne sais pas... », dit A.J. Il n'a pas eu le temps. Sitôt le couvercle levé sur trois betteraves et quelques os de poulet, deux flics peu affables lui beuglent dans cette oreille gauche qu'il a si tendre : « Qu'est-ce que tu mets dans cette poubelle ? » — « Rien, j'essaie plutôt d'enlever... » — « Quoi ! Tu te fous de nous ! » Et nous entendrons longtemps résonner la fière réponse d'Alan Jules Weberman : « Imbéciles, vous connaissez bien des collectionneurs de timbres, de cartes postales, de cailloux, de diamants, de jarretelles, de femmes, de fleurs en plastique, de poupées, alors n'importunez pas un collectionneur de déchets... »

Julien Vladimir.

Fragments de Tarentula,
un livre de Bob Dylan
traduit par Dashiell Hedayat
à paraître aux éditions Christian Bourgois

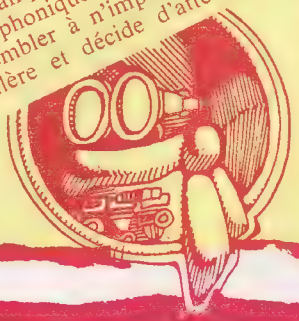
Tarantula

un dernier verre violent avec ce long d'étranger, désolé de vous le dire, mais je vais avoir à vous renvoyer l'alliance. Ne le prenez pas pour vous mais je ne peux rien faire de mes dix doigts et ça commence à sentir la poisse ! Oui comme j'aime aimer avoir l'air sauvage, mais sans plus, quand je joue du banjo sur scène je dois mettre un gant. Ce n'est rien de le dire, ça commence à changer mon jeu. Oui croyez-moi. Ça n'a vraiment rien de quoi que ce soit à voir avec mon amour pour vous... En fait, si je vous renvoie l'alliance mon amour n'en sera que plus profond.
Embrassez votre docteur pour moi.
Je vous aime. *Tobey Celery*

quelle chierie, être. Ecrire pour le chosen few écrire pour tout le monde sauf vous, daisy mae, qui ne faites même pas partie de la masse... c'est drôle, à moins que vous ne soyez déjà morte... je clouerais ces mots sur mon papier et j'en ferai un petit avion. Et, n'en parlons plus... merci de votre temps. Vous êtes gentille.
Je vous embrasse
Je vous aime
Votre doublé *Yeux-Fous*
(en zone de turbulence)

LA STAR DE L'ECRAN AVAIT DU SABLE ENTRE LES DENTS

un curieux type que nous appellerons Que Ça part à la recherche de « ça » qui a griffoné dans son jardin, il se nettoie à l'œuf brouillé, range ses lunettes dans son caleçon et se retrousse le bas des pantalons. Il y a un employé du recensement à sa porte et à la boîte aux lettres est punaisé l'ordre du jour, un lundi junky, à savoir : une demi-livre de douce liberté — un livre de proverbes zoulous. citizen kane dans sa version oléolé. Un studio orange. Trois bibles dédicacées de la main du tyrolien qui chante le plus vite Sulty dog. La fille quelconque d'un juge de paix quelconque. Une cuillerée à soupe de Coca et du sucre caramélisé. L'oreille gauche de jack london. Un passeport invalide. Un épis de maïs. Cinq coussins en bois. Un boy scout à la tête de charlie chan et un figurant de cape et d'épée / qu'est-ce que c'est que « ça » dans mon jardin, dit-il à son ami, wally le pompier au bout du fil / wally répond qu'il n'en sait rien qu'il n'est pas là l'autre réplique « comment ça vous ne savez pas ce qu'il y a d'écrit dans mon jardin » wally lui demande quelle différence il y a entre doris day et tarzan ? le type dit « je sais pas mais j'ai des livres d'hemingway et des james baldwin » « c'est pas assez bien » dit wally, qui s'entête « quelle différence ? » l'autre répond qu'il ne voit pas mais qu'il va au cinéma voir les films de bergman » et j'aime bien stravinsky aussi « wally continue et dit « pouvez-vous me dire la différence entre une plume et la déclaration des droits de l'homme — pas plus d'un million de mots pour la réponse — le type réfléchit une petite minute et dit « non je ne vois pas mais je suis fou d'henry miller » wally raccroche et se plonge dans « Structure et symbolique de l'orange » en allemand... mais tombe la noïlle, il s'emmerde. Jette le livre et sort se raser devant la photo de thomas edison / il parvint à convaincre sa soupe au lait de sortir un peu et de s'amuser et il ouvre la porte et devinez qui est derrière la porte un type du recensement « je suis l'ami de quelqu'un qui habite ici » fait-il et il va au fond de la maison et sort par la porte de derrière et dans la rue et dans un bar avec un cinglé... le barman lui donne un double cognac, lui flanque un coup au bas ventre et le pousse dans la cabine téléphonique — il semble que le seul crime du type est de ressembler à n'importe quoi — il nettoie le sang avec une serpillère et décide d'attendre son



coup de fil / « ça » est toujours écrit dans son jardin. Les cliniques sont conventionnées. Le soleil est toujours jaune. Certains diraient : c'est du poulet... wally descend de son mât, l'employé au recensement entre pour téléphoner et les cabines n'ont pas de portes par derrière / c'est un lundi plutôt junky, on descend des sens interdits et on se retrouve un vendredi 13... ah cruauté ! Oh ténèbres et Que Ça.

j'ai tenu cinq heures sans boire. T'vois je suis prêt pour le Sahara. Tu veux venir ? J'emmène mon chien. C'est un marrant. Je te prends à sept heures. *Ton dévoué Porc*

BAISSE AU THERMOMÈTRE

Jane était croque-mort d'origine, et ses franges et son garde du corps hystérique 60, origine : Jersey et toujours porte sa gamelle / ils hurlent au coin de la rue et la vieille buick se nene au réverbère / alors entrent trois étudiants qui arrosent le trottoir de poisson / ils visent la gamelle. Le premier, Constantin, fait un clin d'œil à Luther qui n'est que second et tout de suite il enlève ses chaussures et se les noue autour du cou. Le troisième, George Custer IV, fatigué de mâcher de la cigogne, sort son harmonica et le tend au premier, Constantin, qui après l'avoir tordu pique avec cette fourchette improvisée le holster caché du garde corps, la faucille du regard et tout redevient harmonica. Luther siffle « en Alaksnsa » George IV a un tout ti rire... ils continuent leur chemin et déchargent le poisson sans emploi au bureau du chômage, sauf bien sûr une truite qu'ils gardent pour la dame des objets trouvés / l'accident est remis à 15 heures il fait moins dix.

est-ce que les gens vous le disent en face que vous avez changé ? Est-ce que cela vous choque ? Avez-vous besoin d'un ami ? Etes-vous obèse ? Mesurez-vous moins d'un mètre cinquante ? Si c'est votre cas et que vous êtes un bon catholique 100 % *alcoolique, téléphonez à EUH* 69 69. *Demandez Hop là.*

TAPE DE PIOCHE, UN PRELUDE

maman / tout ce temps que je n'essaierai pas de disqualifier ton spleen. Maman, avec ce malheureux berger que tu portes sur tes épaules. Un diamant de quatre sous au doigt. Je ne joue plus de mon âme qui est un jouet de fer blanc / maintenant j'ai les yeux d'un chameau et je dors à mon clou... chanter tes aventures serait si facile mais tu n'es pas une reine — la musique est reine / tu es princesse... et je fus ton fond de miel. Tu fus mon hôte et je ne te frapperai pas.

« *y a-t-il des questions ?* » *demande l'enseignant. Un petit vaurien quand lève la main au premier rang et demande « c'est loin Mexico ? »*

pauvre muse optique sous le mont de mon oncle et trimballant un grand lac de vert et les arbres de l'étang et le type d'oncle qui vous dit « mon mignon » dans un doux soupir, au moment de rencontrer le fermier qui dit « ici. J'ai un reste de faim pour vous » et laisse du pain sur la planche dans son dégoûtant dégoût / la chambre de commerce essaie de convaincre la pauvre muse que le saindoux du mimsesota venait du Kansas et pas si doux, juste assez fort comme chacun sait, mais ils construisent un supermarché au-dessus de l'étang et ça pourrait guérir le fermier.

« est-ce qu'il n'y en a pas un d'entre vous qui aimerait sortir de l'ordinaire ? » demande l'enseignant. Le plus snob des gosses de la classe, — tous les jours il vient à l'école ivre-mort —, lève la main et dit « oui monsieur j'aimerai être un dollar. »

Le météorologue dada sort de la librairie après avoir reçu une raclée des voyous qui étaient dedans / il ouvre la boîte aux lettres, grimpe dedans et s'endort / les voyous ressortent / ils l'ignorent mais quelques mystiques fanatiques se sont infiltrés dans la bande... ensemble ils cherchent quelque proie facile... et règlent son compte à une ouvreuse de cinéma en chômage qui porte une couverture et un bonnet d'aviateur / c'est à une seconde du 14 juillet et elle ne se défend pas / le météorologue dada est envoyé en recommandé à Monaco. Grace Kelly a un autre moutard et tous les voyous deviennent des businessmen alcooliques.

« qui me dira le nom du troisième président de la République des Etats-Unis ? » Une fille qui a le dos plein d'encre lève la main et dit « Ernest Tubb ».

encore quelques pilules bleues père et avale bien ces petites pilules bizarres / ces cygnes chaleureux, rituels et ces poulets dans ton sommeil — on leur a donné le feu vert et la confirmation foncièrement garantie et toi, l'illustre Viking, qui ..nds tes bombes à retardement dans les bout-filtres de Sophia, en bas de quelque Jack Daniel et sors, tu rencontreras James Cagney un taton pour ton ami, ton dévoué populo et mona lisa devant toi... Bon Dieu, les signes d'inquiétude le mordent et comme j'aimerai bien le saucer de ces périls et l'honorer de paix piquée dans ses veines. Le calmer. Si grand et mettre à mort l'horrible hippopotame de son cauchemar... mais je ne peux pas prendre la place d'un martyr, ni coucher dans quelque cul de basse fesse, j'en ai assez de la cavité chrétienne... ridicule l'ange mort, lorsqu'il rassemble sa famille moutonnière intra et extramuros autour de la colonne nécrologique. Elle est hostile. Elle est ancienne... aretha — mon ange / sa nudité est pénétrante — elle est pareille à la vigne / ta langue heureuse ne pourra pas me carrier.

« quelqu'un dans la classe peut-il me dire à quelle heure exactement son père quitte la maison ? » demanda l'enseignant. Tout le monde laisse tomber son stylo et courut à la porte — tout le monde sauf bien sûr le garçon au dernier rang qui porte des lunettes et une pomme.

juteuses rejoignant des mains qui toussent et cueillez mnes nationaux ! Allons enfin ! Le terrain de football embrase de colombes et allées ho ! L'auto-stoppeur s'interroge et met le feu à ses poches vibrantes de bonnes sœurs et clochards et le cyrien herbeux s'écarte du saint, des fois moitié pardonnée, le fou et les fadas et le cyrard Michel de l'école, qui pleurent en prime blagnent leurs doubles, des bateaux vides sur le désert et des flics manches avec leurs manches de pioche et pleurnichant et agrippant l'idiote massue et tous les trombones qui se retirent, les xylophones qu'ent et les flûtistes perdent leurs connaissances... comme l'orchestre gémissant, jetant au loin les mesures et les battements du cœur — ça paierait de savoir qui sont vos amis mais ça paierait aussi de savoir que vous n'avez pas d'amis... comme ça paierait de savoir ce que vos amis n'ont pas — c'est plus sympa d'avoir ce que vous payez pour savoir.

tout à vous Sam. Tout à vos réponses. Hitler n'a pas changé l'histoire. Hitler était l'histoire / bien sûr vous pouvez apprendre aux gens à être beaux, mais vous n'ignorez pas qu'il y a un pouvoir supérieur au vôtre qui leur apprend à se faire pigeonner — oui c'est ce qu'on appelle le pouvoir des problèmes / ils flanquent à chacun un problème / votre problème c'est que vous voulez un mot meilleur pour un monde meilleur... Vous ne pouvez pas tuer ce qui vit et vous tendre à ce que personne s'en aperçoive. L'histoire est vivante / elle respire / finita la commedia / allez peser votre pêche. Allez. Quelqu'un va m'apprivoiser ma mégère. J'espère qu'ils vous ont bien recollé le fémur. Salut à votre petite sœur.

Je vous embrasse Wimps, Votre Dévoué Pirate

qu'est-ce que cela peut vous faire peur des choses qui n'ont pas de sens ? Les gens vous passent tout le temps devant dans la rue ? Les voitures vous dépassent sur l'autoroute ? Qu'est-ce que cela peut vous faire peur des choses qui n'ont pas de sens ? Vous lavez votre raisin ? Chaque matin ? Avez-vous du raisin au moins ? Y a-t-il quelque chose qui ait un sens à vos yeux ? Avez-vous peur des uniformes ? Qu'est-ce que cela peut vous faire peur d'arrêter de parler.

Votre culbuteur à froid Tuba

SANS BUT, TEL LA SORCIERE

(...)

oublie là ou tu es blessé. Tu es blessé à cause d'un fantastique hexagramme de trois octaves. N'est-ce pas ? T'en fais pas. Non tu n'as pas été blessé pour avoir cueilli les fleurs des bois... Je te l'ai dit, tu as été blessé à cause d'un titanique tantragramme de trois octaves.

Ton petit écureuil chéri, Pépé le Jonc.

cher Sabu

c'est ma nana ! Elle me raconte ses longues balades en forêt. Le plus drôle c'est que je l'ai suivie l'autre nuit, et elle dit vrai, j'ai essayé de l'intéresser aux flingues ou au football, mais tout ce qu'elle sait faire, c'est fermer les yeux et dire « je ne crois pas à tout ça » l'autre nuit elle a tenté de se pendre... j'ai tout de suite eu l'idée de la faire enfermer mais merde, c'est ma nana, et tout le monde trouve ça marrant que je vive avec une folle. Peut-être que si je lui achetais une voiture à elle, ça la soignerait qu'est-ce que t'en pense ? Merci de m'avoir lu.

Pierre le Jeté.

ALINSKI: POUR QUI GROGNE UN VIEUX

Le vieux n'aime pas les agités.
Il remue la soupe depuis longtemps et la révolution se fait désirer
Il s'est beaucoup battu, l'a souvent emporté,
et mérite qu'on l'écoute.
Sa colère provoquera peut-être la vôtre.
Mais il est souvent salutaire de s'irriter.

Saul Alinsky n'a vraiment pas l'allure d'un contestataire. Soixante-trois ans, le cheveu rare, court et blanc, les yeux cerclés de lunettes opaques, la cravate triste et le veston neutre : on pourrait le prendre à première vue pour n'importe quel politicien véreux si la verdeur peu commune de son langage n'était pas à même de faire pâlir de jalousie un corps de garde en veine de jurons.
Cet agitateur professionnel organise les quartiers pauvres sur la base des collectivités d'habitation et des communautés. Réformiste actif, ils ne se contente pas de paroles : depuis trente ans, il sème la révolte dans toutes les grandes villes des Etats-Unis.
Né à Chicago en 1909 dans un bidonville boursien, il découvre sa vocation de mauvais esprit à l'âge de sept ans : « J'étais le genre de môme qui n'aurait jamais pensé à fouler une pelouse jusqu'au jour où j'ai lu l'écriteau : « Interdit de marcher sur les pelouses. » Depuis, je me suis systématiquement roulé dessus. »
La grande crise des années trente lui révèle ses capacités d'organisateur : « J'étais étudiant en archéologie. Cela me passionnait. Mais la passion creuse l'appétit, et j'avais très faim. J'ai alors réuni tous les affamés de l'Université à une assemblée générale pour leur refiler la méthode que j'avais expérimentée pour bouffer sans payer. J'avais établi une liste de tous les snacks de Chicago et réparti mes troupes par quartiers... »
A Chicago il fait ses classes avec Al Capone, prépare une thèse de criminologie sur le célèbre gang, s'acoquine avec Frank Nitti et suit la Maffia pendant deux ans. « C'était une entreprise d'utilité publique, remarque-t-il, non sans humour. Capone fournissait aux gens ce qu'ils demandaient. Et puis, il n'a pas créé la corruption. Il n'a fait qu'en profiter. » Après s'être consacré à la délinquance juvénile, Alinsky collecte des fonds pour les Brigades Civiles Internationales pendant la guerre d'Espagne, et rejoint John Lewis pour fonder le C.I.O., le plus grand syndicat ouvrier américain. « Pourtant j'ai toujours senti que mon rôle était en dehors du mouvement syndical. Je voulais appliquer ses méthodes.
En 1940, à trente et un ans, il décide d'organiser le taudis le plus misérable de Chicago : « Back of the Yards était peuplé de chômeurs, de malades et d'ouvriers sous-payés qui vivaient dans des baraques dégueulasses, avec juste assez de nourriture et de vêtements pour ne pas crever. C'était le royaume de la haine. Polonais, Slaves, Allemands, Noirs, Mexicains qui se détestaient. Les groupes fascistes du coin utilisaient cette division.
Alinsky s'intègre à la vie du quartier, il cherche des alliances. « 95 % des gens étaient catholiques. J'ai joué là-dessus. Si j'avais fait appel à leur charité chrétienne, les curés m'auraient tout juste béni. Je leur ai parlé intérêts : « Ce qui compte pour vos fidèles, c'est le beurre qu'ils mettent sur leur tartine. Si vous continuez à vous soucier uniquement de la pureté de leurs âmes, ils vont tous adhérer au Parti communiste et c'en sera fini de vous. Il vous faut battre les communistes sur leur propre terrain. »
Avec l'aide de l'Eglise locale, il réussit à mobiliser le quartier, puis il utilise tous les moyens à sa portée : le boycott des magasins, la grève contre les patrons, le refus de payer les loyers, le sit-in, etc. « Nous montions les politiciens les uns contre les autres. Au début aucun résultat. Puis la pression fut telle qu'ils ont été obligés de céder : les loyers ont été réduits, les services municipaux réorganisés, des prêts octroyés, les prix et les salaires rééquilibrés, etc. »
Sa règle de conduite est immuable : l'autodétermination du peuple, organiser les gens pour les aider sans jamais les diriger. Une fois les premières victoires remportées, le peuple doit continuer tout seul. Alinsky ne reste pas plus de trois ans dans le même endroit : « Il faut s'imprégner de la communauté, la respecter, l'aider, puis s'en aller. »

Selon vous, « l'apologie de la haine », qu'elle vienne de gauche ou de droite, entraîne inévitablement une période de répression.

Que pensez-vous de cette nouvelle extrême-gauche qui prétend détruire le système en aggravant ses contradictions ?

Ils sont dingues. Chercher l'affrontement avec le système, donc avec l'Armée, la Marine, l'Aviation, la Bombe et tout le reste, c'est une connerie monumentale, et un suicide. Des groupes comme les Weathermen appartiennent à la droite, malgré leur étiquette de gauche. Ils se comportent en fait comme s'ils étaient payés par la droite. Mussolini était socialiste, jusqu'au jour où, ayant accumulé un certain nombre d'expériences désastreuses, il s'est mis à croire que « les gens ne sont que des pantins qu'on manipule ». Un fasciste est un homme qui a perdu toute foi dans le peuple et qui, au-delà de toute analyse réaliste, adopte des méthodes cyniques. Et que pensent les Wheatermen ? Ils sont persuadés que la classe ouvrière est complètement pourrie. On juge une action révolutionnaire sur la réaction qu'elle provoque. Si votre action, loin de renforcer votre mouvement, va dans le sens de l'ennemi, vous êtes un contre-révolutionnaire.

Quand on mène une lutte révolutionnaire, on doit être pragmatique, accepter le compromis. Il vaut mieux choisir le moindre mal que de rêver à une éventuelle victoire dans dix ans... Avant Hitler, les communistes ont tenu un raisonnement analogue : « Laissons venir le fascisme, disaient-ils, quand les gens auront compris sa véritable nature, nous ferons la Révolution en Allemagne. » La Révolution, ils l'ont faite dans les fours crématoires !

Cette attitude vous semble-t-elle avoir provoqué l'échec du mouvement étudiant ?

La jeunesse des années soixante est une génération avortée. Le mouvement étudiant n'a plus rien à proposer. Si je te balance de la merde en pleine gueule en te reprochant ton comportement, tes valeurs, tes buts, etc. et que tu es conciliant, tu vas me répondre : « Je suis bien d'accord, mais que dois-je faire pour en sortir ? » Et la question est demeurée sans réponse. Proposer un programme d'action est une nécessité première.

Le culte de la jeunesse est ridicule, Lewis avait cinquante-huit ans quand il a commencé le C.I.O. Les leçons de l'histoire ne sont pas inutiles : dans la Grèce de l'antiquité, on ne pouvait étudier la politique qu'à partir de cinquante ans. On estimait que l'engagement nécessitait une certaine expérience. Quand on doit apprendre par soi-même, l'erreur est difficile à éviter. On en arrive à affronter les flics pour le plaisir, et les échecs se succèdent : cinq mois après les émeutes de l'université du Kent, après une grève nationale dans toutes les facultés et dans presque tous les lycées, la Garde Nationale — qui avait tué plusieurs étudiants — a été mise hors de cause. On a jeté en revanche vingt jeunes en prison : pas un campus n'a bougé ! Mais le mouvement n'en est pas foutu pour autant, il traverse seulement une phase critique. Il faut que les jeunes poursuivent leur apprentissage, qu'ils se rendent compte que l'action doit s'organiser à partir d'une situation politique donnée, et non sur de vagues idéaux. Sans moyens, les objectifs restent des mots, et le mouvement étudiant est en train de chercher ses moyens. Mais qui diable va réaliser ces objectifs, et sur quelle base politique ?

Et les Black Panthers ?

Les Panthères disent : « Le pouvoir est au bout du fusil », alors que tous les fusils sont aux mains de l'ennemi, il y a de quoi être triste ! Quand Lénine fait son discours à la gare de Saint-Pétersbourg en sortant de son wagon blindé, il dit : « Nous voulons que les changements s'accomplissent de façon démocratique. Allez aux urnes. » Puis il fit une pause et ajoute : « Après tout, nous n'avons

pas de fusils, si nous en avions ce serait différent. » L'autre jour, j'entendais l'avocat de Timothy Leary dire que celui-ci ne reviendrait pas avant deux ans aux Etats-Unis. Comme l'interviewer lui demandait pourquoi, il répondit : « Cela prendra deux ans, peut-être vingt-cinq mois pour renverser le gouvernement. » Des gars comme ça, fils de putain, on devrait leur mettre une raclée.

Jerry Rubin a dit...

Oh merde avec Jerry Rubin. Pour l'amour du ciel ! Lui et Abbie Hoffman réussiront dans dix ans à écrire un bon vaudeville, mais pour l'instant ils sont incapables d'organiser un bon gueuleton, moins encore la révolution.

Les jeunes combattent la guerre, le racisme, l'impérialisme, le sexisme...

C'est en s'emparant du pouvoir qu'on pourra résoudre, et détruire, ces maux. L'autre jour, un type me disait : « A bas la société, brûlons le système ! » Je lui ai lancé ma boîte d'allumettes. Où peut donc mener cette politique à bon marché ? Hippies, communautés, drogués, ils se tirent tous, chacun doit vivre son propre destin ! Mais cela fait un peu longtemps que cela dure ! Lorsqu'on ne sait pas comment affronter un système, on s'en détourne, comme si la fuite était un remède. Devant les ouvriers, la plupart des représentants de la Nouvelle Gauche sont complétement largués. Une grève de la General Motors a eu lieu près d'une faculté soi-disant progressiste. Au lieu de verser 25 000 putains de dollars au Fond de Solidarité des Panthères pour Bobby Seale, les étudiants firent un journal sur l'agitation dans les grandes villes de l'Etat, et imprimèrent dix mille exemplaires de plus pour les faire circuler à l'extérieur de l'université. En sortant les étudiants se heurtèrent aux piquets de grève de la G.M., qui était très proche, et qu'est-ce que les ouvriers lirent en titre du journal ? « Le Gay Lib soutient les grévistes de la G.M. » Ils ont tous eu une réaction instantanée : « Qu'est-ce que c'est que cette merde ? » Les étudiants se demandent encore pourquoi. Espérons que cela leur servira de leçon. Tant qu'ils s'obstineront à rester des militants universitaires, ils n'avanceront pas d'un pouce. Pour qui se prennent-ils ? Pour des sauveurs élitistes ?

Le fond de vos différends avec les étudiants ne vient-il pas du fait que vos intérêts sont ceux de la classe moyenne, et que vous leur êtes suspect ?

Je vois... Tenez, la semaine dernière j'étais à Dayton, dans un meeting. Le président de séance était un type très progressiste. A la fin, il se tourne vers moi : « Alinsky, tu sais ce que tu fais ? Tu organises les pauvres gens pour leur donner un plus gros morceau du gâteau quand le gâteau est pourri. » Et là-dessus, un déluge d'arguments idéologiques. « Tu dis des conneries, lui ai-je répondu, un ouvrier te rirait au nez. Tu est là à te goinfrer et tu me dis que le gâteau est mauvais. Pour le savoir, encore faut-il y goûter. »

Avez-vous jamais été séduit par une idéologie ?

Non, j'ai toujours tâtonné, toujours cherché. Dans les années trente, nous nous accordions tous sur le socialisme qui devait amener infailliblement le paradis sur terre, mais j'avais trop le sens de l'humour pour accepter un schéma dogmatique. L'idéologie et le rire ne font pas bon ménage et mes amis communistes ne riaient jamais.

Pour adhérer à une idéologie, il faut croire profondément en une vérité première que je ne possède pas. Pour moi, la vérité est relative. Avec de tels principes, comment diantre, voulez-vous que j'adopte une idéologie ?

Quand on est fermement convaincu que le « pouvoir appartient au peuple », on organise les gens pour qu'ils puissent l'exercer. Cela devient votre idéologie. Laissez aller les gens où ils veulent.

Alors ?

Si l'on considère les événements de ces dix dernières années, on comprend qu'il est difficile d'organiser les gens. La situation, pourtant, n'est pas dramatique. Avant d'élargir le champ d'action, il faut travailler sur les problèmes particuliers des gens à qui l'on s'adresse. En 1937, il y avait une grève aux usines Chevrolet. Une fois Chevrolet organisée, on s'est occupé de Buick, puis de Olds, Cadillac, General Motors, Plymouth, puis Dodge, Chrysler et Ford. Après, on pouvait prétendre au titre d'organisation « nationale ». Plût au ciel qu'il y ait eu un chemin plus court pour y arriver ! Mais il n'y en avait pas. Et les gens réclamaient un changement immédiat. Tournez le bouton, si vous n'aimez pas le programme. Aujourd'hui les jeunes cherchent la révélation, pas la révolution. « Nous voulons un nouveau système de valeurs. » Et quelles valeurs ? Amour, paix, justice, sécurité. Des mots qu'on entend depuis des siècles.

Comment organiser une collectivité ?

D'abord partir de ses intérêts : c'est d'abord cela, une collectivité. Eventuellement de sa situation géographique. Dans le cas des ghettos noirs ou mexicains, par exemple, il y a coïncidence entre le lien et l'intérêt.

Autre facteur important pour organiser la classe ouvrière et surtout les petits bourgeois : le choix des responsables. Nous devons favoriser les femmes. Toute l'action se déroulant de jour, les hommes sont au travail et, sauf de rares exceptions, vous avez affaire à des ménagères. Nous construisons beaucoup plus le pouvoir des femmes que le Women's Lib ! Les femmes sont une force politique réelle et souvent elles sont beaucoup plus efficaces que les hommes.

Nous concentrons aussi notre travail sur les gens les plus pauvres. « la tête dure et le col sale ». Prenez Buffalo, par exemple. Nous avons mis sur pied une sacrée bonne organisation contre la pollution. C'est la plus grosse enclave polonaise de tous les Etats-Unis. Au début ils se foutaient bien de la pollution de l'air ou du lac Erié. Mais quand les piscines des parcs, là où leurs gosses se baignaient, ont été polluées, ils se sont sentis très concernés. Nous les avons mobilisés là-dessus ; ensuite il n'y avait plus qu'un pas de la piscine aux plages, des plages au lac et du lac à l'aciérie du coin. Donc une nécessité : organiser les gens sur un point qui les concerne directement.

Vous rejetez les stratégies établies d'avance. Vous leur préférez la tactique qui s'élabore dans le feu de la bataille ?

Toute la question est de savoir comment prendre les décisions. Prenez Woodlawn : à côté, Harlem est un quartier résidentiel. En 1958 un groupe de leaders noirs me demande de les aider à organiser le ghetto. Au début j'ai beaucoup hésité. Je n'avais jamais organisé une communauté noire. La couleur de ma peau me semblait un handicap insurmontable. Toutes les cartes nous étaient défavorables. Alors je me suis dit : « Bon, tout est contre nous, mais quel con je serais si tout le reste de ma vie je me demande s'il était possible d'agir à Woodlawn. Au diable ces hésitations, pour savoir, il faut essayer. Allons-y ». C'est ainsi qu'on a commencé. Bon calcul, non ? L'Université possédait d'immenses terrains à Woodlawn, et expulsait les noirs pour « rénover » le quartier. Elle était haïe de toute la population. Au lieu de m'accueillir gentiment pour me neutraliser, l'Université m'a dénoncé comme agitateur dangereux et irresponsable, tous les journaux de la ville s'en prenaient à moi, allant jusqu'à me comparer à Attila, roi des Huns. Alors les Noirs de Woodlawn se sont dit : « Diable, ce type doit avoir quelque chose pour inquiéter autant ces crétins. Les barrières de race étaient tombées, et cela grâce à ces notables mêmes que nous combattions. »

Rapidement les églises catholique et protestante vinrent à notre secours. En quelques mois, nous avions derrière nous une majorité écrasante du quartier. On a manifesté, protesté, boycotté, exercé une pression économique et politique constante sur les propriétaires, l'université de Chicago et l'administration du maire Daley. Et on a gagné. On a arrêté le programme de rénovation urbaine, on a organisé des transports collectifs pour que les Noirs aillent s'inscrire massivement sur les listes électorales, on a obligé la ville à pourvoir les logements des conditions d'hygiène requises, à construire des logements aux loyers bon marché, on a obtenu une représentation dans les organismes de décision, comme l'enseignement ou les agences de secours social, des centres d'apprentissage, une nette amélioration pour la santé publique et la police. L'Organisation de Woodlawn a été la première à planifier elle-même la rénovation de son quartier mais surtout à contrôler les permis de construire : un propriétaire ne pouvait obtenir le permis que s'il s'engageait à fournir tant d'emplois aux Noirs. Elle a même été reconnue par le maire Daley. Mais notre plus grand succès fut d'avoir redonné au peuple son identité et sa fierté.

Vous avez dit « la grande majorité des activistes acquièrent maintenant une éducation politique et s'organisent ». De qui parlez-vous ?

Des jeunes sur les campus. C'est intéressant. Regardez les journaux, ils s'accordent tous pour dire qu'il n'y a plus d'opposition à l'Université.

J'ai voulu me rendre compte et je suis allé sur place. En effet cela n'intéresse plus les jeunes de tenir le devant de la scène politique. Ils réalisent qu'au lieu de dénoncer les valeurs de la classe moyenne, qui sont aussi les leurs, de les traiter d' « impérialistes, bourgeoises, matérialistes » et compagnie, il faut les utiliser. Ils commencent à les considérer un peu comme un chirurgien ses instruments d'opération. Ils dépassent enfin leur complexe de culpabilité et entendent construire un pouvoir de base. C'est dans le cadre de la classe moyenne que nous devons travailler. C'est pour elle que les jeunes sont préparés. La connaissance qu'ils en ont leur permet de communiquer avec les gens et d'apprendre à les organiser. Que choisir ? Attendre d'avoir atteint le stade où l'on peut agir ? Ou, dès maintenant, accroître le pouvoir du peuple ? La question ne se pose pas. (*Propos recueillis par Steve Roday.*)

ABBIE FAIT LE MOINE

ABBIE Hoffman est en vacances de la révolution. « Do it », avait dit son compère Jerry Rubin, mais Abbie se dore sous les palmiers des îles vierges dans la chaleur hivernale des Tropiques. Après dix ans de militantisme, souvent individuel et toujours flamboyant, trois ans tête d'affiche, quarante et quelques arrestations, il s'est tiré, complètement écœuré. Les points morts d'un combat révolutionnaire favorisent les querelles sordides. Après trois années glorieuses, le « Movement » tâtonne, la contre-culture s'essouffle, souvent privée de ses ressources marginales par la récession économique. Dans la déprime, il arrive qu'on abandonne l'ennemi principal et qu'on cherche des poux à son voisin.

Abbie, par sa stature, son invention, ses négligences et son individualisme forcené est une cible rêvée. On reporte sur lui tous les griefs qu'on adresse au Movement : irréalisme, inefficacité, échec jusque dans le rire. C'est la rançon de la célébrité et du succès. « Il ne sait plus rien faire, il ne propose rien, il est dépassé, on n'a que faire des clowns », disent les uns. « Il vit dans un appartement bourgeois... », accusent les autres. Vrai : Abbie loge dans un trois pièces et possède un aspirateur. Sous prétexte qu'il revendique l'éclatement, la défonce, la joie et le délire : « un révolutionnaire peut-il être propre, utiliser une baignoire et un aspirateur, apprécier une soirée calme avec sa femme ? ».

Problème de génération : la plupart des « leaders » yippies ont la trentaine bien sonnée et Yip leur offrait la révolte nécessaire, à vingt-cinq ans, contre un vécu qui ne leur convenait pas, mais ils tenaient compte toutefois de l'expérience petite bourgeoise, appliquée, morale et travailleuse. Les Yippies d'aujourd'hui ont sauté directement dans le délire. Ils ne comprennent pas cette dialectique, et probablement à leurs dépens. A ce point, le débat reste politique et présentable. Trop vite, il a dégénéré.

Spontané, brouillon, trop relax, Abbie Hoffman a collaboré avec deux individus pour la préparation de son dernier livre **Steal this book** : Izak Haber, un freak de vingt ans, et Tom Forcade, le guru de l'UPS. Le premier, inspiré par le premier livre d'Abbie **(Revolution for the hell of it)** propose un beau jour de travailler à un recueil de combines. Six mois durant, il mâche le travail qui devait, une fois rédigé par Abbie, mener à **Steal this book.** Tom Forcade devait se charger de l'impression et de la distribution. Les deux s'estiment frustrés et crient au vol. Izak Haber parce qu'il ne touche que 22,5 % des bénéfices du livre, Forcade parce qu'Hoffman s'est passé de lui, sans le dédommager. Abbie est une star du Movement. Peut-être cela lui rapporte-t-il, mais l'attaquer rapporte aussi. Izak Haber raconte ses malheurs dans **Rolling Stone** pour 5.000 francs. Tom Forcade menace d'attaquer en dommages et intérêts, il réclame 40.000 francs. Abbie, le verbe haut, lui répond qu'il n'est qu'un flic, exutoire classique des querelles du Movement et de quelques autres avant lui. Pour deux révolutionnaires, il est peut-être excessif de faire appel à la justice bourgeoise. Le Movement essaya donc de régler l'affaire « en famille ».

Rex Weiner, une jeune yippie de nos amis qui dirige aujourdui *Race*, le nouvel hebdo underground de New York, proposa la constitution d'un « tribunal populaire ». Ancien adjoint d'Abbie, proche de l'UPS, il était l'intermédiaire idéal entre les deux plaideurs. Septembre 1971, les débats commencent. Trois juges : Howard Levy, un médecin militaire qui a passé près de deux ans en taule pour avoir refusé d'entraîner les Bérets Verts, Meyer Vishner, militant du mouvement pacifiste et Craig Karpel, journaliste plus ou moins underground. On coupe la poire en deux : Abbie devra payer 1.000 dollars à Forcade et lui donner la moitié de l'édition de son livre... Histoire bouffonne autant que triste. Abbie ne méritait pas cette déception. Il n'y a qu'à regarder son visage cabossé, ce nez cassé et recassé qui ressemble à une patate éclatée par le gel. Deux fois on a tiré au revolver sur son appartement. Les flics ? Le Ku Klux Klan ? Pendant cinq mois, il a gardé le colt sur la cheminée. Non, Abbie ne s'est pas enrichi sur le dos du mouvement. Il en a vécu, peut-être, mais il a beaucoup donné : les royalties de l'édition anglaise de son livre à la libération des prisonniers politiques irlandais. Ceux de **Woodstock Nation** aux frais de justice du procès de Chicago, du liquide à l'organisation des radios libres. En deux ans, quelque cinq cent mille nouveaux francs sont allés aux bonnes causes. Le Movement, en échange, lui a donné la célébrité, ce qu'il souhaitait peut-être le plus — c'est là tout son problème. Héros de western contestataire, self made man, c'est un Américain de la plus belle tradition. Il n'aime pas les leaders et s'obstine dans un individualisme forcené et somptueux, alors que l'accent est aujourd'hui mis sur l'effort des petits groupes. Fanatique des

medias, celles-ci lui retournent cette fascination en diffusant ses actions les plus spectaculaires. Abbie a mieux senti le vent que son co-yippie Jerry Rubin : il s'est retiré.
Nous l'avions rencontré à l'automne, peu avant sa retraite, alors qu'il sortait de la Law Commune, le collectif des avocats : « Hey ! Je vais à la free clinic, tu viens avec moi ? ». Il saute dans un taxi. On s'éloigne de Broadway, épine dorsale de Manhattan, pour s'approcher du Lower East Side La puissance le cède aux désarrois, le business au lumpen, l'immeuble s'effrite, rongé par la zone. Dans la rue, des hommes désœuvrés sont attablés et jouent au poker. Aux fenêtres : des Portoricains, des Noirs, des Chinois, un orchestre de rock en train de répéter. Ça et là, on le reconnait. « Salut Abbie, je t'ai vu à la télé ! » — « Moi aussi, je t'ai vu à la télé », rétorque Abbie, et le type s'en va perplexe. Au passage, il vend quelques disques qu'il a reçus. Il a besoin d'argent. Deux vieux l'abordent : « Hé, Abbie, on a besoin d'une console et de magnétophones, tu pourrais nous trouver ça d'ici vendredi ? » — « Man, j'ai pas le temps, je dois aller à l'hôpital » — « Fais un effort, t'as plein de blé » — « Tout mon blé est parti pour payer ma caution, mais j'ai l'intention de vendre quelques trucs. Je vous filerai ce qui me restera, téléphonez-moi ».
Déjà, l'énergie d'Abbie laissait apparaître sa lassitude. La proclamation se nuançait, il était presque triste, perplexe sûrement. Et voici le dialogue :

Dans le bulletin de l'UPS, Tom Forcade t'accuse d'escroquerie. Il prétend que tu as utilisé à ton seul avantage l'Intertribal News Service...

Foutaises ! Et ce jobard m'a fait un procès, en plus ! Si je ne lui ai pas payé la composition de mon bouquin, c'est que j'ai dû me coller tout le boulot, j'y ai même laissé quinze cents dollars ! Ce type n'est qu'un petit escroc sans envergure, un arriviste minable, et je ne traite pas avec ces gens-là. Il vient d'ailleurs d'être vidé de l'UPS... Mais j'aimerais bien le rencontrer, ce foutu menteur... bon, passons... Ce bouquin m'a été refusé par une trentaine d'éditeurs et je me suis dit que merde, je le publierai moi-même, ce putain de livre, et que j'en profiterai pour créer un réseau alternatif de distribution... Mes livres se vendent bien, celui-là pourrait être utile à des tas de gens et l'affaire serait un succès commercial... J'ai donc pensé à Tom, qui était d'accord — avec **ses** idées et **mes** avocats. Au dernier moment, il m'a dit : « Ecoute, on va en tirer vingt mille exemplaires, Grove serait peut-être intéressé par la distribution, tu comprends, on ne peut pas, nous... ». J'en suis tombé sur le cul, vraiment. Les vingt-cinq mille dollars que j'ai gagné avec **Revolution for the hell of it** sont allés tout droit au fond de défense des Black Panthers. J'ai filé en trois heures une somme de fric dont, de toute ma vie, je n'avais jamais vu que le dixième... Mais c'est fini, je ne donnerai plus un rond pour la défense et les cautions des révolutionnaires. Les radicaux devraient plutôt s'occuper d'offensive que de défensive : des projets concrets comme, par exemple, l'aide aux fugitifs. Tout le monde me trouve très généreux, et moi je me trouve idiot.

Qu'est-ce que tu fais de ton fric, maintenant ?

Je n'en ai pas. Entre mon procès, celui de John Sinclair et ce projet de Radio Hanoï qui a coûté dix mille dollars... je vis au jour le jour. De toute façon, je peux faire du fric quand j'en ai besoin, on me propose des films, des pièces... mais pour l'instant ça ne m'intéresse pas. Je ne suis pas venu à la révolution pour faire du fric, ce serait plutôt l'inverse. Et puis ce n'est pas un problème, ce que je dois faire, ce dont j'ai envie, mon degré de dévouement à une cause... Rien ne m'empêche de travailler en relation avec les média, comme Andy Warhol.

Il ramasse plein de fric, mais n'en donne jamais...

Oui, d'accord, mais c'est un bon artiste, il n'y a donc rien à dire. Et son influence n'est pas négligeable. On a tous grandi avec une idée de l'Art, du grand Art, du chef-d'œuvre qui vaut des millions, et Warhol est arrivé avec sa boîte de conserve, prédisant que la célébrité était à la portée de n'importe qui, en un quart d'heure... Après lui, des gens ont exécuté des chefs-d'œuvre qui pourrissent en une journée. Warhol a eu de formidables intuitions, il a dénoncé l'absurdité des institutions et des conventions. Il ne faut pas plus cracher sur cette créativité que sur la libération individuelle... Tous les collectifs qui se sont formés depuis quelques années ont explosé. Les Panthers par exemple. Je crois qu'ils avaient accompli leur tâche, et que leur dissolution s'imposait. Quand il y a une grande éruption, les retombées sont terribles, et les déceptions. Comment faire mieux, c'est la quesion qui se pose alors.
La plupart des luttes sur les problèmes de la gestion des universités, de l'âge du vote, du service militaire ont été gagnées, du moins en partie. Un mur de résistance a cédé, quand cette résistance va se renforcer à nouveau, la lutte se retrouvera intense. En ce moment, on dort. Des tas de gens vont à la campagne...

C'est négatif ?

Travailler pour IBM, être l'avocat d'une grande firme, deve-

nir général, juge ou politicien, voilà ce qui est négatif. Partir à la campagne, c'est créer un modèle, proposer une forme de vie qui devra s'imposer. Les gens vont être **obligés** de quitter les grandes villes s'ils veulent survivre. Une attitude virale, naturelle, ne peut s'avérer erronée.

Les jeunes gens apprennent l'art et la manière de survivre. Regardez tous ces bouquins : comment vivre dans les bois, comment vivre gratuitement, comment construire une maison... L'information se diffuse pour nous permettre de survivre pendant les cinq ou dix prochaines années. Cette année, peut-être irons-nous tout simplement à l'école. Il y a des tas de choses que j'ai envie d'apprendre. J'aimerais assez écrire une suite à **Steal this book : comment** voler une banque, etc. La révolution elle-même n'apporte aucune solution à des problèmes aussi nouveaux que la pollution. Les nihilistes seuls ont une réponse : « Il n'y a rien à faire ». Quant à nous, nous ne nous en sommes pas vraiment occupés... Je pense à la révolution comme à un jeu...

N'est-il pas temps d'être sérieux ?

Il y a de très sérieuses plaisanteries, le reste ne relève d'ailleurs que du canular. J'ai écrit de savantes analyses de la société américaine et j'en rigole encore. C'est à se tordre !

Te considères-tu comme un leader ?

Oui et non. Dans certains domaines, j'ai quelques expériences, des choses à enseigner...

Mais tu as dit « Fuck leaders ! »

Mouais... I don't mind being fucked... C'est une expression à double sens. Je ne veux pas défendre les leaders, mais tout de même... Admettons que tu veuilles apprendre à faire le cat's cradle sur un yo-yo et que précisément ce soit ma spécialité : je t'apprends donc ce que je sais et, en ce sens, oui, je suis un leader.

On t'a reproché de faire un ego trip : écrire des livres, entre autres...

En fait, je suis un peu fatigué, surtout depuis le procès. Etre sans arrêt le point de mire du public, ce n'est pas d'une gaieté folle...

Tu expliques comment prendre gratuitement l'avion, dans « Steal this book », mais tu paies ta place.

Exactement, encore que, jusqu'à 1970, je profitais — grâce à une fausse carte — des généreux tarifs pour jeunes. Je connais un mec qui s'occupe d'une entreprise de faux billets d'avion, je pourrais utiliser ses services, mais je ne le fais pas.

Tu es suivi par les flics ?

Non, pas tout le temps, seulement quand je prends l'avion pour un autre Etat. Il y a quelques temps, j'ai été arrêté non loin d'ici par le FBI. Seize inspecteurs, comme Al Capone ! Mais pas à New-York, la seule ville où je puisse vivre, où les flics sont très blasés...

Où en est la New Left, la nouvelle gauche ?

Toutes les pierres de touche se désintègrent. Les Chinois, par exemple, supposés « bons », se mettent à soutenir ces « méchants » pakistanais. Toutes les super-puissances acceptent le génocide. Pfuittt ! Une fraction du Movement s'efforce en ce moment de trouver de grandes valeurs pour pousser les jeunes à s'inscrire sur les listes électorales — non pas pour voter en faveur de quelqu'un, mais pour voter **contre** quelqu'un. Je crois que le vote à dix-huit ans va changer quelque chose.

Mais tant de choses dépendent de la guerre du Vietnam, nous y avons consacré tellement de temps et tant d'énergie. Toute notre vision du monde, nos valeurs, tout ce qui représente un espoir pour le monde et un pourrissement dans ce pays s'est joué sur le théâtre du Vietnam. Maintenant, on plafonne. Bien sûr, le week-end dernier, dix mille yippies ont tenu un smoke-in dans le Wisconsin, mais ce sont les Vietnamiens qui luttent pour nous. Quand on considère la destruction, les millions de réfugiés, la défoliation, l'avenir de la future génération compromis, on craint pour la révolution et pour la youth culture. La révolution dépend en grande partie de la foi. Si la foi trébuche...

Les groupes radicaux n'ont-ils pas disparu ?

La structure organisationnelle de la révolution importe peu. J'ignore comment cela se passe en France, mais aux USA les organisations et le peuple sont choses distinctes.

Il faut aller bien au-delà : la réalisation de soi, la création artistique, l'élimination du sexisme, du racisme, du chauvinisme adulte et la simple réalisation d'une « free society » où tout est gratuit. Après le communisme vient l'utopie, le vrai communisme. Beaucoup de groupes tentent de combattre ces valeurs humanistes qu'ils appellent « bourgeoises », mais allez donc expliquer le gay liberation à un Vietnamien du nord ...Tu es anarchiste ? Je suppose, oui... après de longues réflexions ! Toutefois, marcher derrière le drapeau noir, se placer dans une catégorie, ce n'est pas vraiment l'Anarchie... Quand une organisation devient rigide comme un œuf, il vaut mieux briser l'œuf pour sortir le poussin. Il grandit, pond un œuf, etc. Aujourd'hui, la lutte de factions se généralise. Tout le monde descend les leaders et les symboles, et cette colère vient probablement du fait que personne n'est en mesure de définir une stratégie. Le moment, l'environnement ne conviennent sans doute pas. Mais il se passe pourtant des choses fantastiques : les gens qui sortent de ces organisations brisées ont une bonne avance sur elles. Une activité extraordinaire se développe dans les syndicats : les employés de poste vont bientôt lancer une grève nationale. On ne peut pas forcer les gens à se sentir coupables et à devenir militants. La prise de conscience doit s'opérer naturel-

lement, organiquement. Le moment n'est pas encore venu, et la répression aide à resserrer les rangs des révolutionnaires. Depuis deux ans, une vingtaine de grands procès ont retenu l'attention nationale. Chose inhabituelle, le gouvernement les a **tous** perdus. Prenons le cas des treize Panthers de New York : un procès de huit mois, des armes, des enregistrements, des bagarres en plein tribunal, et le jury les acquitte ! Donc, deux années de victoires légales.

Quand aux fugitifs, ils ont détruit la mystique du F.B.I. : des gens sont recherchés depuis des mois et ces surhommes n'arrivent pas à mettre la main dessus !... Personne, dans ce pays, ne sait plus *faire* quoi que ce soit : on ne sait pas faire une révolution, on ne sait pas comment l'arrêter, on ne sait pas diriger un magasin... Et tous ces junkies qui reviennent du Vietnam... Et les collèges ! Pour la première fois dans l'histoire de ce pays, il y a trop de place : les gens ne veulent plus y entrer.

Et maintenant ? — J'attends. Je cherche des idées, je n'ai pas de grand schéma... **Les Weathermen ?** Ils attendent aussi. Je crois qu'il va y avoir un troisième parti, et qu'il ne me conviendra pas. Une sorte d'aile libérale du parti démocrate qui n'ira pas bien loin s'il ne s'en prend pas directement au capitalisme, à la croissance des villes... Il faut inciter les gens à retourner à la campagne.

Le mysticisme, les Jesus freaks, ça ne t'embête pas ?

Tu sais, on vit dans le pays le plus dégueulasse de l'histoire, alors pourquoi ne pas marcher sur du verre pilé ou débiter des chapelets de prières ? C'est une expérience importante que les gens doivent faire. Il faut tout essayer, le yoga, le LSD, la nourriture organique, le sexe en groupe, tous les chemins vers la libération personnelle... Il est parfaitement ridicule d'émettre un jugement de valeur, de prétendre que ces gens se trompent. Que devraient-ils faire ? Tirer des tracts ? Cela changerait-il quelque chose ? Il leur faut, avant tout, établir le rapport entre leurs besoins et les besoins de la communauté, encore leur faut-il connaître leurs propres besoins ! Mais ils ont plus d'identité... Les Jesus freaks... j'aimerais attendre encore un an pour juger, mais je ne crois pas que le catholicisme, ou le christianisme, puisse s'adapter au nouvel environnement... On vit dans le pays le plus riche du monde et la jeunesse n'en veut pas ! Jadis il y avait une armée. Elle a pratiquement déserté. Allez dans n'importe quelle base militaire... on y fume, on y lit des journaux underground, on écoute de la rock music, on envoie le sergent se faire foutre... La moitié des gens qui reçoivent leur convocation militaire ne se présentent même pas à l'appel. Ils l'ignorent. Parmi ceux qui répondent, 38 % sont certains de se faire réformer grâce à des certificats de médecins ou de psychiatres. 12 % des jeunes veulent « servir la patrie »... A cause du Vietnam le pays a explosé, et personne ne sait comment en recoudre les morceaux.

Les modèles que proposent la nouvelle culture, eux, ne se prétendent pas absolus, ou définitifs. Ils évoluent très vite. Rien n'empêche de passer d'une expérience à l'autre. Par contre, IBM et l'héroïne sont les deux voies qui vous retiennent prisonniers.

Tu as fait des déclarations contre l'héroïne ?

Oui, et contre l'injection des drogues en général... the only dope which is worth shooting is Nixon...

Au niveau de la communauté, la seule manière de s'occuper des junkies c'est d'y aller carrément, de piquer un pusher et de lui raser la tête, de l'insulter... les groupes révolutionnaires noirs le font déjà. Ils ont entrepris d'écraser le trafic d'héroïne à Harlem. Elle tue aussi chez nous, mais les hippies n'ont pas l'air capables de développer le même sens communautaire que les Noirs et de prendre en main efficacement ce problème. Décourageant... Dans ce pâté de maisons, il y a à peu près un braquage par nuit. Pourtant, les gens qui vivent là ne possèdent rien. La plupart des crimes, à New York, sont liés à l'héroïne. Pour ce pays, c'est comme une peste. Il faut trouver d'urgence une solution sans l'aide de l'Etat, des hôpitaux, des docteurs, des enquêteurs. L'héro concerne des millions de dollars, elle est étroitement liée au Police Department... de nombreux flics sont des vendeurs.

Penses-tu que la contre-culture ait une responsabilité dans cette « épidémie » ?

Une erreur stupide que d'ériger une culture sur la drogue, sur les cheveux longs, ou sur la musique. L'héroïne a tué quelques-uns de mes amis, et je ne pouvais rien leur dire — je n'ai pas envie de jouer au prêcheur. Je pourrais essayer de te convaincre de ne plus fumer de cigarettes par exemple — moi je ne fume plus depuis deux ans —, mais je ne t'apprendrai rien. En ce moment j'ai pris une sale habitude : je bouffe tout le temps, je me gave, je vais bientôt abandonner le sexe pour me consacrer entièrement aux crèmes glacées...

Finalement, es-tu très déprimé par l'attitude du mouvement à ton égard ?

Les mecs du « Movement » ont été durs pour moi. Regarde, il me reste six mille francs, pour l'instant. J'ai un procès à payer. On m'a appelé l'autre jour pour que je tire du fric de John et Yoko — il s'agissait de procès afférents aux manifs de May Day. J'ai demandé si je figurais sur la liste de ceux qu'on allait aider et on m'a répondu : «Mais non ! Tu es différent, tu n'es pas un membre du collectif d'organisation ». Alors merde ! Je finis par me demander si je ne vais pas me tirer, garder l'argent que je gagne, vivre dans un coin. Dans quelques années, avec les cheveux courts et mon nouveau nez, je pourrai peut-être repartir de la base et retrouver mes potes.

La fuite d'un freak sans fric!!!

"MAMAN AVAIT ACHETÉ UN COQ CROYANT QUE C'ÉTAIT UN CANARD ELLE LE POSA SUR LA TABLE LES PATTES TENDUES VERS LE CIEL." CROIDROSS SASWING 1927

C'EST L'HISTOIRE DU SPLEEN DES GRANDES VILLES, DE CES GURUS DÉFONCÉS, QUI COURRENT LE MONDE, VIVENT LA NUIT ET NE REGARDENT JAMAIS LA T.V.

ASSIS À RIEN FOUTRE, J'ÉTAIS CE QU'ON APPELLE ENGLOUTI...

DÉDÉ L'ESPINGO ÉTAIT PASSÉ Y'A UNE HEURE.

BZZ

CE FILS DE PUTE FRAPPE À MA PORTE ET M'FAIT COMME ÇA: "C'EST DÉDÉ L'ESPINGO, J'VIENS TE CHANGER LES IDÉES!" POLI ET TOUT ET TOUT!

HONK SKREE KAWHON

ON M'A TOUJOURS "EMPRUNTÉ" LE PEU QUE J'POSSÉDAIS! V'LA ENCORE C'TE SIRÈNE!

EEEEEEEEEE

POLICE DEPT

ELLE ME COLLE LES FOIES !!!

JE SENS DES VIBRATIONS PAS POSSIBLE À TRAVERS LES FISSURES ET J'DÉPLANE SEC!

HACK! SPIT! COUGH COUGH

CE P'TIT FUTÉ D'HENRI EST MORT! PARTI POUR TOUJOURS! MERDE!

HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA HA

J'SORS POUR APPELER LA P'TITE D'AULNAY S/BOIS... HISTOIRE DE VOIR SI ELLE PEUT M'ENVOYER UN PEU DE BLÉ!

BZZ

UNE FOIS DANS LA RUE... J'ESSAYE DE TAPER UN CLOPPE MAIS TOUS LES CONS M'ÉVITENT !

J'DEVIENS TRES PARANO ! CERTAIN QUE CE FLIC M'A REPÉRÉ !

VRAIMENT PAS LE MOMENT D'ME FAIRE RAMASSER ! J'PIQUE UNE TETE DANS LE METRO ET J'PRENDS LE R.E.R - DIRECTION Boissy St LEGER !

VOTEZ ECCALDI

St Michel Pte de Clignancourt

FINALEMENT J'CHANGE D'AVIS ET J'DÉCIDE DE RETOURNER CHEZ MA MOITIÉ !

WHONK SZRONK

METRO REAUMUR SEBASTO-POL Billets

J'BIGOPHONE : PAS DE REPONSE ! QUELLE AILLE SE FAIRE FOUTRE, J'EN AI RIEN À BRANLER !

KLANK HONK FONK BLEET SCREE

UN TARÉ DÉBILE S'BALADAIT EN SOUFFLANT COMME UN HYSTERIQUE DANS SON SAX ! C'EN ÉTAIT TROP !

MEC, T'ENTENDS C'QUI FAIT ?

BAR

QUEL ENFOIRÉ ! LA VRAIE TÊTE D'ÉPINGLE, QUOI !

@*%:!!!

JE RENCONTRE DES POTES... ON FILE DANS UNE RUELLE SE FUMER UN JOINT !

JOSIANNE QU'ELLE S'APPELAIT, NOUS RACONTE QU'ELLE A ATTRAPÉ UNE SACRÉE CHTOUILLE DANS LES GOGUES D'UN BISTROT, DURETÉ !

RAYMOND Y'A TA VIEILLE QUI T'CHERCHE

M'suis BALLADÉ RIVE GAUCHE AVEC UN ARNAQUEUR DU NOM DE "JO LE MARSEILLAIS" ON AVAIT BESOIN DE CHANGER D'AIR.

LES STUPS RECHERCHAIENT JO, IL ME PROPOSA DE SE TIRER DANS LE MIDI EN AUTO-STOP...

LE PREMIER COUP FUT LE BON: UN JEUNE TYPE EXTRA AU VOLANT D'UNE VIEILLE VEDETTE. ON A PICOLÉ JUSQU'A VALENCE.

BEEP!

A AVIGNON, JO RENCONTRA UN COUP. JE ME RETROUVAIS SEUL ET DÉPRIMÉ SUR LA ROUTE

ZZZ

PLUS TARD, À NICE, UNE BELLE ÉTUDIANTE BLONDE A GROSSES LOCHES M'OFFRIT QUELQUES FRITES...

?

C'EST TOUT JUSTE SI JE NE L'AI PAS CULBUTÉE DANS LE FOSSÉ! C'EN ÉTAIT TROP. Y'A DE SACRÉES FILLES DANS CE COIN LÀ.

JE SUIS TOMBÉ À LA CIOTAT POUR VAGABONDAGE. 30 JOURS TOUT SEUL AVEC MA TÊTE. MAZETTE!

PUIS J'AI ATERRI A AIX OU J'AI TRIPPÉ TROIS SEMAINES QUASIMENT GALAXIQUES...

ME SUIS TIRÉ DE CE TRUC DE FOU DANS UN CAMION DE MOINES ZEN QUI PARTAIENT DANS LES CAVERNES! TOUT EST DANS TOUT, MEC! WOW

FIN

FEUILLETON

LE DROIT DE DECEVOIR OU 24 H DE LA VIE D'UN SPASME

CHAPITRE 11 BIS

Résumé : Or Plitène se livrait à l'humanisme et aux manœuvres solidaires...

Où l'on apprend à connaître un nouveau personnage de la Mythologie costricsienne : Le Grand Lama.

— Brelans de rois !
— Dame !
— Dans le mille !
— Pouilleux !
— Echec et mat !
— Touché-coulé !

La partie s'arrêta, visiblement sans issue.

Le Grand Lama les observa de son œil scialytique. Isbérancugne ne bronchait pas, et pour cause !

Le Grand Lama, impersonnel, s'arracha de son trône. Le dit trône représentait une moule marinière baillant désespérément. La dite moule se referma sur elle-même. Le susdit Grand Lama, impersonnel, s'étant au préalable arraché de son trône en forme de moule (voir ci-dessus), fit glisser les jetons dans son tricorne et quitta la salle des jeux sous les acclamations.

Il traversa le studio d'Art et Décès dans lequel trois peintres tristes croquaient une adolescente empalée exhibant complaisamment ses charmes rigides.

Le Grand Lama parvint dans son bureau. Le secrétaire, un robuste gaillard passionné d'horticulture, lui présenta un télégramme sur un plateau. Le Grand Lama le décacheta vivement.

Le télégramme, qu'il décacheta vivement ! Pas le plateau... Ni le secrétaire.

Le secrétaire à plateau, donc, était ainsi libellé :

« Un contre-temps qui est au mauvais fixe vaut mieux qu'un pont d'érable à odieux pourchantage. Stop.

Signé : L'explorateur en folie. »

Le Grand Lama dicta aussitôt une réponse :

Cher confrère, et néanmoins ami.

J'ai lu avec un intérêt soutenu votre courante du 11 mai m'annonçant les nouvelles formules de politesse en vigueur dans les îles. Je les tiens moi-même à votre disposition, et ce, dans les délais les plus brefs. Enfin. Ceci clairement défini comme tel, et néanmoins ami. Je me faisais une joie toute particulière d'arriver à un compromis, sur des bases étudiées par des spécialistes à ma solde (sans préjudice d'un recours en grâce toujours possible lorsque l'on considère les modalités de traitement !). Il est impensable de réserver le lot à quiconque présentera une attestation en bon uniforme. Quelle ne fut ma surprise de recevoir une impression des mains-mêmes de ce margoulin qui, la veille au soir, dînait encore de millet doux sous la pergola !... Imaginez sa gueule burinée par les vents du large et néanmoins amis (sic.). Décidé à mettre un terme au plus vite, je t'embrasse tendrement en espérant une action commune pour laquelle je te remercie à l'avance. Crois bien, mon chéri, à l'expression de mes respectueux sentiments confraternels, et néanmoins amicaux.

A toi, ma brute galonnée :

Michel-Antoine
Grand Lama

— Chef !... Chef ! entonna le hallebardier, votre frère vous réclame !
— OK, fit le Grand Lama, j'm'traine à l'hosto.

Kérouac-édredon-macaque-cyclotron

— Vous désirez ? demanda la gironde infirmière.
— Vous... desquama le Grand Lama, non sans sens du comique outrancier.
— HA !... HA !... HA !... HA !... HA ! infléchit la gironde infirmière.
— Suis un marrant, hein ! formalisa le Grand Lama.
— Pour sûr ! jugula l'infirmière.
— Tu m'en fais une ? souscrivit le Grand Lama.
— Viens par ici ! battit-elle en retraite.

La prise de sang terminée, le Grand Lama insista pour visiter son vieux frère. Le docteur Van Helsingi en personne se trouvait à son chevet.

— Survivra-t-il, docteur ?
— Ça dépend.
— Ça dépend de quoi ?
— Ben... ça dépend ! Le chirurgien força une grimace explicite.

Le Grand Lama réalisa. Il sortit un billet de 100 dollars, et le coinça entre les seins du praticien.

— Je pense que nous pourrons le sauver.
— Le sauver... Le sauver... la question n'est pas là... à cause des inondations, on a eu un court-circuit dans notre caveau de famille... il est inutilisable... pour le moment !
— Je comprends votre problème... mais, j'insiste... on peut le sauver.
— Je ferai mes calculs.

Le chirurgien amorça la perfusion en aspirant sèchement, et planta l'aiguille rouillée jusqu'au tuyau.

— Je vous mets du plasma ordinaire ?
— Ouais.

Sous le panneau « NORMAL », les chiffres du volume et du prix défilèrent.

A suivre.

CHAPITRES-12-13

Au clarinettiste solo de la Maxéville.

Résumé : Vieux motard que j'aimais. « Un linceul qui sent la sueur... ...Suspect ! » (Maigret in « Maigret patine »)

Un rayon de soleil fila de la persienne déglinguée et vint à frapper mon front volontaire d'ambres et tièdes particules.

La nuit sent le pin. Il pleut. La rosée humecte mes chaussettes raides comme la justice. La grêle s'abat à gros flocons. Un arc-en-ciel enjambe les...

Ça SUFFIT !

Tout est fondé sur un amas de mensonges ! CE FEUILLETON EST UNE ESCROQUERIE CARACTERISEE !!!

Je n'ai **jamais** pris un hydravion, je n'ai **jamais** procédé au dépucelage post-mortem d'une vieille vierge, je n'ai **jamais** connu de Joly Barbenrogue, pas plus de Gatien-le-plat, ni de Gaëtanne, je ne suis **jamais** sorti de l'Asile... De A à Z, j'ai menti !... j'ai sciemment abusé de votre crédulité, de cette bêtise marécageuse qui fait de vous un abonné à **France-Dimanche**, **Le Parisien** et **Minute**... C'est trop facile de vous avoir !... Trompe-l'œil, comédie, faux semblant, escobarderie... BANDE DE GOGOS !... Comprenez-moi, aussi... je mange avec ma plume, cette unique plume, résultat de la mutation que Dieu, dans son infinie pincefesse, accorde à l'élite destinée au dur métier de l'infamie papelarde... Je vends du vent... Avec ma plume, je vole !... Je vole mon pain, je vole mon vin, je vole mon boursin, sans aucun respect pour la représentation de ces trois symboles liturgiques... Je subtilise la nourriture dans votre bouche, déjà toute machouillée et dégueulasse, sans une once de dignité, sans une once de répugnance... Je suis ignoble, l'abjection s'imprègne sur mon visage tourmenté par le stupre et la fornication dont je me repais grâce à votre sueur, à votre sang. Je parade parmi les soies sauvages, le caviar du Périgord, les suspensoirs d'Astrakan pendant que vous courbez l'échine endolorie, en bleu de chauffe, devant votre machine à poinçonner ou votre agrapheuse. Mes fesses sont plates, mes épaules tombantes, j'ai le nombril proéminent. Né d'une mère juive et d'un père eczémateux, je pourrais le brandir comme une excuse... Je l'aurais fait, je ne peux plus... quelque chose est cassé... Vindicativement, je clame ma responsabilité pleine et entière... Aucun scrupule ne m'a effleuré lorsque je me suis lancé à corps perdu dans le lucre et les plaisirs frelatés de la débau-

che, en proie aux théâtreuses vénales, aux filles de mauvaise vie, aux femmes du monde. Ma famille était cossue grâce au grand-père qui avait inventé l'orange électronique se mangeant elle-même sans la moindre intervention de l'homme, et la lessive chocolatée utilisée indifféremment comme goûter ou décapant. On me renia très vite bien que j'eusse expliqué par télégramme les motivations de mes écrits sans respect pour le Travail, la Famille, la Patrie, l'Automobile : en fait, je ne m'abaissai que pour flatter les goûts vulgaires d'un public méprisable, mais je gardai les honorables convictions de ma jeunesse studieuse dans les Camelots du Roi. Les vivres coupées, je partageai le fruit véreux de mon imagination morbide pour nourrir mon épouse ramassée quatre ans plus tôt dans les ruisseaux de Neuilly-Plaisance, au lendemain d'une partouze, pour donner la becquée au fruit véreux de notre hymen, un enfant bleu qui ressentit les effets encore outrés d'un racisme sévissant déjà envers les noirs, les jaunes et les indigos. Mon épouse, depuis lors, a disparu avec ma collection de munsters, mes charentaises en suédine du Dr Orloff, et mon fils. Salope ! Va lever ton cou, malpropre, tu n'as pas de quoi faire la fière !

Mon abord sympathique, ma faconde inimitable, plaisantant volontiers avec le petit peuple de Paris et de sa banlieue, brossent de moi un portrait hypocritement flatteur de grand seigneur simple mais honnête. Un couple d'yeux noisettes en amande paraissant doucereux si ce n'est le regard furibard de mes pupilles dilatées par la chaleur. Un sourire narquois torturant la mince fente de mes lèvres sinueuses. Un front volontaire (voir ci-dessus). Un triple menton en galoche. Des tempes cagneuses. Le sexe consistant, et curieusement attenant à deux testicules, sorte de glandes en œufs de pigeon que Mère Nature octroit en privilège exclusif à ceux qu'elle destine à la littérature en même temps que la plume. Des sourcils se rejoignant, mais en arrière. Des bajoues frondeuses. Une démarche hésitante. Un poil rare. Des oreilles parallèlement décollées aux omoplates. Un estomac qui gargouille... Je commence à avoir vachement faim... dois-je continuer à vomir ce pain qui me sert de mouillette à pissotière ?

Je réponds : NON !

Car, j'oubliais un trait essentiel de ma fabuleuse personnalité : je suis versatile et inconstant.

Et puis, merde, j'ai eu des remords !...

Et on repart :

... La grêle s'abat à gros flocons. Un arc-en-ciel enjambe les toits de chaume en feu.

Je décidai de prendre un hydravion pour Amsterdam. J'ai un pote indonésien, là-bas.

(A suivre.) **Costric.**

30,00 F pour 12 numéros ou 12 numéros + le Crumb = 35 F

Je souscris un abonnement à « Actuel-Nova press »

Nom : Prénom :
Profession : Age :
Adresse :

Mode de règlement : mandat, chèque postal C.C.P. Paris 4.585-95 (envoyer les 3 volets à Actuel), chèque bancaire à renvoyer à « Actuel », 60, rue de Richelieu, Paris-2e.

18 numéros + 1 disque = 50 F

Je souscris un abonnement à « Actuel-Nova press »

au choix l'un des 33 tours suivants :

☐ **Exceptionnel : Who - Hendrix sur Frack records.**
☐ Rock Generation : premiers enregistrements du Soft Machine.
☐ Steve Lacy : Moon.
☐ Sun Ra : Solar Myth Arkestra.
☐ Gong, Camenbert Electrique.

(cochez la case correspondante à votre choix)

Nom : Prénom :
Profession : Age :
Adresse :

Complétez votre collection d'« Actuel » :
Chaque ancien numéro : 2 francs au journal.
Dépêchez-vous, les numéros 1, 2, 4, 5, 8 et 9 sont déjà épuisés.

Offre spéciale : 2 numéros gratuits pour tous nos nouveaux abonnés

Si vous vous abonnez ce mois-ci, vous recevrez deux anciens numéros gratuits au choix depuis le numéro 6. Dépêchez-vous, les numéros 6 et 7 sont en voie d'épuisement, le 8 et le 9 sont déjà épuisés. Que choisir ? Souvenez-vous :

nº 6 : Free, Pop et Politique. Des études argumentées, les dernières tendances des différents courants misicaux. Et un face à face étonnant : Eldridge Cleaver-Timothy Leary.

nº 7 : Les nouveaux gauchistes. Où l'on parle pour la première fois de **Do it** de Jerry Rubin, d'Abbie Hoffman et de tas d'autres qui font la révolution pour le plaisir.

nº 10-11 : Spécial nouvelle Culture. Les grands textes de l'underground américain et l'histoire de France parallèle des surréalistes à **Actuel** en passant par mai 1968. Et 48 pages de bandes dessinées. La France émerveillée découvre Fritz le Chat de Robert Crumb.

nº 12 : Le Rock dégénéré. On est un peu sorti pendant l'été et nous ramenons les interviews, les témoignages qui expliquent les changements du rock et de la musique pop en général. Un entretien avec Lévi-Strauss.

nº 13 : C'est quoi l'écologie ? Nous essayons de le dire dans un dossier qui donne des faits et fait pleurer les chiffres. Germaine Greer parle avec Jim Haynes de la libération des femmes. On raconte l'histoire du Velvet Underground.

nº 14 : Le Sexe en France. Dans les lycées. Dans les foyers des travailleurs immigrés. Dans le Poitou. Dans nos têtes. Des enquêtes, interviews, questionnaires. Michel Foucault.

nº 15 : Spécial bande dessinée underground : Crumb, Lynch, Cousin, Guitton, etc. Herbert Marcuse vous en dit plus.

nº 16 : Le service militaire. Les soldats se défilent ; depuis un an, il se passe plein de choses dans l'armée. Provos et Kabouters à Amsterdam.

nº 17 : Le guide de l'underground en France. Témoignages, analyses et portraits, et l'annuaire des adresses et des renseignements sur lesquels il est bon de se brancher, à Paris ou en province.

Avis à nos fidèles lecteurs : nous avons encore plus besoin de vos abonnements que d'autres journaux qui en parlent plus souvent.

Abonnement pour l'étranger : 40 francs en envoi normal.

Petites Annonces

Depuis plus de six mois, nous publions des petites annonces gratuites. Aujourd'hui nous sommes submergés : il devient impossible de tout classer et de tout publier, faute de place, de temps et d'argent. Comme il n'est pas question de transformer les petites annonces gratuites en petites annonces payantes, nous sommes obligés d'adopter la solution suivante : pour qu'une petite annonce puisse passer dans le journal, il faut qu'elle soit inscrite dans le formulaire de la page 39 que vous devez découper et nous envoyer. Les autres textes ne passeront que s'il reste de la place. Ainsi nous pourrons nous y retrouver et continuer à publier le maximum d'envois.

Autres remarques : nous préférons aider ceux qui cherchent à agir. C'est pourquoi l'immobilier, le commercial et le cœur ne paraîtront qu'en fonction de l'espace disponible. Nous ne pouvons pas, non plus, faire suivre le courrier, ce qui représenterait pour nous un travail administratif énorme. Nous ne ferons donc suivre qu'aux organismes souterrains qui tiennent à le rester. Sinon, assumez, indiquez une poste restante ou une boîte postale. Inscrivez *Actuel Petites Annonces* sur l'enveloppe. Ecrivez en capitales ou tapez à la machine : très souvent nous n'arrivons pas à vous lire. Pour qu'une annonce puisse paraître dans le prochain numéro, il faut qu'elle nous parvienne avant le 8 avril.

Contacts

CHAMBERY : Deux jeunes, parmi tant d'autres révoltés, ch. contacts avec nanas ou mecs à tendance libertaire ou mao tolérant. Marc et Jean-Michel Richel, 278, rue des Combres, 73-Chambéry-le-Haut.

HENDAYE PLAGE : « Pour vivre en dehors de la loi, vous devez être honnête », Dylan. Si tu veux partager ma pratique du yoga et revivre avec quintessence, trouve moi sur ta route. Yannick Mercier, Sascoénès, 64-Hendaye-Plage.

59-LILLE : J.H. ch. J.F. pour peinture, photos, yoga, voyages Orient. Christian Hévin, 68, rue de

02-GUIGNICOURT ou 51-COURCY : Ch. deux Gand, 59-Lille.
nanas sympas et libertaires, aimant pop, dans la région de Reims-Laon, pour échanger idées et remonter moral (16 à 20 ans). Possibilités rencontre. Michel Gantier, rue du 8-Mai-1945, 02-Guignicourt.

67-STRASBOURG : Sympathisants du F.H.A.R. Venez ou écrivez. Jean-Michel Imbach, 38, avenue des Vosges, 67-Strasbourg, et Bernard-Henri Nicot, 62, ruet de Bischwiller, 67-Schiltigheim.

41-BLOIS : Parachuté sans parachute dans ce trou qui n'a rien de planant, ch. mecs ou nanas à l'esprit très ouvert pour causer et ce qui en découle. Patrick Coustard, 49, route de Villebreme, 41-Villejoint-Blois.

83-SAINT-MANDRIER : J'ai 17 ans et pas le moral. Ch. correspondantes (ts) de tous pays. Urgent pour ne pas sombrer dans un monde con. Ellen Richard, 1, rue Anatole-France, 83--Saint-Mandrier.

57-FORBACH : Poète marginal ayant vécu profondément, ch. J.F., du même esprit, pour lui remonter le moral. Christian Delelis, 26, rue Saint-Blaise, 57-Behren-les-Forbach.

PARIS (7e) : Jeune boulimique dépressive, ch. autres psycho et névropathes, ex-hôpital psychiatrique ou non en vue échanges, création d'un journal, éventuellement d'une communauté. Brigitte Gallay, 53, avenue de Breteuil, Paris (7e).

PARIS (15e) : Aimerait rencontrer jeunes ayant fait l'expérience de la drogue. Georges Ménager, 171, rue de la Convention, Paris (15e).

59-LILLE : Sans fric pour partir en vacances avec ma femme. Sans boulot et avenir incertain. Envoyez adresse pour contacts. Christian Leroy, 16, rue du Pont-Neuf prolongée, 59-Lille.

44-NANTES : Sympathisant du F.H.A.R., poète, dessinateur, ch. urgent, urgent, mecs seuls comme lui. Cédric Jagu, 2 bis, avenue du Gros-Chêne, 44-Nantes.

ROUTE : 17 ans et demi, quitte le « toit paternel » répressif. Que tous les hippies, marginaux, beats qui peuvent m'héberger m'écrivent. Les autres aussi... Michèle Pétureau, 1, rue Jean-Lurçat, Cité Paul-Eluard, 93-Saint-Denis.

29-S-TREBOUL : Désire connaître F. et G. intéressés par révolution existentielle. Contacts avec personnes résidant de préférence à Douarnenez, Brest, Quimper ou région. Michel Paugam, « Ty-Bihen », rue du Treiz, 29-S-Tréboul.

44-LA CHAPELLE-HEULIN : Bel et bon garçon, planant, poète, éthylique, 19 ans, crève d'isolement et de malédiction. Christian Biron, rue A.-Briand, 44-La Chapelle-Heulin.

56-BILLIERS : J'ai 18 ans et je voudrais correspondre. Bernard Chatelain, C.P.R.S.A.O., Domaine de Prières, 56-Billiers.

38-BEAUREPAIRE : Tous les gens paumés, dingues, paranos, ou poètes, enfin ceux qui vivent dans le rêve ou dans l'irréalité la plus complète. Ecrivez-moi. Hélène Barruel, 38-Beaurepaire.

93-DRANCY : J.F., 17 ans, écœurée de tout (guerres, racisme, faim dans le monde), aidez moi à sortir du noir en m'écrivant. J'ai besoin d'amitié. Carole Vintèse, 13, rue Le Goff, 93-Drancy.

31-TOULOUSE : Sympathisant du F.H.A.R. Désire rendre la ville rose un peu plus rouge et gaie. Hugues Henri, 39, rue Charles-Baudelaire, 31-Toulouse.

76-GRAND-QUEVILLY : Ch. Jeunes (G. et F.), 15-16 ans, habitant région Audierne, aimant discuter d'idées révol., de pop en vue de tuer intelligemment le temps pendant vacances été 72. Ecrire Patrick Le Noux, 23, rue G.-Clemenceau, 76-Grand-Quevilly.

57-TROIS-FONTAINES : 19 ans, seul mal de vivre, aimerai correspondre avec F. et G. en vue de faire un très grand voyage. Christian Boileau, n° 111, 57-Trois-Fontaines.

88-VAGNEY : Des freak (e) s dans les Hautes-Vosges attristés en lisant Actuel de février, sommes-nous les seul (e) s irrécupérables du coin ? Sinon, écrivez-nous. Déjà des réalisations, des projets, et tout et tout... A. Laheurte, Rochessou, 88-Vagney.

13-MARSEILLE (2e) : Lecteurs et lectrices de la région de Marseille, si vous vous emmerdez dans cette grande métropole et si vous voulez faire quelque chose dans n'importe quel domaine, écrivez ou venez Chez Martine Ribet, 31, rue du Panier, 13-Marseille (2e).

31-TOULOUSE : Artisane. Entre Nietzsche et Zen, ch. une amie, des gens très chouettes, peintres et autres. N. Garcia, Poste Restante, rue Lafayette, 31-Toulouse.

78-EPONE : Je m'emmerde bien dans mon patelin bien pourri. Si vous voulez me sortir de cette crasse (messieurs et mesdemoiselles) écrivez-moi, please. P.S. : J'ai 16 ans bien tassés. Jean-Pierre Morisseau, 29, rue de la Geole, 78-Epone.

28-PERIGUEUX : Marginal, isolé dans Périgueux, ch. contacts avec marginaux (sincères). Envisage action (journal). Ecrivez Claude Gindre, Poste Restante, R.P., 28-Périgueux.

33-BORDEAUX : Petite revue de poésie. « A Haute Voix », ch. lecteurs. Prix : 4 timbres à 0,50 F. Ecrire à Didier Arnaudet, 6, rue Mony, 33-Bordeaux.

33-HOURTIN-NAVAL : Un freak à l'armée. Au secours. Ecrivez-lui. Jean-Paul Perrot, apprenti matelot, 2e compagnie, 21e section, 33-Hourtin-Naval.

37-BENAIS-LE-BOURG : Jack(y) Courtin, 15 ans. Génie incompris, ch. F. et G. Ecrire à Ivan Simon, 37-Benais-Le Bourg.

44-NANTES : 16 ans. Je m'emmerde à Nantes. Ch. contacts F. Réponses assurées. Ch. aussi contact pour prendre la route. Gilles Gris, 52, rue du Calvaire-de-Guillaud, 44-Nantes.

89-SAINT-RAPHAEL : S'il y a des gens à Saint-Raphaël (ou environs) qui lisent Actuel, écrire ou prendre contact avec moi. Sophie Mangardi, Villa les Pins, bd Jean-Moulin, le val de l'Aspé, 83-Saint-Raphaël.

38-GRENOBLE : Paumé en 1re, ch. contacts. 16-17 ans. Nombreuses combines, piaules, réducs. pop. Appeler après 21 h, Michel au 87-69-10. Fabienne, reviens ! Touati, 61, avenue Jean-Perrot, 38-Grenoble.

92-RUEIL : Ch. contacts et action. Demander Philippe au 967-50-20. Philippe Bourget, 36, rue des Rosiers, 92-Rueil.

06-NICE-SAINT-LAURENT : Couple ch. couple 24 ans pour contacts en vue de sortir de la grisaille des H.L.M. Jacques Bonnet, H.L.M. Méditerranée, Bloc D, bd du Point-du-Jour, 06-Saint-Laurent-du-Var.

PARIS (10e) : Désire monter club poète anar. Lionel Troulé, 34, rue Albert-Thomas, Paris (10e).

51-CHALONS-SUR-MARNE : Ancien beat engagé (ça ou pire), antimilitariste, désirerait contacts corresp. Patrick Colorado, E.A.A., Quartier Chanzy. G.M. B.2, 51-Châlons-sur-Marne.

PARIS (5e) : J'en ai marre. Je suis écœuré. Passez me voir. Ecrivez-moi. Je répondrai ou on discutera. 18 ans. Dominique Garnier, 26, rue Pierre-Semard, Paris (9e).

45-ORLEANS : Si peines de cœur et si vouloir réconfort, écrire à Véronique Bellenoue, 14, rue de la Concorde, 45-Orléans. Joindre timbre pour la réponse si possible.

34-MONTAGNAC : Paumé de 16 ans et demi, cherche âme sœur pour se casser en moto (pays nordiques, durée illimitée), fin 73. Morin Philippe, 22, rue Montbel, 34-Montagnac.

59-VALENCIENNES : Help ! Jeune fille, 22 ans, dépressive, schizo, cherche freaks et sympathisantes M.L.F. pour FAIRE quelque chose (théâtre, journal, musique, communauté). Désert Catherine, 10, rue Alfred-Giard, 59-Valenciennes.

26-ROMANS : Je ne m'emmerde pas, mais je cherche à partager le bonheur que je ressens presque quotidiennement. Garçon ou fille, âge minimum 17 ans, pour bien se comprendre. D'avance merci. Réponse assurée. Remuzat Philippe, les Glycines, allée 2, n° 34, La Monnaie, 26-Romans.

01-VONNAS : Instituteur, 22 ans, neillien, avide de nouveautés, cherche pédago, même état d'esprit, pour développer idées de pédagogie nouvelle et évoluée. Durafour Christian, rue Eugène-Dubois. 01-Vonnas.

59-ROUBAIX : Cherche garçons et filles, seuls, aimant pop music..., habitant la région pour faire quelque chose ensemble. Pétruka Nicolas, 28, rue Nain, 59-Roubaix.

13-MARSEILLE, 17 ans et demi. J.F. qui se demande pourquoi elle vit. Vous les paumés, les « prêts à sauter », écrivez-moi. Je peux vous aider parce que j'ai mal. Espoir. Ollagnier Annie. Résidence « Lou Soulcou », Bât. A1, 437, chemin de Gibbes, 13-Marseille (14e).

52-CALAIS : Cherchons gens habitant Calais et la région pour faire choses, là où il n'y a pas de choses afin que choses puissent exister. Le Phalonautte, Pierre et Sylvie Alemany, 122, bd Lafayette, 62-Calais.

53-LAVAL : Que tous ceux qui en ont marre m'écrivent ou viennent me voir (Anars, dis., com., voy.). Rousset Robert, 18, rue de la Charité, 53-Laval.

PARIS (3e) : Cercle de jeunes recherche filles, garçons, 18 à 30 ans, Paris et région pour des sorties diverses, week end. Ecrivez et téléphonez chez Michel. Meimon Michel et Gilbert, 259, rue Saint-Martin, Paris (3e). Tél. : 887-36-97.

PARIS (5e) : Photographe, cherche filles jolies et simples (surtout) et de beaux enfants (5 à 8 ans). Epreuves gratuites, écrire avec photo si possible. Ourlin Jean-Luc, 7, rue de Pontoise, Paris (5e).

PARIS (15) : J'ai 15 ans et j'aimerai trouver dans le quartier des mecs et des nénettes voulant comme moi essayer de se libérer de leurs préjugés. Nata Carmen, 63, rue Labrouste, Paris (15e).

PARIS-9e : Lycéen aimerait contacter G. et F. passionnés de littérature différente C.S.F. Fantas. d'insolite, de poésie, de pop music. Création éventuelle d'un journal. Puritains et rationalistes s'abstenir. Peyre Jean-Louis, 31, rue Ballu, Paris-9e.

18-VIERZON : Cherche personnes pouvant me faire écouter musique valable (jazz, classique, etc.) région centre. Briant Michel, 17, rue du Docteur-Roux, 18-Vierzon.

39-LONS-LE-SAUNIER : Recherche potes et potesses de la région lédonienne, intéressés par la constitution d'un groupe anarcho-pacifiste (tendance F.A.). M'écrire ou venir me voir le samedi entre 12 et 14 heures. Roux Romain, 21, bd Jules-Ferry, 39-Lons-le-Saunier.

31-TOULOUSE : 22 ans, milieu bourgeois pourri, je m'emmerde, cherche frangins ou frangines pour échange idées ou création de communauté en milieu rural. Peut héberger gens de passage. Thillet François, 6, rue Carnot, 31-Toulouse.

33-GRIGNOLS : Cherche mec 17-18 ans pas trop con pour projets d'avenir (proche pourquoi pas). Ecrivez, vous êtes sûrs d'avoir une réponse. Bordeaux et région pouvant facilement se rendre à Bordeaux (pas la région, le type, je suis vaseux, sorry boys). Guérin Loïc, Cauvignac, 33-Grignols.

PARIS-17e : J.H. 19 ans, cherche correspondants (tes) pour recevoir idées sur la « vie en général et la société de consommation ». But : écrire un bouquin révolutionnaire. Legrand Dominique, 7, rue Barye, Paris-17e.

37-ST-AVERTIN : Freak devenu con pour un an cherche à correspondre (bidasse s'abstenir), facho, raciste, réac bannis. Roussot Didier, 45, rue des Pierres-Plates, 37-St-Avertin.

17-SAINTES : Groupe Louis Lecoin cherche des fous et détraqués, des freaks, des minets, des utopistes, pour essayer des choses. Cobras Gérard, Chaumet-les-Violettes, 17-Saintes.

1050 BRUXELLES : Strawberry Fields : qui pourrait m'en montrer le chemin ? Ai 19 ans, suis désœuvré, parano et deep blue. Ecrire à Guy Van Eeckhout, 35, rue Van Eelewijk, 1050 Bruxelles.

94-MAISONS-ALFORT : Freak devenu con pour un an cherche à correspondre (bidasse s'abstenir). Fiquet Daniel, 91, rue Georges-Médéric, 94-Maisons-Alfort.

83-HYERES : Je suis triste d'être con ; si c'est pareil pour vous, venez me voir, on rira de notre connerie. Daniel Boulerand, 33, avenue Gambetta, 83-Hyères.

72-LE MANS : Ephèbes survivants cherchent freak (esse) pour envisager vie libre + exode urbain. Jean-Yves Sandre, 39, impasse du Tyrol, 72-Le Mans.

94-LIMEIL : Le poète meurt de solitude dans sa chaumière chaude et accueillante. A ceux qui savent encore s'arrêter. Il faut lui apporter votre réconfort en venant nombreux. Paul Coban, 3, rue Emile-Combes, 94-Limeil.

87-LIMOGES : En ai marre, 16 ans, anarchiste, veut me tirer. Ecr. Vincent Penot, 13, rue Pétiniaud, Beaupeyrat, 87-Limoges.

ANGERS : M.J.C. ch. G. et F. pour mosik expérimentale percussions, flûtes, divers, comité anti-pollution, atelier expression libre ou simplement contact, idées nouvelles, bonnes vibrations. M.J.C. Arceau, Angers.

37-BENAIS : 15 ans, cafardeux, anar, ch. amie Ecrivez toutes. Vous adore. Simon Ivan, 37-Benais.

28-DREUX : Michel et Jacquie, 32 et 26 ans, un enfant. Ecr. Voclin, 15, rue de la Pommeraie, Le Plessis-sur-Vert, 28-Vert-en-Drouais.

92-CHATENAY : 19 ans, ch. jeunes s'intéressant à la philo en général et à la pensée de Krishnamurti en particulier. Gauchistes virulents s'abstenir. Michel Flon i/010, 92-Châtenay.

PARIS-10e : M'emmerde énormément, 23 ans, ch. amitié avec copain même plus jeune, aime la pop et suis sympathisant du FHAR. Claude Herouard, 44, rue des Vinaifriers, Paris-10e.

PARIS-14e : Rech. témoignages et informations sur vie et discipline des « maisons de redressement » ainsi que les résultats de ce genre d'éducation. Francis Amsler, 31, rue Sablière, Paris-14e.

26-TALENCE : J.F., 18 ans, aimant pop, ch. mecs et nanas (région Valence) en vue faire quelque chose. Mlles Doumey, Vaux et Choumey Vernet, 13, av. Maurice-Faure, 26-Valence.

33-BEGLES : J.H., 21 ans, ch. correspondantes, aimant folk et hard rock et éventuellement faire connaissance. Armand Dominguez, 92, route de Toulouse, 33-Bègles.

13-MIRAMAS : Garçons et filles libertaires de écrivez-moi ou venez au bar PMU (Provence) de Berre, Saint-Chamand, Istres, Salons, Miramas. Miramas.

PARIS-11e : 18 ans, ch. F. ou G. pratiquant ou intéressés par : bouddhisme, yoga (de préf. habitant Paris). Aimerait connaître communauté pratiquant bouddhisme ou yoga. J.-P. Kohler, 42, rue du Fg-du-Temple, Paris-11e.

ÇA MARCHE : Ch. nanas tous âges pour faire toutes sortes de photos ou créer dans tous domaines. Ecr. en envoyant photo si possible, réponse assurée. Guy Hervais, 67 bis, quai Branly, Paris-7e.

PARIS-8e : J.H. 22 ans, aimant la photo, musique pop et rock, ch. correspondant (e) s n'importe où. Alain Fourniaux, 51, rue de la Boétie, Paris-8e.

PARIS-14e : Philippe Puio voudrait aider toutes celles tous ceux qui s'emmerdent pour réunions en vue musique, politique, sorties. 19 ans. Ecr. 134, boulevard Brune, Paris-14e.

PARIS-5e : Sympathisant du FHAR ch. copain ayant appart. pour partager les frais. Bernard Sandoz, 52, rue Monge, Paris-5e.

91-BRETIGNY-SUR-ORGE : 18 ans, paumé, ch. G et F. aimant moto et pop. Luc Granger, Plessis, Pâté-Brétigny-sur-Orge.

60-LAIGNEUILLE : 19 ans, ai marre de raser les murs. Suis prisonnier, mais mon courrier n'est pas surveillé. Gilles Alvarez, 8 bis, rue Jules-Ferry, 60-Laigneuille.

Messages

YVELISE : Please, aimerais beaucoup reprendre contact avec une Yvelise de la région de Troyes. Je suis un peu plus fout peut-être mais toujours présent. J.S. Jean-Marc Bebeneck, 18, rue Hennequin, 10-Troyes.

DOMINIQUE ET ANIELA, je ne sais où vous joindre, revenez S.V.P. J'habite toujours à la même adresse. Ludovic Breton, 3, rue de Grenelle, Paris-7e.

JOLIE INFIRMIERE : Blessé à la tête rech. jolie petite infirmière (blessée à la tête également) aperçue dans la sinistre salle d'attente de l'hosto le 19-1-72... si vous n'êtes pas infirmière, pas blonde et pas mal non plus, écrivez-moi quand même. Léon, B.P. 99, 51-Châlons-sur-Marne.

HARMONIE : Appel au groupe pop de Rochefort « Les Sadness », contactez-moi, je suis le type qui a joué de l'harmonica avec vous cet été à l'île de Ré. J.-M. Courtois, 9, rue de l'Abbé-Rousselot, Paris-17e.

CHRISTINE, donne de tes nouvelles, on pourra peut-être t'aider. Signé : Base.

ANAR PAUME : J.-M. et moi recherchons anar paumé qui venait tantôt au « Palmier » voir Sali. Dis-nous où tu pieutes. Michel Fage, 31, rue Paul-Manivet, 84-Avignon.

PAS POUR LA FRIME (bis) : Dominique (une fille de 16 ans qui doit habiter le 14e), tu as répondu à l'annonce « pas pour la frime », sans mettre ton adresse, écris-moi vite. Ici, dans la montagne, loin de la ville, il y a une autre vie. Ecris, nous sommes là, nous t'aimons. Didier Lepage, 09-Le Bosc.

« L'ANCIEN » rech. le zonard qui jouait de l'harmonica rencontré aux Trois Jours, à Blois, le 13 janvier. Ecr. Dominique Rouffet, 6, av. des Bleuets, 92-Colombes.

NICOLE D'ANGERS, je t'ai connue en Allemagne. Ecris-moi, je n'ai plus ton adresse. Daniel Ferrand, 2, rue Le Royer, Lyon-3e.

ROGER'S que deviens-tu ? Annie Lauraent, 16, av. de la Gare, 35-Janzé.

AU P'TIT BOIS : Aimerais retrouver François, Patrice de Paris et l'Auvergnat rouquin rencontrés en Allemagne dans un bois près de Lubeck, en août 71. Alain Dheedere, 6, rue des Roses, 59-Thumesnil.

JEAN ZIM peut-il m'écrire, suis aussi dans la banlieue sud. Evelyne Falaix, 4, rue du Colonel-Rozanoff, 94-Villeneuve-le-Roi.

Route

NORMANDIE : Mecs qui se paument en Normandie peuvent venir chez nous. Prévenir d'avance, ne serons pas là en juillet. Si vous téléph. à l'heure des repas, demander l'un de nous : Gilles et Jérôme Cuvillicz - Le Roctel, 76-St-Léonard. Tél. 15-23 Fécamp.

TOURISTE : Voyage en stop (août-sept. 72) à travers la France, ch. personnes de toutes villes pouvant loger pendant 1 ou 2 nuits, 1 ou 2 personnes, possédant sac de couchage. Merci. Patrick Duigou (18 ans), 48, rue du Simplon, Paris-18e.

AUDE : Jeune poète, 21 ans, ch. nana très chiée, s'exprimant par poésie, mosik, artisanat pour route, départ 2e sem. avril vers l'Aude, l'Ardèche (2 baraques déglinguées. Possib. créer à fond). M'écrire pour adr. et renseignements. Fric pas indispensable. Jacques Busarello, cité de Chantilly, appt. 404, 93-St-Denis.

ESTAFETTE : Groupe jeunes ras l'bol sté, décidés partir sur les routes pour découvrir un soleil, ch. « estafette » toutes marques mais pas trop chère. Christiane Tcatchenko, 52, rue de l'Amiral-Mouchez, Paris-14e.

EXPEDITION 72 : J.G., 18 ans, ch. F. 17-18 ans pour faire route juillet-août 72. Alain Guillarm, 136, route du Valy-Hir-Kerourien, 29 N-Brest.

2 + 2 : 2 G. (18-20 ans) ch. 2 J.F. pour une semaine de vadrouille à Pâques. J.-M. Duvernois, lycée P.-d'Ailly, 136, bd des U.S.A., 60-Compiègne.

PIPE-LINES : Ch. tuyaux, adresses utiles pour voyage aux Indes en voiture. Peut en donner sur Maroc, Grèce, Liban, Egypte, Lybie, Tunisie. M. Rebmann B., 21, rue Westhoffen, 67-Strasbourg.

POUR CHANGER : Mec, 18 ans, en a marre de vivre comme un con, ch. G. ou F. pour faire la route. Départ avril-mai. Durée indéterminée. Ecr. Philippe Pelletier, Les Malinières, 6, rue Sully, 69-Décines.

GRAND NORD : Mec, 18 ans, ch. place bagnole pour Finlande, mi-juillet, participation poss. aux frais. Urgent (contrat de boulot là-bas). Thierry Lauverjon, 38, rue de la République, 92-Meudon.

CAPITAINES HADDOCK : Ch. garçons et filles décidés à partir et à vivre en Océanie (îles Marquises), ch. également petit cargo à louer pas cher. Prévoir économies, départ 72 si poss. Ecrire S.O.S., 30, rue Sedaine, Paris-2e.

BEAD AND BREAKFAST : Vais partir en Angleterre en stop, pendant l'été, ch. coins où coucher en route et à Londres. Marc Lemonier, au bourg de Saint-Verand (69).

PSSST ! Qui veut partir avec moi (il ou elle), direction Maroc, juillet, août et peut-être plus. Ecrire à Jean-Yves Gourmelon, 59, rue Caulaincourt, Paris-18e.

DRING-DRING : Gens seuls et solitaires seront toujours les bienvenus chez moi. Sonnez 5 fois ! Jean-Claude Van-Minh, 2 bis, rue Gouan, 34-Montpellier.

UNE AUTRE : G. 19 ans ch. fille ayant expérience route stop : Maroc, Moyen-Orient, Turquie. Départ mi-mai. Michel Bazin, 37, Grande-Rue, 73-Moûtiers.

HEP ! Espère faire route bientôt, si vous savez adresses où je pourrais pieuter. Ecrire Jean-Marc Lorioz, 33, rue des Paters, 39-Dole.

YOUPIE ! Invite n'importe qui, de n'importe où, pour passez le week-end (écrire avant). Gangsters, minets, snobs, s'abstenir (note de Sylvie : donc, tu n'invites pas n'importe qui !). Georges Rougis, 159, chemin des Sables, 69-Villefranche-sur-Saône.

A BOIRE ! Je compte faire un voyage en autostop à travers le Sahara, Paris-Abidjan. Voudrais entrer en relation avec des gens ayant fait ce chemin ou comptant le faire dans les mois à venir. Claude Laustriat, 5, quai de la Loire, Paris-19e. Tél. 205-76-01.

NANAS : Mecs paumés rech. nanas, même topo, pour remonter moral. poss. faire route ensemble juin, juillet, août. Conception anar, liberté sexuelle, pop. Venir piaule 352, 5 et 7, rue Henri-Dunant, 28-Dreux.

VAMOS ! Deux jeunes hommes, hab. Bruxelles, ayant projets de voyage Amérique Latine, désirent entrer en rapport avec jeunes de l'agglomération bruxelloise. Ecr. Robert et Carlos, 109, avenue des Saisons, 1050 Bruxelles.

NANA : Mec, 19 ans, ch. nana pour départ Kaboul, définitif 1er août, réponse assurée. Loïc Gaboriau, 38, rue de La Rochejacquelin, 49-Cholet (porter mention Popol).

RE-NANA : G. 24 ans, ch. fille intéressée par vacances en Afrique du Nord. Joël Guillard, Foyer de Champfleury, 78-Carrière-sous-Poissy. Tél. 965-00-41.

BREF : Mec, 16 ans, ch. F. ou G. de la région Est pour faire route en août. B. Thomassin, Hymont, 88-Mirecourt.

LA P'TITE REINE : Envisage ballade en vélo, durant le week-end en banlieue. Ch. Knochel, 70, rue Louis-Blanc, 94-Alfortville.

ROUTE EN MER : Rech. J.F., 15-25 ans, en vue de faire la route Angleterre (Isle of Wight), mois d'août. Ecr. Frantz Klein, S.P. 69.370.

BLA-BLA-BLA : Ch. fous pour faire la route, l'amour, amateurs de pop, peinture, alcool comm., poésie. Yves Samson, 15, rue du Dr-Menguy, 29 N-Carhais.

OUEST-EST : Ch. tuyaux pour la route dans pays du Nord, Hollande et Turquie. Comm. acceptant 4 mecs (passage) et mecs et nanas pour discuter. Serge Tsyboula, 19, rue des Terres-Rouges, 91-Palaiseau.

NANA-MOTO : Appelé bien malgré lui (lib. fin juillet), ch. J.F. sympa, 20 ans, en vue voyage moto, durée illimitée, vers Etats du Nord. En attendant, prière prendre contact car moral bien bas (allergie très marquée au kaki). Pierre-Christophe Bigéni, infirmerie du 57e R.C.T., Quartier Drouot, 68-Mulhouse.

CASOS : 19 ans, en passe d'être vidé du toit familial, optimiste cependant, ch. nana, vachement révolutionnaire, pour faire route pendant vacances et peut-être après. Jean-Louis Dupontreux, 18, rue Gambetta, 31-Toulouse.

NANAS-BLA-BLA : 2 gus, 18 piges, ch. 2 F. sympas, même âge, pour août stop Angleterre, Hollande. Thierry Berthet, 38, rue du Crêt-l'Œillet, 42-Saint-Chamond.

EXPERIMENTALES : Michel et José, 20 ans, ch. filles géniales, voulant éventuellement partir juillet et août dans coin perdu pour rech. vie pure expérimentale. José Canouas, 25, quai d'Alfortville, 94-Alfortville.

DANEMARK : Veux partir un mois au Danemark, ch. combines pour dépenser moins de fric possible et tous renseignements. Ecrire Patrick Hubert, 49, rue Croix-Boissée, 41-Blois.

MERCI : Beats de passage à Strasbourg, vous pouvez venir me voir ; bons disques et, si besoin est, bouffe et piaule. Alain Godin, 10, rue du Dôme, Strasbourg.

FILLES DU NORD : Ch. 2 filles 18-19 ans pour partir pays nordiques (train, carte, 370 F). Ralph Lesparre, 78, cours de Luze, résid. Condorcet, 33-Bordeaux.

AU CHOIX : Ch. G.F., pour fournir renseignements sur Indes et Afrique du Nord et du Sud. J'ai 18 ans, pense partir fin ou début sept. avec G. ou F. intéressés. Philippe Bera, 138, av. Division-Leclerc, 95-Enghien.

CAP NORD : 2 types ch. filles et garçons pour voyage en Scandinavie au mois de juin. Une bagnole serait bienvenue. Ericre ou venir D. Boshart, 229, rue du Fg-St-Martin, Paris-10e.

EN RADE : 16 ans. En rade à Bordeaux, ch. G. ou F., en vue futurs voyages autour du monde. Ecr. Philippe Lasserre, centre F.P.A., section P.J.T., 24, rue Breau, 33-Bordeaux-Caudéran.

UN DE PLUS : Paris-Kaboul, cet été. Si ceux et ceusses qui ont fait cette route pouvaient me fournir qq tuyaux, adresses, combines, coins sympas. Merci. D'ailleurs, je m'en fous, je pars quand même. Lionel Dalon, Le Moulin-Tournay, 78-Milon-la-Chapelle, par St-Rémy.

UNE : Jeune guévariste, xénophile, mais refoulée, ch. artiste(s) aimant le soleil pour faire la route vers l'Algérie durant les beaux jours. Geneviève Bernard, route de Cast, 29 S-Plomordiern.

APPEL : Nice pourri. Libre début août pour faire route. Ch. J.F., 20 ans, sympa comme moi. J.-C. Denele, 34, bd Joseph-Garnier, 06-Nice.

NORD-EST : J.F., 18 ans, ch. G. ou F. pour route été Allemagne-Danemark. Ecrire à Armelle Le Touzé, résidence J.-J.-Rousseau, rue J.-J.-Rousseau, 33-Bordeaux-Caudéran.

ENCORE ! Ch. fille 18-22 ans pour voyage en Afganistan, Inde, Népal. Départ septembre, durée 6 mois à 1 an. Patrick Fonvielle (21 ans), 13, av. Châteaubriand, 94-Cachan.

ESCLAVE : Archéo-ésotérique : urgent, ch. fille capable dessiner, écrire, lire et faire popote pour aider à retrouver présence templière en Corse. Vacances assurées. Michel Charlesalain, résidence Plein-Soleil, Mercure B, 20-Ajaccio.

MINCE ! J.F., 26 ans, ch. G. + 25 ans ayant moto (55 cc) pour entraînement, en vue raid été 73 et si possible été 72. Solange Serreau, 124, av. du Maine, Paris-14e.

HUE ! Ch. renseignements concernant Iran et surtout Afghanistan, voyage proche, très sérieux. Alain Weingand, 23, rue Ste-Catherine, 84-Avignon.

SALUT ! Sinistre ganache s'ennuyant, ch. muses, fols, poètes, déliquescents contemplateurs. Envisage voyage Turquie, Irak, Syrie, l'été. Didier Husson, 10, rue de l'Ingénieur-Keller, appt. 302, Paris-15e.

U.S.A. : Pars pour 3 mois aux U.S.A.. Aimerais connaître adresses de communautés ou de particuliers agréables. Jérôme Cartable, 41, rue Ch.-du-Teil, 30-Nîmes.

UNE FILLE ! 18 ans, ch. F., Paris ou région, pour partir sept.-oct. sans but précis. Tél. 752-73-52, après 17 h. Demander Serge.

ORIGINALE : 21 ans, ch. freak archi-libéré, pour partir Indes-Népal, mai ou juin, souhaite sincérité et ténacité pour arriver à destination. Ecrivez-moi pour rencontre. Elisabeth Delaby, 101, rue P.-Curie, 93-Bagnolet.

QUEL PROGRAMME ! Mec 16 ans, ayant marre du bahut, ch. J.F. même âge, tendance anar, aimant la bonne musique pour se tirer n'importe où. Luc Monnier, 28, rue Roland-Garros, 41-Blois.

LA, SF : J.H., 19 ans, partant pour Los Angeles ou San Francisco désire connaître adresses pour gîte où l'on parle un peu français (communautés si possible). Pierre Pestourx, ambulance de l'Arsenal, 50-Cherbourg.

EN VOITURRRE ! Etudiant, 19 ans, amateur locomotives à vapeur, ch. équivalent en vue voyage (Allemagne, Autriche, Espagne) pour faire photos des dernières en service (mois d'août). J.-Y. Maigne, 14, rue Roger-Bacon, Paris-17e.

TANT PIS : Ch. fille 21-25 ans ou à défaut G. même âge pour voyage en Asie. Temps illimité. Départ mai-juin 73. Ecr. Christian Coutant, 74 bis, bd Roger-Salengro, 93-Livry-Gargan.

WEST COAST : Désire aller aux Etats-Unis ; aimerait quelques adresses ou correspondantes, région Ouest des U.S.A., renseignements, tuyaux bienvenus. Paul Callard, 13, rue Henri-Dunant, 31-Toulouse.

LA ROUTE : Repart en Inde juin, ch. G. ou F., moyen aller charter. Guy Cartier, 6, résidence de Strasbourg, 49-Angers.

L'EST : Part cet été en voyage, aimerais posséder quelques adresses sûres pour Yougoslavie, Grèce, Turquie, Roumanie, Bulgarie, Hongrie, Autriche. Ecr. Gérard Boissin, Foyer Sonacotra, chemin de Malintrat, 63-Clermont-Ferrand.

UNE AUTRE : Richard, 19 ans, poète paumé, ch. J.F. 17-22 ans, sans préjugés, intelligente, pour partir n'importe où on the road (direct. Turquie, etc.), début mai, temps illimité. Ecr. Richard Pellard, Arceau, par Arc-sur-Tille (21).

CROCHET : Gars, 18 ans, ch. F. ou mec 18 ans et plus complètement dingue, aimant nature et voyage, ceci pour prendre la route des Indes avec un petit crochet Afrique du Sud. Philippe Dautreppe, 4, rue Vauconsant, 95-Sannois.

LILLE : Mec 19 ans, ch. G. ou F. pour prendre la route. Ecrire rapidement : Alain Vermandé, 92, av. St-Maur, 59-La Madeleine.

L'AN 01 : J'ai envie de le commencer même si ce n'est qu'un tout petit bout. Si tu es sur la route, si tu en as marre ou si tu as simplement envie de t'arrêter chez un ami pour une ou plusieurs nuits alors viens ! Edmond Richter, ateliers de Saulieu, BP 20, 21-Saulieu. Tél. 195 à Saulieu.

ET QUOI ENCORE : 2 quartiers-maîtres de la Marine nationale engagés par obligation, anti-militaristes à mort recherchent 2 J.F. (18 à 30 ans) gaies, mignonnes et décontractées pour voyage en stop (peut-être voiture) Angleterre ou Hollande. Ecr. Q.-M. Hastey Danny, service médical de l'Arsenal, 50-Cherbourg.

UN DE PLUS : Jean-Paul Diguet ch. à renouer avec la mystique millénaire du voyage. Ch. G. ou F. de 17 ans ou plus pour partir cet été, Grèce, Turquie, Iran, peut-être Afghanistan. Ecrire J.-P. Diguet, 37, avenue Aristide-Briand, 50-Cherbourg.

DES POULETTES ! 3 garçons un peu barges, ch. 3 filles sympas pour voyage en Hollande mois d'août (17-18 ans). Bruno Vimont, 96, rue Jean-Durand, 93-Stains.

RENARDOS : J.F., 24 ans, vécue 1 an Amsterdam, Gênes et Rome, ch. compagnon rusé et fort pour aller aux Indes. Ecr. Chantal Chardon, 23, rue Pontcottier, 38-Bourgoin.

DU SOLEIL : Ch. d'urgence groupe freak (2 gars et 3 filles max.) pour périples dans Sud-France. Alain Amarot, 12, rue Pierre-Brossolette, 94-Sevran.

YA ! Presque 18 berges, ch. nana ou groupe pour faire l'Allemagne en stop et auberges de jeunesse en juillet 72. Ecrire le plus tôt possible à Lilou, 5, av. des Vosges, Strasbourg.

PRUDENCE : Je ch. partenaire possédant moto (pas plus de 250) pour faire en juillet, août, septembre prochains un voyage en Europe (Venise, Amsterdam...). Pascal Canelade, 18, rue E.-Zola, 34-Montpellier.

DES FEMMES : Pour tour d'Europe en moto fin mai à courant juillet, Didier, 26 ans, mathématicien-sociologue farfelu, ch. fille qui en a marre de dépérir dans ce monde cruel. Ce voyage pourrait être à l'origine de la constitution d'une communauté supranationale. Ecr. Didier Mourmant, 119 bis, rue du Général-de-Gaulle, 59-La Madeleine.

Communautés

FILM : Ch. J.F. pour tourner un film traitant des problèmes actuels posés ici au sein d'une communauté. Toutes personnes intéressées, même n'ayant jamais tourné, peuvent téléphoner à Philippe Faucart : 735-30-09.

DANS L'CUL : Notre « ami » s'est tiré avec le pognon du loyer. Nous demandons à tous les lecteurs d'Actuel : ceux qui veulent dormir, écouter de la bonne musique, bien manger, viennent chez nous avec 4 F pour tout ça. Pour tout ceux qui veulent envoyer du fric, timbres, etc., écrivent à Gorjux, Berriou-Callard, Rousse, Panel, 13, rue Henri-Dunant, 31-Toulouse.

CUI-CUI : Communauté rurale en voie de création en Bretagne, 3 filles, 2 gars, ch. gens intéressés. Nos projets : culture biologique, participation à la vie populaire, et rech. d'une forme de vie communautaire en harmonie avec le milieu écologique et culturel (breton). Donnerons une portée politique (contre l'accaparement des terres...). Hélias, 2, rue de l'Isère, 29 N-Brest.

RIGOLOS : Comm. rurale en formation ch. filles et garçons décidés, rigolos et glandeurs s'abs. Ambiance sympa garantie. J.-L. Hobbe, 40, bd des Alpes, 13-Marseille-12e.

PIONS : Ecrire ou venir (samedi, dimanche, lundi, mardi, mercredi), sommes pions en vue former comm. urbaine ou rurale, mystiques s'abst. Vivre en toute liberté, voilà notre but. Alain et Anne-Marie André, 1145 immeuble E 10, cheminement Christophe-Gluck, 31-Toulouse.

ENCORE DES NANAS : 2 gars, 17, 37 ans, ch. deux filles jeunes, libertaires en vue acheter un petit bout de terrain Cévennes ou ailleurs. Contacter Olivier Lusinchi à l'U.L. C.F.D.T., place des Martyrs de la Résistance, 13-Aix-en-Provence.

TOURISME : Isolé souhaiterait passer ses vacances dans communauté, rompre sa solitude et découvrir autres moyens de vie. Apporterait contribution financière, juin ou sept. J.-P. Boutelin, 60, rue du Fg-Raines, 21-Dijon.

CEVENNES : Comptant nous installer dans la région, nous aurions besoin de prospecter pendant un mois environ (en juin). Merci d'avance aux communautés ou particuliers qui accepteraient de nous héberger une ou deux nuits. Marc et Maryvonne Houlez, 11, rue François-Villon, Paris-15e.

NOMADES : Ch. poètes, musiciens, chorégraphes ou peintres marginaux de tous âges pour créer communauté semi-nomade et faire rech. d'une forme nouvelle d'expression artistique. Stéphanie Deville-Chabrolle, 1, av. Pasteur, 64-Gelos.

DU JUS : Bonnes connaissances en électronique ayant quitté la société d'exploitation depuis un an ch. poss. travail au sein d'une communauté (amplis, light-show, gadgets, etc.) Midi de la France. Claude Josseaume, rue Raspail, 84- Beaume-de-Venise.

PETITES PUB: C'EST PAS CHER

C'est pas cher : depêchez-vous, 200 F pour 1/21e de page, soit 35 mm de hauteur sur 60 mm ; 350 F pour 1/8e de page, soit 50 mm de hauteur sur 125 mm.

L'IMPOSSIBLE

Les textes débiles que « l'IMPOSSIBLE » publie régulièrement depuis juillet 1971 ne s'adressent pas particulièrement à une élite de simples d'esprit. Il arrive parfois que de graves personnages s'entre-déchirent à leur sujet :

« L'IMPOSSIBLE *nouvelle revue du fantastique, dirigée par Georges Lenglet. Déja fusillé à bout portant et gravement desservi en France par plusieurs revuettes qui volent à ras du sol, le fantastique ne risque pas de prendre son envol avec cet* IMPOSSIBLE *là. 16 pages, cela fait mince et le contenu est encore plus mince. On en arrive à préférer les fanzines de province bâclés sur papier-poubelle et imprimés illisibles en stencyl.*

Jacques STENBERG (« Le Magazine Littéraire »)

★

« Je tiens à vous remercier vivement de m'avoir adressé les quatre premiers numéros de L'IMPOSSIBLE, *dont j'ai pris connaissance avec un grand intérêt. Il est superflu de vous dire que celui qui fut le créateur en France de la revue FICTION ne peut qu'applaudir à des initiatives comme la vôtre. Vos petits fascicules sont fort bien conçus, et bien présentés ; je vous adresse toutes mes félicitations. »*

Maurice RENAULT
(extrait d'une lettre à l'éditeur)

★

Participez tous au débat :

— si vous avez de grands moyens, pour 15 F seulement, vous recevrez chez vous, franco de port, la collection des 10 premiers numéros de « l'IMPOSSIBLE » ;
— si vous n'avez que 2 F en poche, vous pouvez encore vous procurer le numéro d'avril (kiosques, maisons de la presse) ;
— si vous n'avez pas un rond, écrivez une lettre d'insultes à l'éditeur pour lui saper le moral :

L'IMPOSSIBLE
151, rue du Chevaleret, 75-Paris (13e)
C.C.P. PARIS 16.415-71

SI DES FOIS... On habite dans une maison communautaire encore très instable (2 garçons, une fille), on ch. des mecs ou des filles qui voudraient venir avec nous pour vivre vraiment en communauté. On n'a pas d'activité principale, mais on travaille pour Release. Contacter Philippe Larsimont, 18, rue des Cultes, 1000 Bruxelles (tél. 17-38-84).

POUR VOIR : Aimerait avoir renseignements expériences, comptes rendus, aussi bien matériels que moraux pour pouvoir fonder communauté rurale. Ecrivez à Antoine de Caunes, 8, rue Pierret, 92-Neuilly.

HELP ! Aimerait faire une communauté avec G. ou F. vachement sympas au Havre. Répondez vite avant que je fasse une connerie. Love. Samuel Capron, 73, rue des Landes, 76-Le Havre. Tél. 48-18-06.

DES FEMMES ! Jeune homme, 19 ans, va bientôt partir en communauté, désirerait correspondre avec jeune fille pour partir ensemble, à la vie, à la mort, étant poète. Michel Hutinet, 132, voie de Promenade, 92-Villeneuve-la-Garenne.

CF. NEGOCE : Ch. jeune Allemande ou Allemand offre logement gratuit, chambre particulière, douche, etc., en échange de cours de conversation. Enseignement opposé au système officiel. Georges Poichet, 23, av. Gabriel-Péri, 94-Le Perreux.

ARTISANAT : Future comm. aimerait aller commun. pour initiation artisanat, agriculture. Peut pieuter des mecs à Rennes. Ecrivez-moi : Christian Roux, 12, rue Porcon-de-la-Barbinais, 35-Rennes.

HOMO OU HETERO : Cherchons mecs et nanas, homo ou hétérosexuels, sauf couples, marxistes ou marxisants, 25-40 piges pour collectif à Paris. Voulons détruire famille patriarco-phallocratique. Indépendance financière nécessaire. Ecrire Marie-Françoise Doubinsky, chez R. Ribes, 54, avenue de Choisy, Paris-13e.

Journaux

TOALETTE, a son n° 2, idéologise le trou du cul, encule les idéologies : « Car in caca Veritas », accepte textes, poèmes, B.D. Malbranque Daniel, 21, rue Bruat, 29-N-Brest.

« ELAN », revue du pacifisme intégral, de la Non-Violence active, de l'Objection de conscience permanente avec des poèmes, des témoignages, des enquêtes, etc. Un numéro gratuit pour faire connaissance... Louis Lippens, 31, rue Foch, 59-Linselles.

UNE MERVEILLEUSE MACHINE : Imprimeur. J'ai une machine offset qui fait des merveilles. Je la prête ou la loue pour tous travaux : journaux, livres, tracts, etc. On prête aussi le maquettiste qui connaît tous les tuyaux pour qu'un imprimé coûte le moins cher possible. Piètresson Philippe, 28, rue Cardinet, Paris (17e), 526-06-41.

BOUTIQUE UNDERGROUND : Créons boutique à Nice pour diffusion presse, fanzines poèmes, peintures underground et toutes sortes de fabrications artisanales. Vous qui publiez ou fabriquez quelque chose, écrivez-nous, nous pouvons vous aider. Josie Gérard, 87, rue François-Grosso, 06-Nice.

« L'ALCHIMIE LITTERALE » : Journal de poésie et plus, vient de sortir un numéro 3. Merci pour les lettres. Les canards arrivent. Textes, dessins, infos, pub., à Alain Antrope, 29, rue du Maréchal-Leclerc, 59-Gruson.

CHERCHE LOUFOQUES : « Le Pied », journal réalisé par R.J.A. cherche, urgent, loufoques pour le numéro 5 (poèmes, dessins, articles...). Bordier Hervé, 24, av. de Guyenne, 35-Rennes.

VANILLE FREE PRESS, n° 1, est sorti, 1,50 F, avec B.D., Musik, etc. On se le procure dans les librairies (Open market, Librairie, Actualités...).

« LESBOS », journal fait à Montpellier, trois numéros parus. Pour recevoir un numéro envoyez 3 timbres à 50 centimes (on n'a pas pas beaucoup de ronds). Voudrions gars pour le distribuer partout et recevoir articles, poèmes, B.D.).

UN COUP DE MAIN : Acceptons tout pour nous aider à sortir un journal politico-écologique. Treillard Christian, 2, chemin des Arrivoirs, 39-Saint-Claude.

FANZINE : Cherche J.G. et J.F. aimant faire B.D., poésie, prose, en vue de faire (prochainement) un fanzine. Timbre pour réponse S.V.P. Bouthier Jacques, 48, rue de la République, 61-Argentan.

TOURS : Il y a un autre journal que « Le torchon des Transparents », ce canard c'est « L'Imbuvable ». Ecrire Eric Burmann, B.P. 18, Rives-du-Cher, 37.005 Tours, Cédex. Le n° 1 F (deux numéros de parus).

FANZINE LITTERAIRE : 19 ans, cinéaste, écrivain, ch. J.F. même goût et voudrait créer un fanzine littéraire. Ceux que ça intéresse... Jacques Dupon, 15, rue de la Pépinière, Bruxelles.

MATERIEL : Groupe pop « Euphorium », région 76-Forges-les-Eaux, ch. matériel imprimerie vue fondation journal du même nom, bon marché, en bon état si possible. Ecrivez-nous au départ, journal gratis prévu. « Euphorium », Defrène Antoine et Cie, route de Dieppe, Roncherolles-en-Bray.

BENEVOLES : Hojaldrista (dont le second numéro est sorti), rech. collaborateurs bénévoles dans toute la France et un local pas cher à Reims. Urgent. Hojaldrista, 19, rue de Courcelles, 51-Reims.

ANNONCES GRATUITES : Ch. mecs qui voudraient créer journal traitant poésie, arts, et autres sur Béziers ou Hérault. Journal gratuit pour transm. annonces locales. Ch. aussi Alice Swepfenig, partie avec mon carnet d'adresses, et créer un réseau d'endroit bien pour hébergement beats de passage. Dan Baudié, 17, rue Casimir-Perret, 34-Béziers.

PIEDS DIVERS : Le journ. « L'Erudit », ch. poètes, chroniqueurs... Pers. désirant faire publier n'importe quoi..., dess. d'un trait (petites ann. grat.). Il poss. imprimerie ronéo, sono light show pour vos boum pieds, labos photos, des trucs pour vos disques, voyages..., local artisanat. Petite communauté. Patrick Denicourt, 30, bd Côte-de-Beauté, 17-Veaux-sur-Mer.

JEUNE ECRIVAIN, cherche journaux, revues, maison d'édition intéressés par romans, nouvelles, poèmes, articles, etc. Ecrire : M. Dominique Blanchard, 16, rue du Tondu, 33-Bordeaux.

CREATIVITE ENGAGEE et non engagée, comme indiqué précédemment par erreur, sort son n° 7, début avril. On y parlera en particulier d'alcoolisme parce qu'aucune revue n'en souffle mot. Envoyez-nous vos trucs, poèmes, cris du cœur et 1,50 F en timbres ou plus (on ne refuse pas) si vous voulez le canard. Adr. postale : Yves Quesnel, 9, rue de l'Oubangui, 44- Saint-Herblain.

QU'IL DIT ! : Zut, un journal Merde ! APINIOU... Apiniou, le journal qui dit ce qu'il pense. parce que sans ça personne ne l'achèterait. Le numéro contre si possible 3 timbres à 0,50 F. Apiniou, journal de rien, 11, rue de Brière-de-Boismont, 94-Saint-Mandé.

« LATRINARIUM », redécouvre deux espèces réputées disparues : Artus et Camé-La Bouze. Latrinarium, journal d'annonces publie tout. Envoyez philactères en tous genres (sexe, défonce, mariage, commercial, n'importe quoi et plus que tout les graffitis de Vespasiennes). Mahé Artus, 2, rue Baste, Paris (19e).

N'IMPORTE QUOI ! « Gaspi », journal qui ne part de rien pour arriver nulle part en passant par n'importe quoi, attend vos articles, B.D., poèmes, etc. pour son quatrième numéro. Il nous reste une cinquantaine de n° 2. Si intéressé, 100 balles en timbres, S.V.P. Willem Didier, 15, rue Léon-Escoffier, 59-Douai.

Mosik

« LE PIED », communauté dans l'Hérault, lance projet groupe musicale intercomm. hors circuits. Soutenu avec fric d'autres comm. et à moitié équipée (1/2 batterie, flûtiste, sax, guitariste, 2 amplis, organiste) ch. pour faire démarrer vite et à fond un soliste guitare avec matériel, un batteur avec caisse claire et charleston et une chanteuse. Communauté « Le Pied », 14, bd Ledru-Rollin, 34-Clermont-l'Hérault.

GENRE SOFT : Gr. eh. urgent batteur et saxo pour faire musique genre Soft Machine. Tél. 702-58-90. Jean-Christophe Gadot, 3 bis, av. Carnot, 92-Sceaux.

CHANTEURS ET CHANTEUSES, séparés ou ensemble, ch. groupe rock ou mus. séparés, compositeurs libres aimant Stones, A. Cooper, Vel vet, Who, Stooges. Tél. 707-84-87 et ODE. 61-50. Elodie Schecroun, 149, rue Nationale, Paris-13e.

BATTEUR BRUYANT : Groupe de free rock rech. batteur bruyant ainsi qu'organiste et saxopho. de même impact sonore ou tout autre musicien intéressé par cette annonce Artiste, s'abstenir. Pascal Regoli, 63, rue du Dr-Emile Roux, 94-Fresnes. Tél. après 18 h, BOT. 98-63.

VITE UN PROF ! Ch. pers. pouvant m'apprendre à jouer de la guitare. Franck Pin, 5, bd de Sébastopol, Paris-1er.

FREE : Guitariste soliste jazz pop ch. percussionistes et un (contre) bassiste pour former un groupe amateur free. Tél. à Pat au 242-30-78, vers 19 h. Patrick Vacher, 18, bd des Oiseaux, 92-Colombes.

2 CHANTEURS genre Morrisson et Jagger, Kito et Hyppo, ch. mecs sympas pour former groupe de « Musique Théâtrale ». Ecr. Christophe Gentot, 134, bd Berthier, Paris-17e.

IDEES LARGES : Batteur bon matériel ch. groupe ou musiciens aux idées larges pour jouer souvent et créer (pro ou semi-pro). Tél. 527-14-11. Olivier Lefranc, 6, rue Jasmin, Paris-16e.

FHAR BRAVE TYPE : Corse musicien - mystique - gaucho - un peu FHAR brave type, aimerait rencontrer équivalent dans l'une ou l'autre de ces catégories. G. Leca, Tomino, 20-Cap Corse.

MECS ET CHIPETTES désirant monter club folk à Villefranche-sur-Saône. Venez ou écrivez-moi. Georges Rougis, 159, chemin des Sables, 69-Villefranche-sur-Saône.

VIELLE A ROUE : Rech. une vielle à roue même en état défectueux à bas prix pour utilisation folk. Marie-Paule Mariani, musée des A.T.P., Bois de Boulogne, Paris-16e. Tél. 722-07-41.

MENTION BIEN : Gr. « Jadis » ch. contrats région lyonnaise (jusqu'à 100 km de Lyon), style Jethro Tull, hard-rock et Stones Who. Réf. 1er au concours des groupes du « Chicago-Club ». Philippe Chambolle, 33, rue Henri-Brosse, « Le Parmentier », 69-Pierre-Bénite.

GROUPE POP amateur ch. organiste ou pianiste « élec » et chanteur avec mat. Tél. Marc Genet. 242-56-91, la journée.

VIVA ZAPPA : J'accepte tout ce que vous avez sur Zappa-Mothers, photos, articles, posters, etc. Même en anglais, récents ou anciens, tout sauf s'il faut payer ! Merci. Michel Rivals, 35, rue du Sergent-Allard, 24-Bergerac.

HEP ! « SANS DOMICILE » ! Réponse à la première annonce mosik « sans domicile ». Téléphone au 357-84-79 ou passe le soir, 2, rue des Trois-Bornes.

GROUPE DEBILE ch. musiciens et choriste (jeune fille !) pour musique expérimentale. Christian Chassan, 61, rue Rébeval, Paris-18e. Tél. 270-40-00. poste 32-20, de 15 à 17 h.

AVIS : Tiffany Brake, un groupe pop de Lille, ch. moyens financiers (ou autres), surtout salle pour répéter ; on fait appel à vous. Bernard Doutement, 10, avenue de la Libération, 59-Ronchin.

JE JOUE BONGAS, Tabla, ch. guitariste (acoustique) et flûtiste pour faire musique ensemble. écr. Christian Pecque, 141, av. Ch.-de-Gaulle, 95-Montmorency.

VIOLONCELLISTE : Ch. jeune violoncelliste pour chanson de comp. pers. avec poss. se rendre avec son instrument à Vaucresson pour concert fin d'année. Tél. Nicolas, au 970-12-48.

AFFICHES : Aimerais recevoir affiches groupes. Veija Paul, 20, rue Bapaume, 59-Cambrai.

PROF ET ELEVES : 2 taches débiles ch. batteur et guitariste amateur, pouvant leur apprendre à jouer. Avons local et matériel. Serge Moisan, 22, rue Camille St-Saëns, 92-Rueil-Malmaison.

ON VOUS LE DIT ! Viendrai avec ma guitare chanter et dire mes poèmes (gratis) chez tous les paumé (e) s ou non qui arpentent les murs de la désolation. Qu'ils m'écrivent. Thierry Thibaud, 10. place Jean-Sans-Peur, 77-Montereau.

CAUSER ET AGIR : Batteur amateur, ch. d'urgence groupe, sinon orchestre, sinon instrumentistes divers et dingues, mais toujours freaks pour causer et agir. Christian Cordonnier, 12 bis, rue St-Benoît, 22-St-Brieuc.

NA ! Clarinettiste ch. nanas et mecs (récitants chanteurs musiciens) pour free et rock très agressif sur textes communs de combat. Bonne part d'improvisation. On jouera quand on veut, où on veut. Patrick Rochet, 25, rue des Ecoles, 77-Combs-la-Ville.

ORIGINAL : Groupe pop répertoire original, ch. pour concerts sonorisateur, chauffeur, manager. Henri-Louis Fagard, 33-Petit-Palais.

PAS D'AMATEURS : Bassiste bon matériel, ch. groupe underground prof. ou semi-prof. Ecrire Remy Benoît, 16, route Sélestat, 68-Cormar.

L'IMAGINATION AU POUVOIR : Groupe hard-rock compositions personnelles ch. batteur et chanteur avec beaucoup d'imagination. Tél. 589-47-68, demander Patrick.

ÇA URGE ! Gus possédant batterie, sono, permis de conduire et autres accessoires ch. (ça urge) autres gus (même débutants) avec qui faire de la mosik. Ecr. Christian Bourg, rue du Silence, 74-La Roche-sur-Foron.

DES AMATEURS : Bass et sol. ch. groupe ou batteur avec matériel (on est pas des professionnels). Ecrire Frédéric Tavitian, 8, place Fernand-Lafargue, 33-Bordeaux, ou mieux, tél. 48-74-97. après 20 h.

COURS DE GUITARE GRATUIT folk blues. possibilité monter groupe musical d'esprit libertaire. Ecrivez Patrice Favaro, 6, rue Mizon, Paris-15e.

PILS, GRATOUILLE : Guit. 12 cordes ch. musiciens tous poils pour prendre pieds et monter groupe folk bidons s'abstenir. Magnez-vous, je m'emmerde à gratouiller dans mon coin. Philippe Barbot, 41, cours Marigny, 94-Vincennes.

DELUGE : Pour tous renseignements concernant le groupe « Déluge », tél. 962-62-82. Hugo Marchandin, 21, rue V.-Hugo, 78-Sartrouville.

BASSISTE expérim. (Fender Carsbro 150 W) ch. groupe sérieux en vue contrats et tournées d'été. Tél. BAB. 26-89, entre 11 h 30 et 12 h 30, Philippe.

AUTEUR - COMPOSITEUR - INTERPRETE ch. contrats (MJC, cabaret, festivals...) toutes régions. 2 ans de semi-prof., 5 ans de composition ch. aussi à publier poèmes. Bertrand Louapre, B.P. 99. 51-Chalons.

GUITARISTE ch. dans région Loiret, bassiste, batteur, flûtiste. Denis Baron, 45-Ascoux. Tél. 41 à Ascoux.

DES MUSES S.V.P. : Auteur-compositeur-interprète à cours d'inspiration mettrait en musique poèmes libres ou structurés. Ch. contacts région Paris musiciens folk pour prendre un pied ensemble. Ch. également tongas ou tumbas d'occasion. Alain Briand, 9, rue St-Amand, Paris-15e. Tél. 828-92-45.

STYLE ALICE : 2 guitaristes (15 ans) ch. batteur et bassiste avec matériel (on a un local), (style Alice Cooper). Vaschetti Eric, 2, rue Mirbel, Paris-5e. Tél. 707-55-16.

RAPPROCHEMENT : Guitariste pop et batteur jazz ch. bassiste (1 an minimum) en vue faire un rapprochement jazz pop. Joël Audefroy, 128, bd Davout, (20e). PYR. 80-96.

A LOUER : Groupe de hard rock Hopeful ch. galas dans festivals, M.J.C., dancings, clubs. Région indifférente. Prix intéressants. Mark Maillard, 13, rue des Lilas, 71-Mâcon.

SONS NEUFS : Ch. faiseurs de sons neufs (n'importe quel instrument), émettrice phonique pour rech. musicale et création commune tous niveaux. Philip Aragones, clos du Bail, bât K, 34-Montpellier.

ENCORE UN PROF ! 18 poss. guitare ch. quelqu'un qui m'apprendrait à en jouer (si possible gratis ou pas cher). Alain Anquetil, 12, rue Jean-Perrin, 76-St-Etienne-du-Rouvray.

NOUS FERONS LE RESTE : Nous pouvons faire quelque chose pour vous. Envoyez-nous une affiche ou photos ou bande d'enregistrement et nous vous trouverons galas. Nous ne faisons pas de contrat d'exclusivité, sauf si vous le désirez. Menta, 42, rue René-Boulanger, Paris-10e.

UNIVERSEL : Jeune interprète toutes chansons françaises et grands succès étrangers, ch. orchestre déjà formé. Très sérieux avenir. Tél. 225-23-85, à Marc, entre 12 h et 15 h.

AIMANT L'ELECTRONIQUE en pratique (amplis-sonos pour orchestre, magnéto, radio, etc.), ch. guitaristes (tous niveaux) pour jouer en orchestre région Villefranche). Briet, La Grange Penet, 69-Arnas.

UNE BONNE VOLONTE : Possède matériel enregistrement (Revox, Uher). Voudrais faire prises de sono groupes pop ou contact avec taré de musique concrète, mes connaissances audio sont empiriques, mais je suis mordu et je veux travailler le son. Alain Langer, 104, rue Vieille-du-Temple, Paris-3e (2e ét.).

CONCOURS : Maison des Jeunes, rue A.-Briand, 78-Les Mureaux, organise concours pop free-jazz, folk, etc., chapiteau 3.000 places. Prix nombreux et intéressants. Renseignements J.-M. Patrat, tél. 474-20-07. Ch. pour ce concours groupe light show pas trop cher.

Négoces

A LOUER : Couple marié 2 enfants, ch. un ou deux autres couples pour location grande maison dans Midi pour juin, juillet, août. Michel et Marine Jacqueline, 22, rue du 11-Novembre, 14-Caen.

VILLAGE : Jeune peintre et comédien ch. maisons ou village même délabré à acheter (fric limité) pour rech. artistique. Jean-Marie Delaume, 29 bis, rue Pierre-Nemours, Paris-17e.

TOIT PAS CHER : Ch. acheter pour fonder comm. une baraque très très isolée dans le Sud de la France. Qu'elle ait néanmoins un toit en plus ou moins bon état. E.D.F. indésirable. Dispose de très peu de fric. Franck Larrouy, 26, rue Bonado, 64-Pau.

CLIC-CLAC ! Jeune couple pas riche, ch. 2 CV commerc. à vendre bon état et ch. boulot ayant rapport avec photo. Gilles Moitrel, 5, rue de la Manutention, Paris-16e.

ASSEZ ! Vends orgue Farsifa Leader 2 claviers, réverb. (pédalier mauvais état) ampli incorporé 2 ans d'âge au prix de 600 F, c'est une affaire, jetez vous sur lui, je veux m'en débarrasser, sa vue m'horripile. Frédéric Audard, 18, bd Sault, Paris-12e.

GUITARE : Vends guit. él. Eko 4 micros et psychédélic avec 4 spots 100 W et supports guitare : 500 F ; psychée : 400 F. Philippe Angrand, 30 bis, av. des Platanes, 92-Clamart. REN. 07-52, après 20 h.

GUITARE (bis) : Vends guitare sèche neuve et aussi 30 cm Creedence C.R., Cactus. Daniel Petit, 55, rue Orfila, Paris-20e.

SUPPORTER : Achète tout **Actuel** épuisé. Vends 15 F 33 t, état neuf, J. Taylor, L. Coryell, J.-Mac Laughlin, Spooky 2, etc., Ecr. Pierre Garriga, 16, rue des Boulangers, Paris-5e.

TSST, TSST... Ch. femme mignonne pour partager appart. parc Monceau. Frais partagés, très urgent. Cuvillon J.-Jacques, 57, rue Ch.-Floquet, 94-Champigny-sur-Marne.

PETIT, PETIT... Ch. petite baraque pour petite bourse. Robert Zerafa, 94, rue Raoul-Dautry, bât. 3, no 32, 95-Ermont.

IMPRIMEUR POETE : Ch. imprimeur pouvant réaliser une « brochure » — à un prix réduit — d'une douzaine de mes poèmes. Urgent et sérieux ! Dominique Morel, 53, rue Henry-Gorjus.

TROUVEZ-LE ! Rech. activement le livre introuvable de Guy Debord « contre le cinéma ». Ecr. Meichler Luc, 3, rue du Lion, 68-Guebwiller.

BATTERIE : Vends batterie Asba complète 7 flûtes + cymbales et pieds. Ecrire T. Valter, Les Volubilis, bd Schuman, 49-Angers.

PAS LE ROND : Ch. nos 1 à 16 d'Actuel, revues pop et underground, pas le rond, écr. Pourrions faire quelque chose ensemble. Maurice Brengues, La Roque du Truel, 12-Villefranche-de-Panat.

JEUNES OUVRIERS, ch. duplicateur à encre, 500 F max., bon état. Pierre Langeard, Hôtel Gauthier, 50-Pont-Hebert.

ATTENTION AU PETIT OISEAU : Jeunes modèles (pouvant poser nues à l'occasion) demandées pour photos dans magazines underground américain. Envoyer adresse et photo (si possible) pour rendez-vous. Sal Ferrera, 69, rue du Cardinal-Lemoine, Paris-5e.

ON BRADE ! Avis aux amateurs ! Vds au détail stock important d'illustrés (1.000 environ) + diverses revues, tout ça pour pas cher. J. Petit, 32, rue Salengro, 69-Givors.

COLLIERS EN CORDE : Vends fabrique colliers en corde avec pendentifs, ch. ami (e) s à Rennes hippies pour sortir. Jean-Luc Denuault, chez Vergès, 12, rue de l'Arsenal, 35-Rennes.

PAUVRE MEC fauché vend disques très bon état, prix réduits. Pour avoir liste en vue achat, écrire à Luc Basier, 116, av. Gal-Leclerc, 95-Montmorency.

QU'ON SE LE DISE ! Stevens 2 corps 110 W Precision bass Fender + valise, magnéto T S 320, Sono Wen 200 W (2 têtes de 100, 4 baffles de 100 W chacune), le tout ou séparé. Tél. DID.-00-18 ou 533-83-09.

DISQUES : Ch. vieux disques 33 t des Who (Magic Bus, etc.) « Magnificient Moodies » (Moody Blues), tous les Dylan (sauf Blonde on Blonde), ainsi que des L.P. pirates Hendrix, Dylan. Robert Schluchoff, 9, rue du Midi, 92-Neuilly.

HE ! Vends app. musik psychéd. 1.200 W, 220 V. Ecrire B. Aldyol, 29, rue S.-Goude, 59-Cambrai.

PIANO DROIT : Cherche piano n'importe quel état, pourvu qu'il tienne debout. J.-J. Machet, rue de la Folle-Entreprise, 95-Rouquerolles.

DECIDEMENT : Photographe 23 ans, ch. pour livre photo sur rech. beauté pure, éventuel. photos mode, filles ou femmes de toutes races, « belles ou laides », grosses ou maigres, complexées, bien dans leur peau. En tout cas, vraiment pas « normales ». Mod. bénévoles, mais agrand. posters ou dossier gratuit. Ecr. Michel Geslain, 10, rue Durantin, Paris-18e.

URGENT, vends ampli Eko « Duke » 66 W, 550 francs. Gilles Baumann, 23, av. Lénine, 93-St-Denis.

MY TAILOR... ch. méthode audio-visuelle (anglais) pas trop chère. Ecr. Guimbergues, 24, rue E.-de-Goncourt, 91-Draveil.

VDS Rock'n'Folk de 36 à 52 (25 F), disques 33 t et 45 t. D. Petit, 85, rue Pasteur, 69-Grigny.

VDS ampli Sound 45 W bass, orgue bon état cais. acoust. sur roues 1.600 F. J.-M. Dru, 41 bis, rue J.-Valette, 58-Nevers.

MECENE : Orchestre blues besoin d'un peu d'argent ou vieux matériel. Jean Martin, 1, rue de l'Hôtel-de-Ville, 54-Frovard (The Why).

BEST ? Vds disques 33 t John Mayall et Canned Heat, 15 F chacun, vends Best nos 20 à 36, manque 26, s'adresser à Marthelet, 40, route de Beaune, 21-Marsaunuy-la-Côte.

VENDS « Restrictions »Cactus, « Near the beginning » Vanilla Fudge, Patto (1er album) « Rock'on » Humble Pie, état neuf, 12 F pièce ou 45 F les 4. Ecr. Claude Dimascio, 8, av. Ambroise-Rendu, Paris-19e ou tél. 205-37-25.

DAGON vds Stevens 2 corps 110 W : 2.500 F - Bass Fender precision + valise Magma TS 320 : 1.000 F - Stéréo : 1.200 F - Sono Wem 200 W à têtes 100 W + 4 baffles 100 : 7.000 F. Appeler DID.-00-18.

BD : Ch. collectionneur de B.D. pour lui vendre une coll. de 75 comics environ rares et beaux. Tél. 822-45-65, après 20 h.

OH ! Cause étude à développer sujet « Le Porno », achète ou reçoit gratuit revues, livres ou films état neuf. A. Oliveira, 19, rue Carnot, 54-Avricourt.

PROJECTEUR super 8 « Bolex 18-5 », lampe 8 volts, 50 W ralenti, m. arrière, tous voltages, bobine 210 m : 600 F. Ecr. Philippe Horowitz, 11, rue de Sontay, Paris-16e.

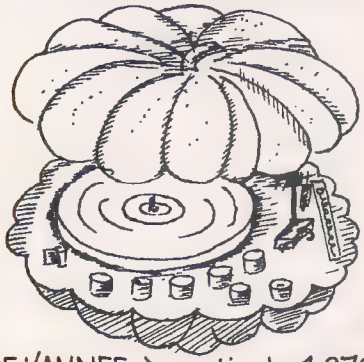
VDS ampli pionieer S A 700 2 x 35 W : 1.400 F + plat mgn Sony T C 366 : 1.400 F + micro AKG D 202 CS : 350 F + plat. Lenco L 75 av. cpt et cell. 500 F. Le tout à moins de 5 mois. Tél. 589-28-69, vers 21 h.

TROP LONG ! Collectif en formation cherche pavillon banlieue Est, 8-10 pièces plus jardin, grand garage ou local d'artisan à louer, pas plus de 1.800 F par mois et près d'une gare. Urgent

LE PIED HAUTE FIDELITE

Venez me voir
PRIX ACTUELLISES

CHAINES GRANDES MARQUES.
MATERIEL DE SCENE
1.760F AMPLI PLATINE 2 BAFFLES
TETE MAGNETIQUE
CREDIT 6 A 21 MOIS
50F A LA COMMANDE
VERSEMENT LEGAL A LA LIVRAISON
INSTRUMENTS MUSIQUE
..ET LA CHAINE LA PLUS DINGUE...



...DE L'ANNEE à partir de 1.970F
DEMANDER GERALD
chez André Faye dans la cour du
14 fbg-st-honoré
265-95-25 et 34-31

JAZZ & POP CENTER

Disques - Importations
Chaînes stéréo
magnétos - cassettes

3, rue Clotaire, Paris 5e
325-13-88

CENTRE MUSIC HALLES
38, rue Quincampoix,
Paris 4e
277-72-06
Achète et vend tout matériel
Cours de batterie, guitare, basse
Studio de répétition équipé avec tout matériel.
Ambiance, gaîté et cotillons !

ÉDITIONS GIT-LE-COEUR
Librairie
« LA COMMUNE »
28, rue Geoffroy-Saint-Hilaire
Paris-5e
LES EDITEURS LES PLUS SYMPAS
(Reich, Lafargue, « Qui », Baby)
etc...
Posters et bonnes rencontres

Rech. petits amplis de guitare 15 à 30 W pas chers pour acquérir une mobilité d'intervention pop plus grande, les mecs qui fabriquent des petits gadgets électroniques peuvent aussi me contacter. Alain-Noël Roux, 49, bd de La Villette, Paris-10e.

VENDS ampli guitare 100 W Stevens 4 corps. Réverb. + Pédale Vox distorsion + 3 micros de scène. Sérieux. 2.500 F. Urgent. Christophe Lefèvre, 44, rue de Bretagne, 61-Alençon. Tél. 26-14-09.

ÇA CONTINUE : Débutant photographe ch. filles bénévoles. Olivier Bascarial, La Losioterie, 78-Milon-la-Chapelle.

DU SOLIDE : Très beau pas cher, super pied roulant, 125 cm 2, Peugeot 1949, très solide : 250 francs. Plus de détails ? F. Carriat, 68, bd Soult, Paris-12e.

C'EST PAS VRAI... Photographe prof. ch. J.F. belles pour présentation coll. mode. Libres en semaine. Envoyer photo entière. Michel Drouin, L.N.A.V. 2 C, 26-Bourg-les-Valence.

ROCK AND FOLK : Ch. nos 6 et 10 de Rock and Folk. Hélène Rouvet, 33, cours Sablon, 63-Clermont-Ferrand.

BANJO : A vendre banjo 6 cordes framus, état neuf, 200 F. Ecr. Lacroix Bernard, 41 G, rue Sadi-Carnot, 59-Avesnes-les-Aubert.

SI, SI ! Graphiste et photographe très créatif préparant expo ch. J.F. modèles et mannequins bénévoles rétribuées en épreuves book. Tél. 508-04-48.

OPEN MARKET : Song Book, Hendrix, Doors, Jefferson, Air Plane, sont en vente. Disques blancs, Royal Albert Hall et Hendrix, rue du Roule, Paris-1er.

PLUS DE SOUS : Vends ampli sound 50 W bass 2 corps + guit. basse Fatona + pédale wha-wha, Fuzz 4 tons 2.500 F (matériel neuf) en vente à cause que je peux plus payer les traites de crédit. J.-P. Marhic, 7, cité PML King, 78-Trappes.

YOGA : Prof de yoga tout neuf, ch. salle pour donner cours gus jeunes pour prix modiques. Ecr. Gill Vertargen, 14, rue de Sèvres, 92-Boulogne.

TROUPE THEATRALE : Ch. local ou emplacement plein air pour activités artistiques été 72. Gérard Lanux, 1, rue Pottier, 82-Montauban.

VENDS HPS sono prix bas + enceintes acoustiques haute-fidélité 20 W et 40 W neuves + ampli stéréo et platine + chambres compressions + ampli sono. 203-29-94.

SOUS RUSSES : Vends appareil photo Zorki russe 300 F pour pouvoir aller en Tchécoslovaquie voir un copain qui ne peut sortir de son pays. Véronique Lefebvre, 18, rue François-Gaillard, 78-Viroflay.

SALLE : Gr. de jazz débutant ch. pour répétitions pas trop bruyantes (sans amplis), salle dans le quartier. Véronique Sandoz, 11, rue du Chevreuil, Paris-11e.

CINE : Photanelkystère (asc. pour la lumière), groupe d'expression cinématograph. libre, bourré de projets, mais pas de fric, ch. contacts et si possible matériel à vendre ou prêter. Ecr. Lionel Soucaze, 1, rue Charles-Péguy, 93-Les Lilas.

HI-FI : Vends élément chaîne stéréo : ampli Philips « Home Studio » R.H. 580, stéréo 2 x 9 watts, sous garantie jusqu'au 15-12-72 : 350 F. Michel, rue Chagey, 70-Héricourt

TIENS ! Photographe possédant studio prise de vues, ch. J.F. sympas tous styles, épreuves gratis. Ecr. Jean-Michel Leroux, 2, square Lamartine, 94-Cachan.

GRINGO : Achèterais livres sur Amérique Latine, pour pas cher, voudrais recevoir article sur le même sujet. Jacqueline Daubord, 01-Jujurieux.

ALCOLO : Rech. posters Rolling Stones et toutes les conneries publiés au sujet de l'anti-alcoolisme (affiches, circulaires, etc.), gratuit si possible. François Leobet, 86-Latrimouille.

FOLK : Vends guitare neuve folk « Eko » (sèche), 350 F, de plus donnerait cours de guitare dans le genre folk et blues. Michel Rohan, 195, Grande Rue Châteauneuf, 86-Châtellerault.

SNIF : Le collectif « Patricia » est paru. 56 pages de belles images, très émouvantes si vous aimez un peu les larmes. En offset, avec une photo. 11 francs. Yves Di Manno, 16, allée d'Anjou, 38-Echirolles.

DROLE D'ENGIN : Ch. métier à tisser, neuf ou usagé, larg. minimum 1 m, 4 pédales. Ecr. à Babeth Lienhard, 19, rue A.-Roussin, 21-Dijon.

DISQUES : Vends 33 t très bon état Hendrix, Pinkfloyd, Joplin, Deep Purple, Stray. Bruno Bouscary, bât. « Les Tonnelles », 277, av. de Lodève, 34-Montpellier.

A POINTE : Jeune poète chômeur, publie un recueil de poèmes S.S.S. (Silent Sweet Sheets), 1 ex. frais d'envoi compris. 12 F. Francis Leroy, 49, rue de l'Hôpital, 51-Epernay.

Avis

NATURE ET LOISIRS vous envoie sur demande doc. complète sur ouvrages concernant la protection de la nature (peut aussi se procurer pour vous autres livres si isolement ou libraire incompétente). Ecr. à « Nature et Loisirs », B.P. 9, 45-Bellegarde.

LOULOU : Ch. documents sur tout ce qui concerne la jeunesse en France et en Europe différentes tendances ex. Kabouter, loulou ,etc., réf. bouquins et revues. Dominique Barthod c/o M. Savignat, 87, rue du Fg-du-Temple, 10e.

COMPLIQUE : Organisons à Paris fin avril une rencontre nationale sur l' « Analyse Institutionnelle » pour tout G. ou F. en rupture d'institution (famille ou comm. organisation politique, langage, savoir institué...) pour partage d'exp. Pour tout renseignement, s'adress. Rémi Hess, 30 bis, rue de Rilly-la-Montagne, 51-Reims.

A VOS LUTHS ! Voudrais faire des vers (amour, anarchie, etc.). Envoyez-moi idées géniales, grotesques. J.-M. Blot, Le Montmorency (139), 53-Laval.

MIAM-MIAM : Existe-t-il un guide des plantes sauvages comestibles (françaises) et recettes ? Robert Gendre, 18, rue Crillon, Paris.

PITIE : Le corr. Marseille n'habite plus 5, bd de l'Huveaune (Crousnillon).

FINI : L'association Groupe Ashoka vient de se dissoudre et donc il n'y a plus rien à l'adr. indiquée dans le numéro 17 d'Actuel et encore moins une comm.

JEUNES OCCITANISTES, ch. textes occitans contemporains (poèmes, nouvelles, contes...). Ecrire Michel Thoma, C.U., A 727, 25, rue Dolet, 63-Clermont-Ferrand.

ENCORE ! Rech. membres ou sympathisants FHAR-MLF-MLH, etc., en vue de former groupe, rech. sexo politiques. M. Tauphin ou Dumont, poste restante, Paris-5e.

FRIME 14, c'est d'abord 2 mecs qui créent des contacts par lettres, c'est aussi une caméra, un piano, un bassiste, attendons un batteur, c'est encore un bouquin qui va sortir. Y nous manque une dactylo vachement sympa... B. et D. Devillers, 13, rue des Genets, 28-Chartres.

S.O.S. R21 MENSUEL, ch. d'urgence jeunes collab. bénévoles, dynamiques, sympas, etc., pour assurer fonctions secrétariat et rédaction. Logement et nourriture assurés. Prendre contact Michel Walter, 14, rue Alphonse-Terray, 38-Grenoble. Tél. (76) 96-91-73.

FHAR LIBERTAIRES, communautaires, Bruxelles et en Belgique. Ecr. Pierre Carlier, 24, rue du Trieu, 7850 Chièvres (Belgique).

ECOLE EN FAILLITE, profs déprimés ch. élèves sérieux pour se redonner raison de vivre, joindre à votre demande certif. de bonne moralité délivré par le curé de votre paroisse. Pierre Velon, école des Beaux-Arts, 29 S-Quimper.

COOP CINEMA : Rech. 25 à 30 pers. (tech. cinéma, ou intéressés, réalisateurs, opérateurs images, son, monteurs, comédiens, etc.) désirant fonder une coop cinéma (financement, réalisation, diff. de nos films). Contacter François Boulène, PEL. 65-65 (le matin) ou écr. postes restante Montrouge principale, 22, av. Verdiec, 92-Montrouge.

MINI-FESTIVAL : Maison des jeunes de Bourg-de-Péage (26) organise un mini-festival pop en salle mi-avril, ch. groupes qui voudraient se produire ou se faire connaître. Pour tous rens., D. Errante, route de Tain, 26-Romans.

POETE : Je m'appelle Sylvain, j'écris des poèmes et j'aimerais les lire ou les faire publier, mais où ? Mathieu Sylvain, LTE, Etude 7, 26, bd Déodat-de-Séverac, 31-Toulouse.

FETE THEATRALE DE RUE pour démystifier le théâtre pop. Intéressés, envoyer adr. convocation en retour avant Sigma 72. Tout âge, tout sexe... Pierre-Mary Buès, 43, cours de l'Intendance, 33-Bordeaux.

MONSTRES DISPONIBLES : Allons-nous nous laisser assassiner comme Nietzsche ou Rimbaud ? Non, alors ayons ce qui leur manquait ! Oon Monroe ch. qq monstres disponibles pour son groupe déflagrant qui a pour but de transf. cette crème qu'on appelle « littérature ». Lui et Michèle Ceccaldi, 38, bd Marius-Thomas, Marseille-7e, tél. 52-11-65.

CH. SCENARISTE de bande dessinée fantastique, surréaliste ou textes du même genre à illustrer Dominique Sosolic, 60, av. Pierre-Massé, Paris-14e.

ROCKIN'YASET informe qu'il ne crèche plus rue du Bois et qu'il n'a point de poss. d'hébergement, mais possibilité distribution fringues, pour mecs de passage. Quetton (Rockin'Yaset), B.P. 44-50-104, Cherbourg.

« ETRE » : Orientant son action vers « Une sauvegarde de l'homme par une politique écologique et une sauvegarde du milieu par une politique de l'homme » continue d'envoyer sa déclaration d'intention contre envel. timbrée Mouvement « Etre », B.P. no 10, Paris-19e.

ACADEMIE DE L'AVANT-GARDE, de l'art conceptuel à l'anti-art et non-art. Projets fous, créativité démente. Tout le monde à qq chose à apporter et peut participer 7, rue Brézin, Paris-14e.

tél. 326-08-21.
LIVRE OUVERT : En vue rédaction durant l'été d'un livre ouvert, souhaite que garçons et filles entre 16 et 25 ans, concernés par homosexualité, envoient témoignages et réflexions. Si besoin, correspondance à envisager. Publication prévue pour l'été. Bruno Maillard c/o Colombe, 44, rue de Montmorency, Paris-3e.
THEATROTRIPES : Pour les plus gigantesques théâtrotripes du siècle, poss. agir dans l'atelier Roger Mollien (tréteaux du Sud-Parisien, cinéma-théâtre Le Vezelay), cours formation comédien en vue montage spectacles, participation à tous niveaux : décoration, costumes, musique, information venir à partir de 19 h 30 à la MJC, 24, rue Daviel, Paris-13e, tous les lundis, mercredis, jeudis, vendredis.
SOIREES SPECIALES : A ceux qui s'emmerdent et qui désirent des soirées spéciales ainsi que l'organisation de concert pop : me contacter « Les Oursons ». R. Becker, 10, rue des Laboureurs, 68-Colmar.
AVIS A L'UNDERGROUND VALENCIENNOIS (plus particulièrement à l'énorme perruque, rond lunaire, qui hante le pont Villars) ! J.F., 22 ans, aimerait connaître sympathisantes M.L.F. et freaks, poètes, dingues en tout genre des environs. Ecrire ou passer chez Mlle Catherine Desert, 10, rue Alfred-Giard, 59-Valenciennes.
OU TROUVER... un song book de Dylan avec les bonnes traductions ? Un dictionnaire de Slang ? Michel Danal, 21, rue Borderiez, 59-Annappesc.
LA P'TITE REINE : Fête du vélo le 22 avril à Paris. Venez nombreux manifester contre le règne de la voiture, la congestion des villes et l'air vicié. Adressez-vous aux Amis de la Terre, 25, quai Voltaire, Paris-7e.

Divers

PARA-PSYCHOLOGIE : Rech. pers. ayant fait exp. en para-psychologie. Gilbert Bouhot, 6, impasse St-Pierre, 21-Dijon. Tél. 30-25-72.
AMOUREUSES ET BALADINS, le Jirearts de Paris ch. J.F. et J.H. (18) artistes bohèmes pour vacances comm. et tournées impros. Camping et soirées. L'amour et le premier art. Ecr. Philip Le Claire, 2, sq. Raynouart, 78-Rocquencourt.
FILM SURREALISANT en préparation ; projections prévues, M.J.C., lycées, facs. Il manque juste une caméra (16 mm super 8) qui peut nous prêter son engin de Pâques à début septembre ? Nous nous engageons à rendre le matériel en bon état. Annie Bouvier, 62, av. Faidherbe, 93-Montreuil-sous-Bois.
BRUXELLES : Ch. pers. pour faire groupe théâtral à Bruxelles. Dans un style à déterminer, ultérieurement ensemble. Nationalité et antécédents sans importance. Véronique Peynet, 9, av. Vandromme, 1160 Bruxelles. Tél. 72-60-99 ou 37-88-65.
ECOLOGIE LIMOGES : G.F. regroupons-nous en vue formation circuits parallèles distribution communautés campagne et plein de trucs, actions pour dévaloriser le système pour protéger notre nature. A. Bureau Laplanche, 87-Saint-Jouvent, tél. 44.
HARMONIE GRECQUE : Ch. sympathisants pour constituer une religion néo-païenne sur la base de l'harmonie grecque. Yves Martin, B.P. 126, Paris-18e.
WESTERN : Ch. doc sur l'histoire de l'Amérique, les tribus indiennes, et B.D. western pour monter une B.D. les doc. ne seront pas rendus. Serge Court, 9, rue St-Vincent-de-Paul, 42-St-Etienne.
VROUM, VROUM : Passionné moto, ayant BSA (style 1953), mais peu de fric, cherche motard ou mécano philanthrope autant que bénévole avec local en vue de retaper la bête. Denis Kerveillant, 76, bd St-Marcel, Paris-5e.
NANTES : Amitié, rencontres, sorties, communautés, vos articles, sciences occultes, vos annonces, demander doc. joindre 3 timbres. Tipo, B.P. 1244, 44-Nantes.
LE RAINCY : groupe en formation rech. pour yoga, expression corporelle et sculpture participants tous sexes et tous âges. Ecr. ou s'adresser Marie et Joël Rivalan, 17, allée Victor-Hugo, 93-Le Raincy.
FUNAMBULE : Je voudrais faire du funambulisme. Qui connaît circuits, groupes ou funambules ? Anne-Avril Labrusse, 16, rue de Fleurus, Paris-6e.
FILMS LIBERATEURS S.O.S. rech. encore quelques nanas girondes détestant le maire de Tours. J.-C. Reminiac, 8 bis, rue Henri-Poincaré, 92-Clichy.
LEO FERRE : Afin retracer vie Léo Ferré projet d'un essai, ch. docs, coupures journaux, discographie, critique. Patrice Bulting, Le Neptune, 6, place Neptune, 44-St-Nazaire.
DES PAROLES : G. et F. de tous âges, je désirerais avoir des paroles de Led Zeppelin et Who... Yvan Le Guen, avenue Gaston-de-Saporta, 83-Zacharie.
UN MECENE ! Envisage ouvrir boutique diffusion presse parallèle et bouquins révolutionnaires. Besoin fric et aide. J. Claude, B.P. 86, 59-La Madeleine.
CLUB « S.F. » : Voudrais fonder club « S.F. » (achat de bouquins en commun, biblioth., disques, films...). Pour tous renseignements, téléphoner 589-79-21 en soirée. Bernard Pailhès, 47, rue Domrémy, Paris-13e.
POETE-POETE : 18 ans, aimerais troquer mes pseudo-poèmes et nouvelles contre poèmes et nouvelles authentiques. Aimerais causer sur Artaud. Jacky Journolleau, B.P. 24, 85-Luçon.
MARIAGE : Ch. alliances ayant déjà servi ou pas, pas trop usées quand même, en vue mariage avec l'ex-chevelu qui m'a filé son peigne cause armée. Envoyer les dites choses à Françoise Sourisseau, 27, route de Gorges, 44-Clisson.
CHASSEZ LE NATUREL... Aimerais rencontrer pers. G. ou F. ayant réussi à rester eux-mêmes, se chercher ou à créer au milieu de ce monde de contraintes où le miroir n'est que le néant. Gérard Blikman, 25, av. J.-Jaurès, 93-Aubervilliers.
AMATEURS DE L'ALTITUDE : Je cherche contacts, correspondant, G. ou F., en vue de former un groupe de recherches. Science-fiction, fantastique, phénomènes paranormaux, civilisations orientales antiques et contemporaines, mystérieux inconnu, alchimie, états supérieurs de l'être, recherche scientifique fondamentale. Adresse : S.R. Jadot, « La Renaissance », B 2, rue des Taillées, 38-St-Martin-d'Hères.

LE PARAPLUIE
PRESSE ALTERNATIVE
N°6 en vente partout Mensuel 3 FR.
La Presse alternative C'est le début d'un monde libre
Pour tout contact:
LE PARAPLUIE
42 rue R. BOULANGER
PARIS Xème
Abt: 20 Francs - 6 Numeros - avec: 1 disque 30cm - Poster - ou petite annonce gratuite.

UNDER-GROUND
Arrivages hebdomadaires
E.V.O., SEED, etc.
Livres anglais
Librairie « Actualités »
38, rue Dauphine - Paris-6e
JEFFERSON AIRPLANE
by Ralph Gleason - 11 F
THE ROCK REVOLUTION
by Arnold Shaw - 11 F
JANIS JOPLIN
by Deborah Landau - 9 F
ROLLING STONES INTERVIEWS
15 F
Envoi franco. Paiement : chèque, mandats, etc.
à l'ordre de Danny France

A remplir absolument pour qu'une petite annonce passe dans Actuel

Sujet de l'annonce (rayer les mentions inutiles) : contacts, négoces, journaux, mosik, communautés, messages et avis, route, divers.

Nom .....

Prénom .....

Adresse .....

Texte de l'annonce .....

.....

.....

Publié chez Eric Losfeld à la fin d'avril, Orejona *de Nicolas Devil sera en vente pour 20 F environ, ce qui est presque un cadeau pour un album de 250 pages. A la même époque, Vasco organisera un light-show à partir du livre, avec films intercallés ou superposés, six appareils de projection et un écran de 14 mètres.*

Il avait fait Saga de Xam **en 1965, un style et un graphisme assez nouveaux pour secouer une bande dessinée française abrutie dans l'enfantillage. Ce n'était selon lui qu'un galop d'essai, une façon de prouver qu'il savait tenir son crayon et sa plume. Mais il n'aime pas jouer les artistes talentueux et solitaires branchés sur leur œuvre.**

A cette époque, il pensait déjà à autre chose — un vrai livre qui ne serait pas tout à fait le sien, une explosion beaucoup plus large qui rassemblerait les fracas épars de la nouvelle culture.

Et voici Orejona, deux cent cinquante pages noires et blanches, papier journal et grand format. C'est une extraordinaire reconstruction de graphisme et de textes, dessins originaux de Devil mêlés à l'ensemble de la production underground, l'Europe-Amérique dans des signes imbriqués et désormais indissociales. Chaque page s'articule autour d'un dessin central avec son décor et ses textes. Peu importe de savoir si les dessins sont inédits, reproduits, retouchés ou redessinés à la manière de l'auteur ; si les textes sont anonymes, détournés ou simplement cités. Tous ont été écrits à la main avec soin ou avec force : un travail de bénédictin qui refuse le luxe et la technologie au profit de l'artisanat. « La typographie était impossible, dit Devil. Et dans un texte écrit à la main on peut tellement plus facilement faire transparaître sa colère ou sa joie. »

Il y a des dizaines de collaborateurs volontaires, des centaines de collaborateurs involontaires : des amis, Crumb, Cobb, Vaughn Bode, Sheridan, Schreier, et puis Rubin, Vanegeim, Hoffman, mais aussi les précurseurs Blake, Tzara, Breton, Brecht, Maïakowsky, indiens, indous ou Rabelais — un incroyable mélange logique. Devil explique : « Pourquoi écrire ou dessiner de sa plume des choses que d'autres ont très bien dit ou très bien vu avant toi. Le problème était de réunir et de tisser des rapports dans l'éclatement, de meubler l'ignorance européenne devant les Etats-Unis. »

C'est un livre slogan : on n'échappe au dessin que pour tomber dans le texte, ou inversement. C'est aussi une histoire en deux parties : l'exposé de l'héritage d'abord, la morale judéo-chrétienne de Moscou à San-Francisco, rendement, consommation, logique, puritanisme et raison ; un historique des années cinquante à mille neuf cent quatre-vingt quatre ensuite, les premiers rockers, le beat generation, nouvelle conscience, nouvelle culture, les hippies, le foisonnement des groupes marginaux et plus radicaux. Impeccable construction : les deux parties se subdivisent en seize chapitres, présentés par les cartes du tarot — le bateleur, la papesse, l'impératrice, la justice, la force, le pendu... avec leur cortège de symboles antiques ou hip. La carte de la température présente tous les mouvements révolutionnaires du monde industriel, black white et red panthers, provos, VLR GP, MLF ; la carte de l'empereur le pouvoir, le pape la démagogie des religions et des idéologies.. .

A mi-chemin entre le manifeste et l'Encyclopédie universelle des luttes, avec une stupéfiante violence, Devil a voulu exprimer « la conscience de caste de notre jeunesse et de notre volonté ». Il dit : « Créer un précédent en tentant de rendre compte de tous les précédents... Cest mon trip, faites-en ce que vous voulez, ou faites en autant... Ecrivez dessus ou rajoutez des pages... » Ce trip est aussi le vôtre : en voici cinq pages d'avant-goût.

Mab.

CRÉER ENFIN LA SITUATION QUI REND IMPOSSIBLE TOUT RETOUR EN ARRIÈRE

TOUS ENSEMBLE !

FAISONS-LE

LE CIEL S'EST ENRICHI DES PHANTASMES DE LA TERRE.
- BARGORINE -

LES JEUNES CONSTITUENT LA FORCE LA PLUS ACTIVE LA PLUS DYNAMIQUE DE NOTRE SOCIETE. ILS SONT LES PLUS ARDENTS A L'ETUDE, LES MOINS ATTACHES AUX IDEES CONSERVATRICES, ET IL EN EST AINSI NOTAMMENT A L'EPOQUE DU SOCIALISME. NOUS SOUHAITONS QUE TOUTES LES ORGANISATIONS DU PARTI, DE CONCERT AVEC LA LIGUE DE LA JEUNESSE, ETUDIENT AVEC SOIN LES MOYENS DE FAIRE PLEINEMENT VALOIR LA FORCE DES JEUNES, QU'ELLES SE GARDENT DE NEGLIGER LEURS CARACTERISTIQUES EN LES TRAITANT COMME LES AUTRES. NATURELLEMENT, LES JEUNES DOIVENT APPRENDRE AUPRES DES VIEUX ET DES ADULTES ET S'ASSURER AUTANT QUE POSSIBLE DE LEUR ACCORD AVANT D'ENTREPRENDRE TOUTE ACTIVITE UTILE.
PRESIDENT MAO-TSE-TOUNG

LA FOLIE JUVENILE POSSEDE LA REUSSITE. CE N'EST PAS MOI QUI RECHERCHE LE JEUNE FOU C'EST LE JEUNE FOU QUI ME RECHERCHE. AU PREMIER ORACLE, J' INFORME. SI L'INTERROGE 2, 3 FOIS, C'EST DE L'IMPORTUNITE. S'IL EST IMPORTUN, JE N' INFORME PAS. LA PERSEVERANCE EST AVANTAGEUSE.
MANG. YI KING

CEUX QUE LE POUVOIR NE PEUT NI GOUVERNER NI TUER IL LES TAXE DE FOLIE
= R. VANEIGEM =

ON CROIT MOURIR POUR LA PATRIE, ON MEURT POUR LE CAPITAL.
ON CROIT LUTTER POUR LE PROLETARIAT, ON MEURT POUR SES DIRIGEANTS.
ON CROIT BATIR POUR L'AVENIR, ON RENTRE AVEC L'ACIER DANS UN PLAN QUINQUENNAL.
ET APRES AVOIR ASSENE SES SLOGANS, QUE FONT LES JEUNES TURCS DE LA GAUCHE EN REVOLTE?
ILS ENTRENT AU SERVICE D'UNE CAUSE!
LA MEILLEURE DES CAUSES
LEUR TEMPS DE CREATIVITE, ILS LE PASSENT A DISTRIBUER DES TRACTS, A COLLER DES AFFICHES, A MANIFESTER, A PRENDRE A PARTIE LE PRESIDENT DE L'ASSEMBLEE REGIONALE.
ILS MILITENT !!!
IL FAUT BIEN AGIR
PUISQUE LES AUTRES PENSENT POUR EUX
LE ZERO DU SACRIFICE N'A PAS DE FOND
- R. VANEIGEM -

C'EST DANS LE CARACTERE PROPRE DE TOUT IDEALISME DE MEPRISER LE MONDE REEL, ET, TOUT EN LE MEPRISANT D'EXPLOITER SA CREDULITE.
IL RESULTE QUE TOUT IDEALISME ENGENDRE NECESSAIREMENT L'HYPOCRISIE
- BARGORINE -

ON A ENFERME L'IMAGINATION DANS LAQUELLE IL Y A TRES LONGTEMPS LA RELIGION ET LA CITADELLE

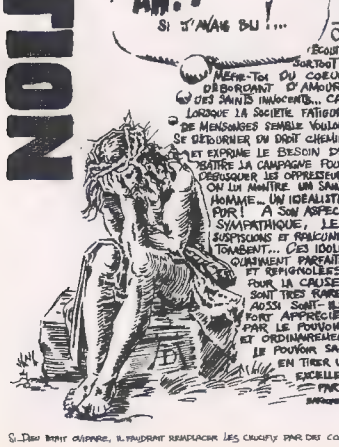
A CHACUN SELON LA LARGEUR DE SON ESPRIT...
QUI ME PRÉDIRA L'AVENIR?
QUI DÉNOUERA DEMAIN SUR MA POITRINE
LE NOEUD DU CHÂLE QUE TU VIENS DE SERRER?..
-A. ABOULAFIA-

LA MÉMOIRE FUT PLUS DIRIGÉE VERS LE SOUVENIR DES DEVOIRS QUE VERS CELUI DES PLAISIRS ; LA MÉMOIRE EST LIÉE À LA MAUVAISE CONSCIENCE, À LA CULPABILITÉ, AU PÉCHÉ C'EST LE MALHEUR ET LA PUNITION ET NON LE BONHEUR ET LA PROMESSE DE LA LIBERTÉ QUI SUBSISTENT DANS LA MÉMOIRE ET DÉTERMINENT LES ACTIONS DE LA VIE (SURVIE)
-H. MARCUSE-

TU NE CONVOITERAS PAS LA MAISON DE TON PROCHAIN
TU NE CONVOITERAS PAS LA FEMME DE TON PROCHAIN
NI SON SERVITEUR, NI SA SERVANTE,
NI SON BOEUF, NI SON ÂNE
NI AUTRE CHOSE
QUI SOIT À TON PROCHAIN...
EXODE XX

LA BELLE-FERRON CROIT QUE DIEU L'A FAIT À SON IMAGE. —

LA MISÈRE RELIGIEUSE EST D'UNE PART L'EXPRESSION DE LA MISÈRE RÉELLE, D'AUTRE PART LA PROTESTATION CONTRE LA MISÈRE RÉELLE. - K. MARX -



OÙ LA FORCE ET LE MENSONGE ÉCHOUENT À BRISER L'HOMME
Ô ET À LE DOMESTIQUER, LA SÉDUCTION S'Y EMPLOIE. QU'EST CE QUE LA SÉDUCTION DÉPLOYÉE PAR LE POUVOIR..? LA CONTRAINTE INTÉRIORISÉE ET DRAPÉE DANS LA BONNE CONSCIENCE DU MENSONGE..!
Le masochisme de l'honnête homme.
Il A BIEN FALLU APPELER DON DE SOI CE QUI N'ÉTAIT QUE CASTRATION, PEINDRE AUX COULEURS DE LIBERTÉ LE CHOIX DE PLUSIEURS SERVITUDES. LE "SENTIMENT DU DEVOIR ACCOMPLI" FAIT DE CHACUN, L'HONORABLE BOURREAU DE SOI-MÊME.
- R. VANEIGEM -

JE SUIS LIBRE D'OBÉIR OU DE DÉSOBÉIR.

SI DIEU DEVAIT APPARAÎTRE, IL FAUDRAIT REMPLACER LES CRUCIFIX PAR DES COQUETIERS...

DECOMPOSITION

DANGER

OCCIDENTAL

SOCIETY

EUROPARARUSSOAMERIKKAKAUSTRALIA - SOUTHAFRIKA & CO

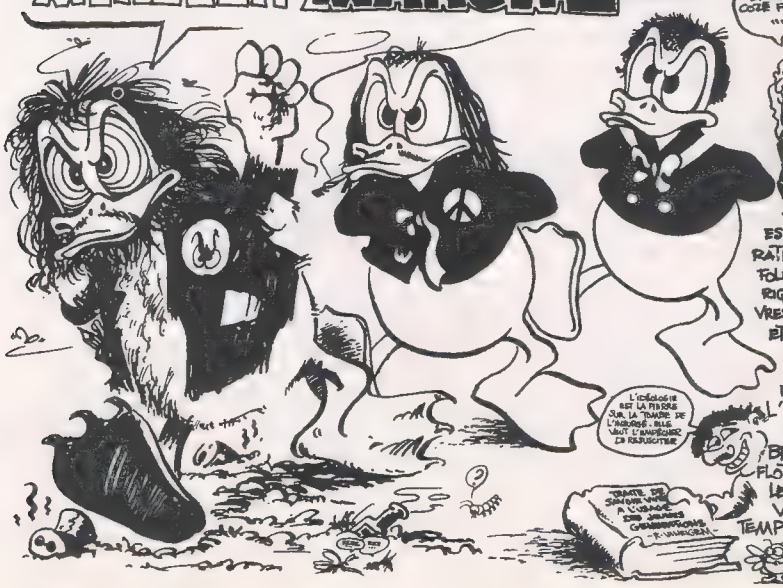
LA BÊTISE NE NAÎT PAS D'UN MANQUE D'INTELLIGENCE COMME LE CROIENT LES IMBÉCILES, ELLE COMMENCE AVEC LE RENONCEMENT, AVEC L'ABANDON DE SOI.

C'EST POURQUOI, QUICONQUE TE DEMANDE RAISON ET EXIGE DES COMPTES, TRAITE-LE EN JUGE, C'EST-À-DIRE EN ENNEMI.

"JE VEUX DES HÉRITIERS, JE VEUX DES ENFANTS, JE VEUX DES DISCIPLES, JE VEUX UN PÈRE, JE NE ME VEUX PAS MOI-MÊME." AINSI PARLENT LES INTOXIQUÉS DU CHRISTIANISME, QU'ILS SOIENT DE ROME OU DE PÉKIN. PARTOUT OÙ RÈGNE UN TEL ESPRIT, IL N'Y A QUE MISÈRE ET NÉVROSES. LA SUBJECTIVITÉ M'EST TROP CHÈRE POUR QUE JE POUSSE LA DÉSINVOLTURE AU POINT DE SOLLICITER OU DE REFUSER L'AIDE DES AUTRES HOMMES. IL NE S'AGIT PAS DE SE PERDRE DANS LES AUTRES, NI DAVANTAGE DE SE PERDRE EN SOI. QUICONQUE SAIT QU'IL DOIT COMPTER AVEC LA COLLECTIVITÉ DOIT D'ABORD SE TROUVER, SANS QUOI IL NE TIRERA DES AUTRES QUE SA PROPRE NÉGATION.

—R. VANEIGEM—

ENTRE DEUX MERDES IL FAUT SAVOIR CHOISIR LA MEILLEURE AU MEILLEUR MARCHÉ—



J'AI VU LES GRANDS ESPRITS DE MA GÉNÉRATION DÉTRUITS PAR LA FOLIE, AFFAMÉS, HYSTÉRIQUES NUS, QUI PAUVRES ET EN HAILLONS ET ŒIL CREUX ET DÉFONCÉS RESTÉRENT DEBOUT EN FUMANT DANS L'OBSCURITÉ SURNATURELLE DES CHAMBRES BON MARCHÉ FLOTTANT PAR DESSUS LE SOMMET DES VILLES EN CONTEMPLANT LE JAZZ.

—A. GINSBERG—

INSTITUT FRANÇAIS DE LA CONSOMMATION

IL N'Y A PAS D'AVENIR, IL N'Y A JAMAIS EU D'AVENIR. LE VÉRITABLE AVENIR, C'EST AUJOURD'HUI.
– MIGUEL DE UNAMUNO –

LA VIEILLE CATIN OCCIDENTALE SE CONVULSE MINÉE DANS SES ENTRAILLES PAR LA CROISSANCE DES COLLECTIVITÉS PARASITES ET ASOCIALES QUI PROPAGENT LE VIRUS SUBVERSIF DE LA JOUISSANCE INCONDITIONNELLE,

DE LA JOUISSANCE TOTALE. MALGRÉ TOUS SES EFFORTS, LA RUSSO-EUROPAMÉRIK NE PEUT S'EMPÊCHER DE SÉCRÉTER LE PRODUIT DE SA PROPRE ANGOISSE — L'AVANT-GARDE D'UN NOUVEL-ÂGE.

LES MUTANTS ÉCHAPPENT AUX SERGENTS RECRUTEURS DE LA RÉCUPÉRATION CAR ILS PEUVENT SE CAMOUFLER DERRIÈRE LA MEILLEURE DES PROPAGANDES — LA PROPAGANDE DU MOI ABSOLU — DU PLAISIR VÉCU. LA CEINTURE DE CHASTETÉ QUI TORTURAIT L'IMAGINATION EST TOMBÉE. L'UNIVERSALISME SURGIT AU CARREFOUR OÙ LA CIVILISATION A CATALOGUÉ SON PASSÉ PLANÉTAIRE... LA *RAISON*, LA *LOGIQUE* ET LA *MORALE* APPARAISSENT FOSSILISÉES... LE VERBE ET LE MOT S'ENTENDENT DANS LEUR RÉALITÉ BORGBORIGMIQUE, LE MOUVEMENT EST INEXORABLE.

ET CEUX QUI TENTENT DE L'ENDIGUER SONT ÉCRASÉS SOUS LA RICHESSE SUBJECTIVE DE TOUS CEUX QUI COMPOSENT LE NOUVEAU PEUPLE RÉVOLUTIONNAIRE...

SEUL AU MILIEU DE LA TEMPÊTE, AVEC LA FOULE HURLANTE TU TE DÉMÈNES COMME UN PAUVRE DIABLE... DANS LE TINTAMARRE AU MILIEU DE TOUS CES ZÉBRES QUI GUEULENT À QUI-MIEUX-MIEUX, VA DONC SAVOIR QUI CROIRE ? ILS ONT L'AIR DI VRAI, ET CE QU'ILS DISENT C'EST TELLEMENT CONVAINCANT QUAND ON N'ÉCOUTE QUE ÇA ET QU'ON NE POSE PAS DE QUESTIONS...

OURAGAN SUR LA JUNGLE. IL FAUT PAS METTRE LES DEUX PIEDS DANS LE MÊME SABOT, IL FAUT DRÔLEMENT SE MAGNER LE TRAIN... ALLER VITE *PLUS VITE ET, PLUS LONGTEMPS...*

C'EST LE PREMIER TRUC QU'IL FAUT SAVOIR... C'EST AINSI QU'ON SE RETROUVE LANCÉ PLEIN- POST-MIRO SUR DES RAILS DE CHEMIN DE FER ÉLECTRIQUE.

ET C'EST LA COURSE APRÈS LE TRAIN... AVEC LES COPAINS QUI TE MARCHENT SUR LES PIEDS... SANS COMPTER CEUX QUE TU ÉCRABOUILLES — *PAS LE MOMENT POUR FAIRE DU SENTIMENT* — ET TOUT CE QUE TU BOUFFES COMME POUSSIÈRE, COMME SALETÉ QU'IL TE SOUFFLE DANS LA GUEULE CE FOUTU DE BON-DIEU DE FUMIER DE TRAIN ! VOILÀ LES "PREMIÈRES," DANS UN COIN TU EMPOIGNES UN BON CHEVAL. TU VAS GRIMPER. RATÉ... FAUT REMETTRE TA MISE ET PAS T'ESSOUFLER... PAS UN CADEAU, MAIS AVEC LE BLUFF... *VISER L'ESSENTIEL:* LA CAILLASSE LUISANTE QUI CRÉPITE SOUS LES TALONS ET LES BÂTONS DANS LES ROUES, ET L'ŒIL DU VOISIN AUSSI... JUSQU'À TEMPS OÙ.

TU TE FOUS LA GUEULE PAR TERRE... OH HEUREUX HOMME TE VOILÀ SUR LE CARREAU P'TIT-PÈRE.

BÉNI TON FLIPP. LÀ-BAS, LE MERDIER, IL FILE, SANS TOI. AVEC LA FOULE DES CLAMPINS QUI LUI COURT LE TRAIN... SALUT LES POTES BON VOYAGE !!!

VIVE LA GLANDOUILLE ! MAIS, QU'EST CE QUE JE FOUTAIS LÀ BAS, NOM D'UN CHIEN À COURIR DERRIÈRE CETTE PUTAIN DE LOCO POURRIE ?

HE VOUS LÀ ! CIRCULEZ !!!

"CHANGER LA VIE !!"

R. CRUMB

A. RIMBAUD « VIVE LA RÉVOLUTION ! »

UNDERGUIDE

SUITE

Après le numéro spécial de février sur l'underground, voici les rectificatifs et ajouts des lecteurs. Cette rubrique est permanente. Continuez à nous écrire et à nous informer des points de chute précis : bistrots, piaules, bouquins, librairies, cinémas, restaurants bon marché, presse parallèle, etc.

01-Ain

OYONNAX
Bistrot : « Chez Blanc », toute la journée, en face du bahut, assez sympa et pas cher.
Un bouquin : « Zigote ». Journal épisodique. (Permanence, Jean-Michel Peugeot, 18, rue Michelet, Oyonnax.)
Epicerie Macrobiotique : Chez Allenbach, rue Voltaire.
Politique : La répression s'abat sans cesse. L'hiver en montagne est dur pour ceux du bidonville.
Un groupe Secours Rouge tente de réagir, ainsi que quelques anars indépendants.
Groupes : King Size, Virus A2, Storming Brains, Nevrose, Canicule.

03-Allier

MONTLUÇON
Cafés : « Le Moderne », bd de Courtais. On peut y bouffer pour 6 francs. Patrons sympas.
Bonne M.J.C. : artisanat, ciné, groupes.

06-Alpes-Maritimes

NICE
« Le Prado », cité précédemment, est décevant. Par contre, on peut bouffer pour un franc ,et avoir l'estomac bien plein, au « Fourneau », dans le vieux Nice (entre 12 h et 13 h 30). D'autres petits troquets dans le même coin.
« Le Crystal » : loin d'être un « bar sympa » est l'endroit le plus raciste qui soit.
La M.J.C. Magnan fait un dirigisme rétrograde.
Music Power : Disques Freak : Nice-Europe, les portiques, 28, rue de l'Hôtel-des-Postes.
Un journal : « Le doigt au cul ».

10-Aube

TROYES
On peut manger et coucher gratis pour quelques nuits à **« L'Escale »,** Impasse Fresquin, près de la Cathédrale.
« Picotin » : ex-Copainville, tout le monde connaît. On peut manger pas cher.
Foyer Hoppenot : Rue du Cloître-St-Etienne (près de la préfecture).

16-Charente

ANGOULEME
Endroits sympas : Librairie Roy, place Louvel. Disc'22, rue de Beaulieu.
Pour bouffer : Cité Administrative, « Cantine des Fonctionnaires » : 4,40 F. Foyer St-Martial, 6, place St-Martial, 5 F. « Chez James », route de Bordeaux (Sillac), 6 F.
Pour pieuter : Auberge de la jeunesse, place St-Martial.
Folk, pop : M.J.C. Sillac, Ma Campagne : folk, jeunes chanteurs... Roger Mason, A. Stivell. « Cabaret du port ».

17-Charente-Maritime

ROYAN
« L'Erudit » : Journal qui imprime n'importe quoi. Poétique et satirique. Patrick, 30, bd Côte-de-Beauté ; 17, Vaux-sur-Mer.
Un club, PDISCLU : Photographes et artisans, organise chez vous gratis, des boums avec sono très perfectionné et light show. Possède deux labos photos, et peut vous apprendre à développer gratis. Pour tous renseignements, voir « l'Erudit ».

22-Côtes-du-Nord

DINAN
L'auberge de la jeunesse est très bien. Ils font beaucoup de trucs. Ça se trouve en pleine brousse, allée de la Fontaine-des-Eaux. On y pieute pour 5 francs.

28-Eure-et-Loire

NOGENT-LE-ROTROU
« Gamma » : 23, rue des Tamaris, coordonne les efforts des artistes isolés, monte des spectacles, centralise des adresses pour les marginaux, hors circuits, et autres débutants.

29-Finistère

BREST
2 groupes : « Time » et « Machine Gun ».
Bistrots : «Wood Bar» : à éviter. « L'Entracte», jeudi et samedi soir, rue Glasgow. « Le Reckord », face à la Maison du Peuple.
Bouffe : « Jean Macé », face au lycée Kéristen, resto-U de Bougeren et restos du port de commerce.
Boulots à la journée sur les docks, si bateaux.
Cinémas : le « Comœdia », et au « Pac » (discothèque).
Journaux : « L'Antidote » (comité rouge). « Lutte lycéenne » (CLL Anar).
Dodo : voir cafés et fac. (Hall du Resto-U).

33-Gironde

BORDEAUX
Ciné-Clubs : Jean Vigo, 3 francs les 3 séances. Très bons films, mauvaises conditions de projection, bonnes rencontres. Art, Cinémathèque (place de la Ferme-Richemond).
Contacts : à la fac de lettres, aux « clubs » de lettres et d'anglais (café, musique, intos, du monde).
Librairies : L'avenir, cours Pasteur. La Bohème, cours Pasteur (échange de livres disques et toutes sortes de bricoles).
Politique : Comité de soutien aux objecteurs, 9, rue de Sossy, 33, Talence.
Pour les anars : 7, rue du Muguet (ciné-club du 19 juillet).
Pour les maos : L'Avenir (cité plus haut).
« Le Carthage », rue Ste-Catherine : petits gâteaux délicieux et économiques, bonnes rencontres.

35-Ille-et-Vilaine

RENNES
Restos : « Primevère » au centre Alma, repas 5 francs. **« Snack de la gare »,** avenue Janvier, repas 7 francs. « Chemin de Ronde », rue de Nantes, repas pour 9 francs. « Picarde » rue de Redon (ouvriers), couscous et autres plats, pour 8 francs.
Boutique Marocaine : sur les quais.
Maisons de Jeunes de quartiers très intéressantes. (Villejean, Cleuvay, Maurepas.)
Ciné-Clubs de bahut et de MJC.
Disc 2000 : 61, rue de Brest, de bons disques import.
SAINT-MALO
Soirées folk à l' « Aviso », 12, rue du Point-du-Jour, tél. 34-99-08.

38-Isère

GRENOBLE
Le comité anti-nucléaire démarre pas mal. Pour le voir, il faut s'adresser à Anne-Marie Didier, Al 332, résidence Hector-Berlioz, campus universitaire de St-Martin-d'Hères.
La M.A.J. va avoir un local 2, rue de la Paix, 38-Grenoble.
« M.A.J., c'est Musique Art Jeunesse. Ça veut dire n'importe quoi ; on y fait tout. On essaye surtout de se donner les moyens matériels de faire ce qu'on a envie de faire par le biais de la loi de 1901 (musique, poterie, ateliers pour gamins, sérigraphie). M.A.J. vit de sa propre vie, évolue, ou n'évolue pas ; on s'en fout. On sait qu'on va avoir beaucoup de copains, et qu'on en a déjà beaucoup ; l'A.J.A. d'Annecy, par exemple... »
« L'appel de la forêt » orchestre du M.A.J., cherche des endroits pour faire du bruit dans la région économique Rhône-Alpes.

Style : rappelle un peu celui du fameux groupe de free jazz « l'appel de la forêt ».
Rémunération : c'est presque pour rien si on tient compte de l'extraordinaire qualité du chaud.
Le « Rigodon » veut faire revivre la musique traditionnelle populaire en permettant des rencontres entre tous les amateurs de musique folk (de tous pays), en organisant des hootenannies (soirées où chacun peut participer spontanément), ateliers instrumentaux (initiation ou échange de technique ; guitare, banjo, violon, dulcimer...), collectage du folklore encore vivant dans les campagnes et en faisant connaître la musique folk à tous ceux qui ne la connaissent pas. Marcel Riofray, OI scandinave, résidence universitaire du village olympique.
Librairie les **« Yeux fertiles »**, 7, rue de la République.
J.-P. Andrevon n'est plus correspondant d'**Actuel** et a déménagé. C'était une erreur. N'aime pas la musique pop.
Disquaire très chouette : **Radio Grenoble,** 23, boulevard Gambetta.
Café : « Le Monte Carlo », place Grenette. « Café de la Poste » à éviter. Sur le campus, resto-U Diderot.
2 restos : « Le grec » ,rue Condorcet. « Germaine », quelque part...

40-Landes

MONT-DE-MARSAN
Bistrots : « Le Divan », pas du tout l'ambiance annoncée. A déconseiller : « Le Massy », « Le Grand Café », flicqué, « Le Mirage », racisme anti-freaks.
Par contre, on peut aller au **« Club »**, y manger pour pas cher du tout.
« Sol y Sombra » : bar pseudo-espagnol, très sympa, bonne ambiance, repas pas chers.
Disquaire : le moins mauvais, « La Cigale ».
Un journal souterrain : « Le paranoïaque libéré », tiré à 100 exemplaires (numéro 3). Vendu sous le manteau (très subversif !).
Que toutes celles qui sont vraiment intéressées par une section M.L.F. viennent au café du Commerce (jeudi et samedi après-midi).

58-Nièvre

NEVERS
Magasin sympa : **« Disks »,** rue de la Revenderie. Pop, free jazz et quelques journaux souterrains. Excellent point de rencontre, mieux que Chez Martin ou à la Maison de la Culture.
Bientôt un journal : « Le Loup ». Pour contact, J.-M. Dupont, Jouet-sur-l'Aubois, « Le Pont des Hameaux ».
GUERIGNY
Un nouveau groupe, « Amplitude ».
RANEY
Un autre groupe : « Dragster's ».

59-Nord

Plein de petits restos arabes (4, 5 ou 6 F le
LILLE
couscous), rue Jules-Guesde, rue de Bouilleul, 78, rue de la Plaine, rue de Clef, auprès de la place aux Oignons.
Au fait, pas de carte au Resto-U, 1, rue de Valmy.
Ciné : rue Esguernois (3-4 F). De bons westerns. Le mardi, ciné-club (4 F) au **Métropole,** rue du Pont-de-Comines, et au **Carméo** (rue de Béthune).
Cafés : « Aux quatre cantons », près du campus d'Annopes (soulographie considérable). « Petit coin », rue Esquermoise. Joseph Reinhart y fait des apparitions. C'est le cousin de Django.
Bouffe : trois marchés pas chers : place Sébastopol, place du Concert, Wazennes (dimanche matin).
Fringues : à Fives : « Carmen », derrière la douane, rue de Lannoy et les fripiers de la rue du Long-Pot.

61-Orne

ALENÇON
Fresh speed 72 : folk important, répète le mercredi au lycée, de 11 h à 22 h.
Théâtre : progressif, la compagnie du Temps fort.
Cafés : place de la Magdeleine (église) accepte les freaks.
A surveiller : Le Centre à la ZUP pendant deux ans. Deux types ont trouvé un filon international, résultat, pour 10 F tous les quinze jours : **Cosmosis** anglais, **Celtes** Hollande, dont le batteur est passé chez Joe Cocker, **Berkland** folk San Francisco, **Mormos** road.
Folk américain, **Dynastie Crisis** plus Heaven
Canards : Collège St-François, internes parisiens et alençonnais : Le Tikkado littéraire, 3 numéros, 50 exemplaires à 0,50 F. Génial, libre, malgré la direction cléricale !
Le Ha-Chiche ou **Spermatozoïde** nous quatre. Un exemplaire faute de fonds et de matériel, raconte les festivals vécus et voyages. Soirées Pink Floyd.
Au collège : internes bourrés atterrissent chez les flics. A la fête de la boîte, théâtre populaire, les plombs sautent, coïncidence, manif générale, eh oui !

65-Hautes-Pyrénées

TARBES
Restos : Pâtisserie tunisienne, rue Abbé-Tocné. Le Gambetta, rue de l'Harmonie.
Le T.P.P. (Théâtre Permanent des Pyrénées) se casse la gueule faute de crédits suffisants.

66-Pyrénées-Orientales

Les Catalans : **Journal La Falc :** 10, rue Foy. C.C.P. Michel Mayol, 17 533 45, Paris. Livres en catalan.

69-Rhône

LYON
L'adresse du GARM : c/o Mireille Debard, 7, rue Jomard, 69-Oullins. Association pour la nouvelle musique (ANM), 41, rue St-Georges, Lyon : promouvoir, diffuser et défendre la mosik en dehors des circuits du show-business.

71-Saône-et-Loire

« Bar - Lamartine », quai Lamartine, au long
MACON
de la Saône. Contacts, serveuse sympa.

80-Somme

HALLENCOURT
35 km d'Amiens, 20 km d'Abbeville.
Petit patelin de 1.200 âmes, pas encore pollué. Un café vraiment sympa, chez Lilli.
Tentative d'un **journal** mural. On essaie de se remuer. Beaucoup de prolos et de jeunes bourrés. Il y a de belles grottes, isolées de la civilisation. Papy, rue de la République. Peut héberger artistes, freaks, mendiants ou autres de passage.

87-Haute-Vienne

LIMOGES
Lieux de rencontre : « Central » (bar). Maison du Peuple, rue Charles-Michels.
Un **groupe folk** qui a enregistré un 33 tours « Allmen Group ».
Boîte pas cher, ambiance : « Templiers ».
Groupes, groupuscules, etc. : le G.A.L. (groupe d'action lycéen) a été créé cette année. Il fait peu de bruit mais agit beaucoup. Contactez-nous au lycée. On est très voyants. A créé la « Gangrène », journal libérateur et libre des prisonniers du lycée Gay-Lussac.
Cinéma : « Ciné 5 » (4 F), films de Jean Rouch, etc. Le « Star », les mardis et vendredis.

Kathmandhu...
Ras le bol !
changez de cap...
Cet été Rivages programme
le Cœur du Sénégal
1.995 F (aller-retour avion Jet
pension complète
logé, nourri chez l'habitant.

rivages

L'Afrique ne se visite pas mais se découvre au milieu des Africains. Venez nous voir, ou écrivez-nous, nous avons des tas d'autres voyages.
Pour plus de renseignements :
Venez nous voir à notre boutique ou envoyez-nous le bon à découper ci-dessous.
RIVAGES - 330, rue Saint-Jacques, Paris-V^e^. Tél. 325-43-99.
Veuillez me faire parvenir votre documentation, sans engagement de ma part.
NOM .....
PRENOM .....
ADRESSE .....
COR. lic. A 622

UNDERGUIDE

Les bonnes adresses ne sont pas seulement celles des bistrots. D'autres servent, quand on bosse, quand on est dans la dèche, quand on a des problèmes, et il ne faut pas toujours cracher sur les curés. En voilà quelques-unes.

Il y a pas mal de mecs et de nanas qui bossent plus ou moins régulièrement se foutant éperdument « du mythe de la conscience professionnelle » ou bien prenant leur travail à cœur, essaient de satisfaire leur patron pour gagner un peu plus.

En tout cas, si on bosse, il peut toujours arriver des ennuis (vidanges, accidents du travail, réductions de salaires, méchancetés, etc.).

On peut croire que l'indignation spontanée de ses camarades, ainsi que leur solidarité, se transformant en action, seront suffisantes pour régler le problème. Mais, on peut aussi estimer que certaines organisations syndicales, même quand on en fait pas partie, peuvent pas mal aider les travailleurs réguliers ou non en cas de difficultés. C'est le cas de la C.F.D.T.

Il apparaît actuellement que ce syndicat semble être le plus ouvert aux problèmes des jeunes qu'ils soient maginaux ou non. Un certain nombre des militants de sa section de jeunes posent le problème de la Sexualité. des communautés, du refus de s'intégrer au système, de la drogue, du travail, du Service militaire. Ceci fait que les jeunes isolés qui s'adressent à la C.F.D.T. pour réclamer un soutien, pour expliquer un emmerdement, pour résoudre un problème de chômage ou de logement, risquent d'être bien reçu même si il s'agit d'un de ces « hippies drogués et fainéants » comme les lecteurs d'Actuel...

En mai 1972, la C.F.D.T. prépare à Grenoble une rencontre nationale sur la jeunesse dans la société capitaliste, ils doivent causer d'un certain nombre de choses intéressantes, on verra bien ce qu'il en sortira. En attendant, certains des militants de la C.F.D.T. préparent une action dans les agences de l'emploi pour organiser des circuits d'offres de boulot.

On peut toujours aller voir les responsables du secteur jeunes de la C.F.D.T. à Paris, square Montholon, Paris-10e, 4e étage. On peut s'adresser aussi en province aux locaux des Unions départementales de la C.F.D.T. : Marseille, 3, rue Saintes.
Lyon, 12, rue St-Polycarpes.

L'U.N.E.F. est le syndicat des étudiants. En principe, les étudiants qui en font partie sont censés être des gens sympathiques, qui désirent défendre les intérêts des étudiants et éventuellement participer à une transformation socialiste de la société.

Ils devraient donc se montrer accueillant envers les freaks et autres marginaux qui se pointeraient dans leur locaux. Ceux-ci sont appelés « Assemblée générale des Etudiants ». Là, il est toujours possible de s'assoir un moment, de demander des adresses où pieuter, de se renseigner sur les choses qui se passeraient dans les environs, souvent bouffer et boire pour pas cher.

L'U.N.E.F. prépare d'ailleurs une série de concerts pop. Les locaux de l'U.N.E.F. gérés par les étudiants se trouvent dans chaque cité universitaire soit dans les campus, soit dans la ville.

80-Amiens : AGEA, rue des Majots.
33-Bordeaux : 125, cours d'Alsace-Lorraine, resto, cafétéria, grandes salles.
13-Marseille : AGEM, en bas de la Canebière. Fac de Sciences, St-Charles, place Victor-Hugo.
57-Metz : AGEM, île du Saulay.
54-Nancy : AGEN, 1, rue Georges-Simon.
31-Toulouse : AGET, 15, rue des Lois.
14-Caen : AGEC, 1, place de la Mare.
76-Le Havre : AGEH, 19, rue de l'Alma.
59-Lille : AGET, 116, rue Béranger.
37-Tours : AGET, 116, rue Béranger.
38-Grenoble : AGEG, rue de la Poste.

MISSIONS PROTESTANTES

Depuis mai 1968, on savait que les organismes protestants avaient souvent montré un certain libéralisme qui permettait à des camarades dans la merde de trouver un appui. Peut-être que le Dieu des protestants, il est plus gentil que le Dieu des catholiques. En tout cas, il s'avère qu'en cas de problèmes, les œuvres protestantes sont plus sympas que les autres.

Si on se trouve paumé dans une ville que l'on connaît pas, qu'on a faim, qu'on est fatigué, il est vraisemblable que l'on sera toujours accueilli par les membres des missions d'évangélisation protestante. Si on se fait chier parce qu'on vient d'être vidé de son boulot ou de sa piaule, on peut toujours espérer y être aidé.

Ces missions sont par principe des lieux d'accueil, et on doit y trouver une aide en cas de dèche.

A Paris-18e : La Mission Verte, 127, rue Marcadet.
A Paris-11e : Le Foyer Fraternel, 59, rue de la Fontaine-au-Roi.
A Arcueil : 63, rue du Colonel-Fabien.
A Bicêtre : 10, rue Danton.
A Lille-Cauteleu : La Fraternité, 48, rue du Marias-de-Lonme.
A Roubaix : Mission, 106, bd de Belfort.
A Rouen : Mission, 183, rue St-Julien.
A St-Nazaire : Mission évangélique populaire, rue de L'Ile-de-France.
A La Rochelle, Mireuil : Mission, avenue Pt-Kennedy.
A Marseille : 7, bd Burel.
A Nantes : 3-5, rue Amiral-Dauchaffaut.
A Nemours : 7, rue du Docteur-Dumée.

Il existe aussi une mission pour les sans-logis, où on peut toujours être hébergé et nourri : 14, rue du Chemin-Vert, à Paris-11e.

Il y a un certain nombre de foyers protestants assez utiles si on est vraiment paumé et qu'on sait plus où aller. Pour y habiter en permanence, il faut généralement avoir un boulot et pas trop faire le rigolo. C'est pas non plus gratuit, mais c'est pas cher. On n'est pas forcé d'être protestant, mais souvent c'est plus commode, alors !

C'est rare que l'on puisse n'y rester qu'une nuit, mais on doit toujours y trouver un coin pour dépanner. Les restaurants de ces foyers sont toujours ouverts à tous et pas cher.

A Strasbourg : 8, fossé des Treize, Foyer Daniel-Legrand, chambres mecs, resto.
A Valence : 54, rue Amblard. Chambres, resto.
A Toulon : 11, place d'Armes. Resto, quelques chambres.
A Bordeaux : 10, rue Voltaire. Resto, chambres.
Au Havre : 153, bd de Strasbourg. Chambres, resto.
A Toulouse : 92, route d'Espagne. Chambres, resto.

CIMADE

Il existe aussi un organisme spécialisé de secours : la « cimade », qui est un mouvement assez sympa auprès des immigrants, des ceux que leur maison a été détruite, des exilés, des évacués, et des réfugiés. Si on fait partie d'une de ces catégories, on peut s'adresser à eux. Aussi, si on est en prison et qu'on est très emmerdé, ou bien si on en sort et qu'on a pas de fric.

La Cimade peut offrir une aide d'urgence, des possibilités de logement, éventuellement du boulot. On peut les contacter à Paris, rue de Grenelle.

A Lyon : 3, rue Diderot.
A Marseille : 26, bd des Dames.
A Strasbourg : 9, rue Raymond-Poincaré.
A St-Denis : 14, bd de la Libération.
A Nanterre : 326 bis, avenue de la République.

Peut-être que si on leur demande autre chose, ils enverront pas se faire foutre.

Il est difficile de préjuger de l'accueil que font les militants du PSU aux gens qui sont sur la route. S'il s'agit d'un réel emmerdement avec les flics, avec un propriétaire, avec le service militaire ou une quelconque merde administrative, il est évident qu'il est toujours possible de s'adresser aux membres du PSU ou du Secours Rouge.

Au bureau national du PSU, 9, rue Boromé, Paris-15e, on peut être sûr de trouver des gens qui essaient d'aider dans la mesure du possible. Le PSU prépare une fête populaire avec concerts POP et cirques, et semble donc se soucier du mouvement underground et de ses enfants. Que ce soit

Pour les ennuis de flics, pour les conseils auprès d'avocats, pour les situations irrégulières : téléphoner à 607-76-65 ou passer 71, rue Louis-Blanc, Paris-10e : c'est le centre du Secours Rouge.

On peut aussi toujours contacter des militants du PSU et du Secours Rouge dans toutes les villes universitaires, dans les facultés.

En cas de besoin, un collectif d'avocats à Paris se charge de toutes les affaires pour lesquelles on fait appel à eux. Pour le fric, on se débrouille : Défense Collective, 73, rue Buffon, Paris-5e.

ÉCOLOGIE MYTHOLOGIE

IL ÉTAIT UNE FOIS UN FREAK DU NOM DE FRANK. LE VOICI MOLLEMENT ÉTENDU POUR UN LÉGER SOMME DANS LA GRANDE FORÊT. DE MERVEILLEUX PETITS RÊVES S'AGITAIENT DANS SA TÊTE...

UN CONTE DE FÉE POUR GENTILS FREAKS.

F. SCHRIER
© 1970

LORSQU'IL SE RÉVEILLA ...

SNORK GURK FARK UNG PAF GAK

TWEET AKK BANG FLAP HOP WHAP ... DING BLIP FRIT WE

SNAZZLE UNNNN FERGG HUH?

IL NE SAVAIT PAS CE QUI L'ATTENDAIT.

HO! PAS GRAND CHOSE!

O.K. QU'EST CE QUE C'EST?

JE SUIS LÀ POUR CHATOUILLER UN PEU VOTRE IMAGINATION, VOILÀ TOUT!

IL SE TROUVA NEZ A NEZ AVEC UN ÉTRANGE PERSONNAGE ...

NOUS ALLONS COMMENCER PAR QUELQUES BABIOLES, FOUS RIRES INCONTRÔLÉS ET HURLEMENTS HYSTÉRIQUES...

POKE

AHO

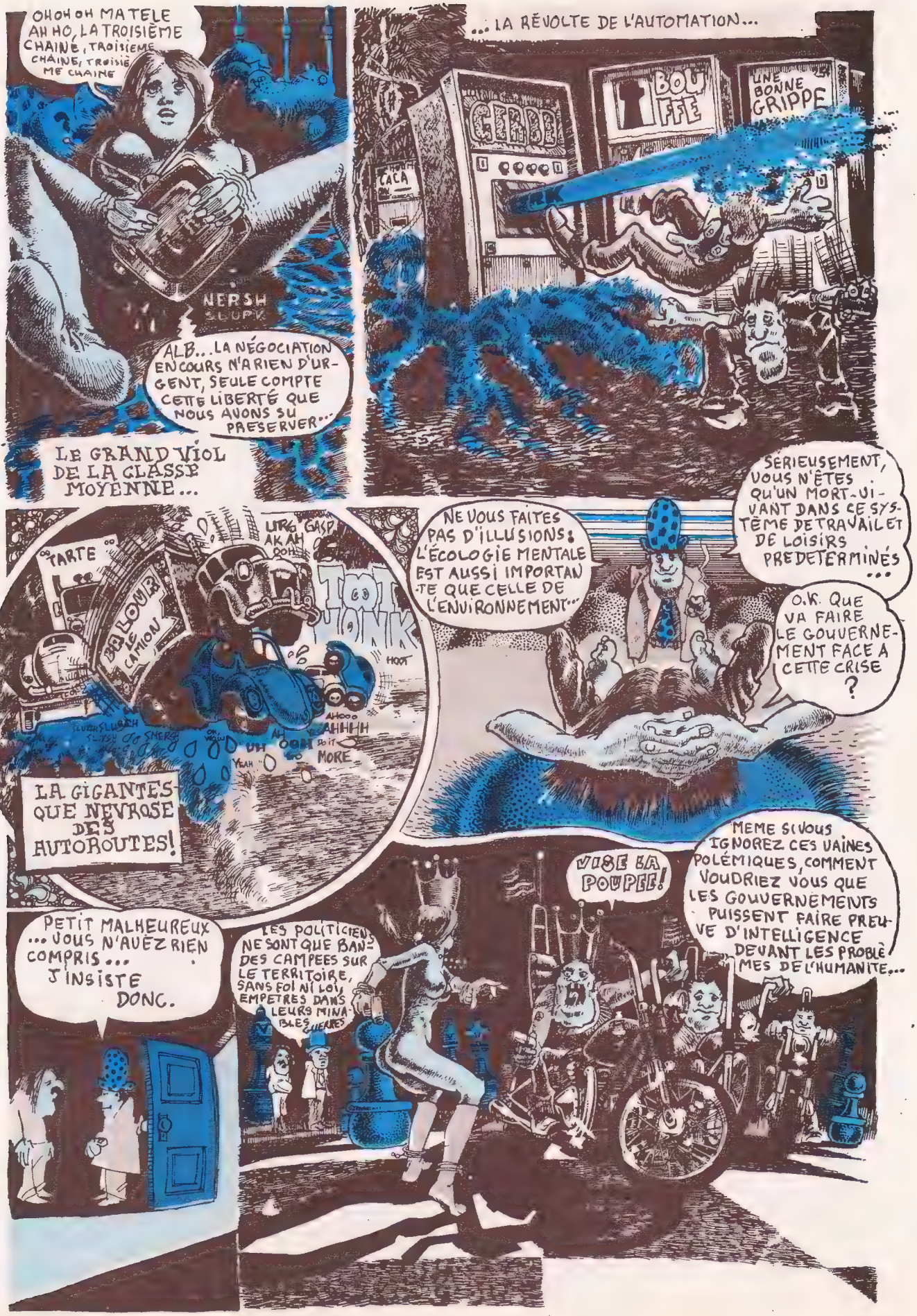
ATTENTION, NE TRIPPEZ PAS AU-DESSUS DE BILLANCOURT!

OH, C'EST BIEN MA VEINE... VOUS AVEZ TRÉBUCHÉ SUR RENAULT MON GARÇON, ÇA C'EST DE L'ANARCHIE !!

FUMP!

OH! RIEN DE TROP GRAVE. JUSTE LA CHAÎNE DE MONTAGE DES VOLANTS... REGARDEZ CES PETITS RONDS, ROUGES, BLEUS, JAUNES...
EN REALITÉ, L'AUTOMOBILE EST DE NOS JOURS L'INCARNATION D'UN INCROYABLE FANTASME. LA VOITURE DEVIENT UNE EXCROISSANCE DU VÊTEMENT; IL FAUT A LA PLUPART DES GENS CETTE ETINCELLANTE CARAPACE POUR AFFIRMER LEUR PERSONNALITE OU ATTIRER L'AUTRE SEXE DANS LEURS RÊTS. "SUPERCAR BANDE POUR VOUS!"
ET MOI QUI CROYAIT QUE C'ÉTAIT UN TRUC SERIEUX
QU'EST CE QUE C'EST QUE TOUS CES LILIPUTIENS AUTOUR DES DISTRIBUTEURS AUTOMATIQUES DE CAFÉ?
C'EST UN VÉRITABLE ENFER POUR PLEIN DE BRAVES MECS!
PAS DU TOUT... JE SOUFFLE UN COUP SUR LE BROUILLARD PUANT ET VOUS ALLEZ VOIR A QUELS JEUX ILS JOUENT...
REGARDEZ CETTE RIG QUI DRAGUE UNE D.S. LA PLUS GRANDE ENTREPRISE DE FRANCE SE MOQUE BIEN DE LA CRISE DES TRANSPORTS: ELLE JOUE AVEC SON PÉNIS...
JE VIENS DE MARCHER DANS UN TRUC DEGUELASSE! QU'EST CE QUE C'EST
GURK
C'EST LA SEINE A BOULOGNE VOUS FERIEZ BIEN DE VOUS NETTOYER!
SCATOLOGIQUEMENT PARLANT, ON DIRAIT DE LA BOUSE DE VACHE FRAÎCHE...
TOUT ÇA M'A TOUJOURS ÉCHAPPÉ...
SQUISH FUK MASH POOSH
THOT GISH
ET ÇA?
DE LA MERDE DE PARIS!
OUAIS!
JE T'EN FOUTRAIS! PAN SUR CE PUTAIN DE PAYS!!
TRÈS BIEN
SQUIT

OHH... C'EST TYPIQUEMENT LE SYNDROME DE DEBILOS...
IRAK
Voici LA PHASE DE FRÉNÉSIE DESTRUCTRICE ...
AKK GIK
...QUI MÈNE DROIT A UNE HYSTÉRIE THÉMATIQUE...
YEAH! OOOOH NOOO
... ET A UN EFFONDREMENT TOTAL DU SYSTÈME NERVEUX...
C'EST FINI
DING
GNIZP
JOLI BORDEL. JE CRAINS QUE VOUS N'AYEZ GUÈRE CONSCIENCE DE L'INUTILITÉ DE VOS EFFORTS. LE SYSTÈME EST PAR NATURE CHAOTIQUE ET SPASMODIQUE: IL S'AUTO-DÉTRUIT DE LUI-MÊME...
PAR EXEMPLE, NOUS VERRONS BIENTOT SE DÉVELOPPER LE GRAND SOMNAMBULISME DE LA BANLIEUE...
JE CROYAIS QUE VOUS AVIEZ UN TOIT ROSE?
GAZ
GAZ
OÙ SOMMES-NOUS?
J'AI PAS VU UN CHAT DEPUIS UNE SEMAINE


OHOH OH MA TELE AH HO, LA TROISIÈME CHAINE, TROISIÈME CHAINE, TROISIÈME CHAINE
NERSH SLURK
ALB... LA NÉGOCIATION EN COURS N'A RIEN D'URGENT, SEULE COMPTE CETTE LIBERTÉ QUE NOUS AVONS SU PRESERVER...
LE GRAND VIOL DE LA CLASSE MOYENNE...
... LA RÉVOLTE DE L'AUTOMATION...
GERDI
BOUFFE
UNE BONNE GRIPPE
CACA
TARTE
BALOUR LE CAMION
URG GASP AK AH OOH
TOT JONK
HOOT
AHOOO AHHHH
UH OOH
DOIT MORE
YEAH
LA GIGANTESQUE NEVROSE DES AUTOROUTES!
NE VOUS FAITES PAS D'ILLUSIONS: L'ÉCOLOGIE MENTALE EST AUSSI IMPORTANTE QUE CELLE DE L'ENVIRONNEMENT...
SÉRIEUSEMENT, VOUS N'ÊTES QU'UN MORT-VIVANT DANS CE SYSTÈME DE TRAVAIL ET DE LOISIRS PREDETERMINÉS...
O.K. QUE VA FAIRE LE GOUVERNEMENT FACE A CETTE CRISE ?
PETIT MALHEUREUX ... VOUS N'AVEZ RIEN COMPRIS... J'INSISTE DONC.
LES POLITICIENS NE SONT QUE BANDES CAMPEES SUR LE TERRITOIRE, SANS FOI NI LOI, EMPETRES DANS LEURS MINABLES GUERRES
VISE LA POUPEE!
MEME SI VOUS IGNOREZ CES VAINES POLÉMIQUES, COMMENT VOUDRIEZ VOUS QUE LES GOUVERNEMENTS PUISSENT FAIRE PREUVE D'INTELLIGENCE DEVANT LES PROBLÈMES DE L'HUMANITE...

IL FAUT ALLER PLUS LOIN, PARVENIR A UNE CONSCIENCE COLLECTIVE. LES STRUCTURES ENTREMÊLÉES DE L'UNIVERS MARCHAND, DE L'ETAT ET DES ARTS NE DÉPASSENT GUÈRE LE STADE DE LA PENSÉE PRÉ-LOGIQUE
OÙ SOMMES-NOUS?
J'SAIS PAS, JE TE SUIS..
MAIS POUR LA PREMIÈRE FOIS DANS L'HISTOIRE, NOUS POUVONS PARVENIR A UNE CULTURE COLLECTIVE, AUTREMENT DIT UNE CONSCIENCE, ET C'EST ÇA L'ÉCOLOGIE...
7 PEOPLE
8 COGNITION
9 GAMES
C'EST AINSI QUE LES TECHNOSTRUCTURES ELECTRONIQUES SONT LES PLUS FRELATÉES ET LES PLUS PRIMITIVES DE TOUTES.
QUE CHACUN SE DÉMERDE SUR CETTE PLANÈTE DE BOUE, CE SERA UNE VÉRITABLE RENAISSANCE!!
MAIS SI ON NE PEUT PAS DÉTRUIRE LE SYSTÈME ET QUE LE SYSTÈME NE PEUT RIEN FAIRE NON PLUS, ALORS OU EST LA SOLUTION?
PARKING
CHANCE
TRAIN
$350
$200
JOLI PETIT BOLIDE, HEIN?
AH!AH! VOILA BIEN POURQUOI TOUT ÇA EST SI PASSIONANT...
TOUTES LES RIVIÈRES DU MONDE PARTENT DE L'AISSELLE DE LA GRANDE GRENOUILLE
ZZZZZ
VOUS POUVEZ ME DONNER UN P'TIT COUP DE POUCE?
UN P'TIT COUP DE POUCE?
OUAIS S'IOUPLAIT
© MO F. SCHROER

LA VIE DES PETITS METIERS

Un certain nombre de gens en ont marre de bosser huit heures par jour chacun dans son coin, tous les jours le même train-train. Mais dans cette foutue société, on a pas trente-six mille solutions pour se procurer de quoi bouffer. Il y en a qui se démerdent pour se faire entretenir d'une façon ou d'une autre (parents, bourses, etc.), d'autres qui parasitent systématiquement (ça ne dure pas très longtemps), et d'autres enfin qui se sont posés le problème différemment. Comment trouver une activité lucrative irrégulière et éventuellement collective ?

Il y a plusieurs « petits métiers » marginaux possibles, artisanat, petite brocante, chantiers de peinture, petits travaux saisonniers.

L'artisanat et la petite brocante posent un problème de débouchés. En effet, il faut pouvoir vendre sa production (pour l'artisanat) ou sa « camelote » (pour la petite brocante). A Paris, il est absolument interdit de vendre dans la rue ou dans le métro, même avec une patente. Les places sont réservées aux invalides de guerre. Certains « vendeurs à la sauvette » le font quand même, mais s'ils se font piquer par les flics, ils risquent une amende de cent francs et la saisie de leur marchandise.

En province par contre, dans certains endroits, les gens sans patente sont tolérés, parce qu'ils font « couleur locale ».

Pour ceux qui préfèrent la sécurité, le mieux est de prendre une patente de marchand ambulant à pied, la moins chère des patentes (il faut s'adresser pour cela aux contributions directes). Un inconvénient : cette patente est nominale, et la personne au nom de laquelle elle est établie est obligée d'être présente à la vente. Cette patente permet de vendre sur tous les marchés de la banlieue parisienne et de province. Il faut arriver tôt le matin, aller voir le placier de la régie des marchés, lui demander une petite place (il y a toujours une place d'un mètre ou deux de disponible) et payer deux francs à cinq francs la place par jour.

D'autre part, pour l'artisanat, il y a un article du Code pénal des Impôts (la patente étant un impôt) mentionnant que sont exonérés de patente les gens qui vendent le produit de leur art (pour plus de précisions, consulter dans n'importe quelle librairie un Code pénal des Impôts à la rubrique patente). Il faut juste une autorisation de la mairie des endroits où ils vendent.

L'artisanat

Le cuir.

Fabriquer des objets en cuir nécessite peu de matériel :

D'abord le cuir. On peut s'en procurer chez n'importe quel fournisseur de cuir en gros. A Paris, il y en a plusieurs, en province, un par ville en général. Il faut acheter du cuir pour cordonnier (le cuir pour maroquinerie est beaucoup plus cher parce qu'il est mieux tanné, plus travaillé et plus souple).

Un « collet » de vache n° 2 vaut de 50 à 70 francs et on peut faire cinq ou six sacs dedans. Un « plane » de vache vaut de 35 à 40 francs, il est moins épais, mais mieux pour les ceintures. Les chutes se vendent au kilo, très peu cher (3 francs le kilo en général).

La teinture.

On l'achète aussi chez les fournisseurs des cordonniers. Il faut prendre de la teinture pour couche de fond Magix. Il existe différentes teintes : noir, bleu marine, marron, rouge. Le litre coûte 15 F. On passe la teinture avec un chiffon imbibé très légèrement. Lorsqu'on grave le cuir, il faut le faire avant de passer la teinture, celle-ci ne pénétrant pas dans les aspérités.

Pour travailler le cuir, il faut un emporte-pièces multiple (10 F) pour faire les trous pour lacer, un marteau et une enclume pour riveter, divers poinçons pour graver le cuir, et un tranchet pour le couper. Les lacets pour coudre les sacs, soit on les achète tout faits (75 centimes la paire), soit on les fait soi-même en les découpant dans du « flanc » souple.

Pour fabriquer des ceintures, on achète les boucles (ça coûte assez cher) ou on les fabrique en cuir (boucles coulissantes) en découpant et en collant plusieurs épaisseurs de cuir. On peut aussi fabriquer divers petits objets (bracelets, bijoux, bandeaux) dans les chutes. Certains fabriquent aussi pour l'été des sandales en cuir avec semelle en cuir ou en pneu.

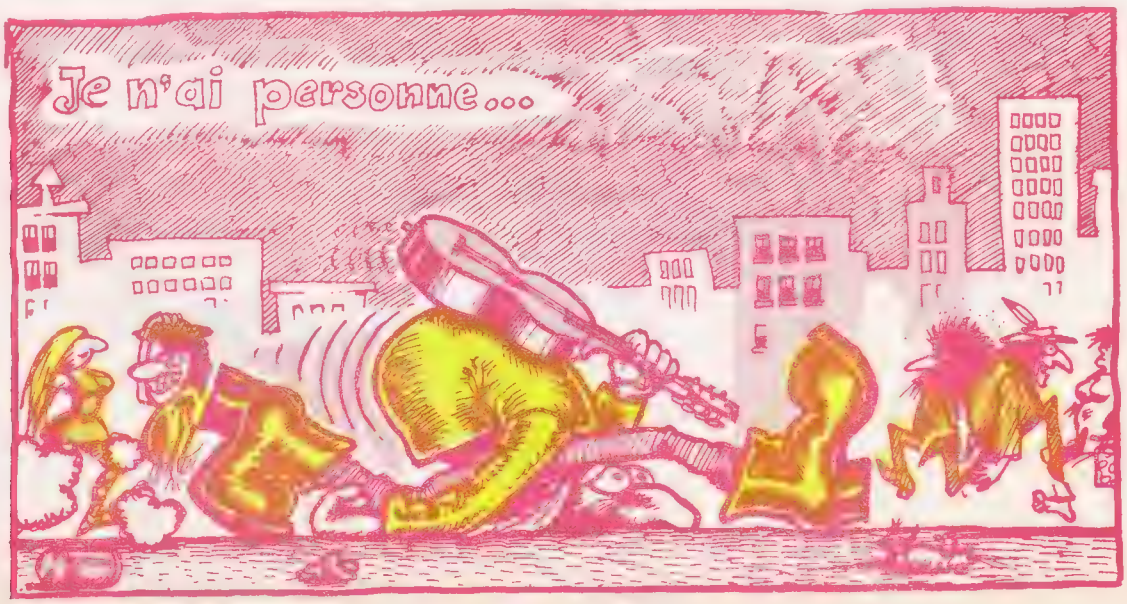
Les peaux.

A Paris, tous les confectionneurs de vêtements de peau (il suffit d'ouvrir un bottin pour trouver leur adresse) jettent, tous les soirs, des poubelles entières de peaux de 20 cm2 à 50 cm2 dans lesquels on peut fabriquer nombre de petits objets : pochettes pour mettre à la ceinture, bourses, bracelets, et même des coussins, des sacs, des gilets en patchwork pour ceux qui ont la patience de coudre les bouts ensemble (la peau se coud très facilement à la machine). Il faut aussi profiter de l'hiver pour aller récupérer toutes les chutes de peaux de chèvres et de moutons à la porte des confectionneurs de manteaux style afghan.

Evidemment, il faut y aller vers 21 heures, 22 heures, quand les poubelles sont sorties... Le travail de la peau est ainsi encore plus économique que celui du cuir, puisque la matière première est gratuite.

La ficelle

La ficelle, tout le monde le sait, est très peu chère à l'achat. On peut fabriquer des sacs au crochet (évidemment, il faut



apprendre à crocheter), des dessous de plat, d'assiettes, en faisant des nattes enroulées, ou aussi au crochet. On peut aussi les faire de différentes couleurs en les trempant dans des bains de teinture pour tissus (teinture Idéal, 2,50 F le flacon en droguerie).

Les bijoux

Beaucoup de nouveaux « petits artisans » fabriquent des bijoux. Le moyen le plus économique est de fabriquer des bijoux en fil de fer que l'on travaille avec une pince à bouts ronds. D'autres fabriquent des gourmettes, des bracelets, des colliers et des bagues en laiton (c'est plus cher que le fil de fer). Ça s'achète par rouleaux dans les quincailleries. On peut ensuite les faire chromer (50 centimes la gourmette) ou argenter (1 francs la gourmette) chez un chromeur.

En bijouterie artisanale, le plus difficile est la soudure. Pour bien souder, il faut porter à la même température les deux pièces à souder et la soudure. Il vaut mieux éviter la vulgaire soudure à l'étain qui fond trop vite, ne prend pas sur les pièces et fait des bavures très laides. Il est préférable d'utiliser des baguettes de soudure en cuivre (ou brasure). Les chalumeaux au butagaz sont moins chers et plus efficaces que les chalumeaux électriques.

Les petites perles

Beaucoup fabriquent aussi des bracelets, bagues, serre-cou, bandeaux, colliers en petites perles de « cimetière » tissées.
Dans les magasins de jouets pour enfants, un petit métier à tisser les perles suédoises coûte 22 F, et le kilo de perles varie entre 5 et 10 F selon la taille.

Les parfums

Certains fabriquent des parfums. Ils achètent des essences de parfum : origan, violette, lavande, jasmin, fleur d'oranger. On en trouve sur tous les marchés, même à Paris. Sinon on peut en rapporter à l'occasion d'un voyage en Algérie ou au Maroc. A la casbah une petite fiole de musc, d'ambre ou de Santal vaut 1 F. Dans le vieux Nice, il y a plusieurs petites boutiques qui vendent des petits flacons d'essence de toutes les fleurs provençales.
En général, sur les marchés, on trouve des flacons à 3 F et à 6 F. Avec un flacon à 6 F on peut faire un litre de parfum en le mélangeant avec 1 litre d'alcool à 80°. On le met dans des petites bouteilles ou des fioles de pharmacie (on trouve de très jolies petites fioles bleues sur les décharges publiques) de 25 cl. que l'on peut vendre 8 ou 9 F.

Le tissage

Beaucoup de personnes tissent mais beaucoup ne savent pas ou n'osent pas vendre elles-mêmes leurs tissages. Elles les placent en boutique qui prennent 40 % ou même ne les acceptent qu'en dépôt. Il est donc préférable de prendre la patente dont j'ai parlé plus haut et de vendre soi-même ce qu'on tisse. Le tissage est un artisanat qui nécessite plus d'investissement que les autres : il faut avoir un métier à tisser, ce qui coûte entre 500 et 1 000 F. D'autre part, la laine coûte assez cher. Mais les produits fabriqués se vendent aussi plus cher.
Alors que pour le cuir, les peaux, la ficelle, les bijoux, on peut débuter avec 100 F d'investissement de matériel, il faut donc compter 1 200 F à 1 500 F pour commencer le tissage.
Certains tissent avec de la laine de matelas qu'ils récupèrent dans de vieux matelas trouvés ou achetés à bas prix à Emmaüs. Ils la cardent, en font des pelotes, la teignent dans des bains de teinture et la tissent. Cela donne de très beaux objets en laine brute. Sinon, pour 200 F de laine, on peut faire deux grandes couvertures à 200 F pièce ou trois robes à 150-200 F pièce.
Il n'y a pas encore beaucoup de monde qui vende ce genre d'articles dans la rue, mais ça commence.
En effet, dans la rue, les gens s'attendent à trouver des babioles, des articles pas chers, le petit bijou ou le petit cadeau à trois sous. Mais il n'est pas rare de voir aux alentours des puces des gens vendre des tapis 500 F, des manteaux à 300 F, etc. Donc, pourquoi ne pas vendre ce que les gens sont habitués à voir en boutique dans la rue ?

L'étalage, la vente

Que ce soit pour le cuir, les peaux, les bijoux ou le tissage, pour vendre, il faut avoir un bel étalage : cela veut dire qu'il ne faut pas espérer vendre un sac en cuir solitaire qu'on a fabriqué la veille accompagné d'un bracelet.

Pour vendre, il faut qu'il y ait du choix : pour le cuir, il faut présenter au minimum dix sacs, une dizaine de ceinture et un lot assez important de divers petits objets de cuir (barrettes, bracelets, etc.). Pour les bijoux, plus on en présente, plus on a de chances de vendre.

Cela signifie qu'il faut se constituer un certain stocks avant de commencer à vendre. D'autre part, il vaut mieux être plusieurs à travailler ensemble et se répartir par roulement la vente et la fabrication : tandis que certains vendent, les autres fabriquent pour renouveler l'étalage.
Un exemple : au début, ne sachant pas si j'allais savoir vendre ou si ce que je fabriquais (objets en cuir) allait plaire, je n'ai pas osé trop investir. J'ai fabriqué deux sacs en cuir, et une dizaine de barettes. Le soir, je suis rentrée bredouille. Je n'avais rien vendu, par contre le type qui était à côté de mois et vendait des bijoux avait fait 200 F dans sa journée : sa table était pleine de bijoux et, le soir il lui restait les trois quarts de son étalage, mais il avait bien gagné sa journée. Alors, j'ai décidé de faire une dizaine de sacs, j'ai investi pour 100 F de cuir (deux collets entiers), j'ai fait huit ceintures, que je vendais 20 F pièce, dix sacs que je vendais entre 50 et 80 F selon la taille et trente barettes à 5 F pièce — soit pour 900 F de matériel. J'ai étalé toute ma marchandise sur une grande rabanne de plage. Le premier jour, j'ai vendu deux sacs : l'un à 50 F, l'autre à 80 F, dix barettes et trois ceintures. J'avais donc gagnée ma journée. Les meilleurs jours sont en général le jeudi et le samedi, jour où beaucoup de gens ne travaillent pas et n'ont pas cours. Certains jours, on peut vendre jusqu'à 400 F. Les jours néfastes, on vend pour 20 ou 30 F quatre barettes, une ceinture, c'est tout à fait irrégulier. Cela dépend aussi beaucoup des époques. Aux périodes de fêtes de Noël, Pâques et les grandes vacances dans les endroits touristiques, on se fait au minimum 500 F par semaine. Mais en janvier, février, septembre, octobre, la moyenne est de 100 F à 200 F par semaine.

C'est pour cela qu'il vaut mieux disposer d'un stock assez important pour vendre le maximum aux bonne périodes. Mais d'un autre côté, il ne faut pas trop stocker non plus car la mode change vite.

La petite brocante

Petite, c'est-à-dire qu'on n'a pas besoin d'une voiture pour exercer ce « métier », qu'on ne s'occupe pas de meubles et autres gros articles, mais de tous les petits objets (bibelots, bouteilles anciennes, vieilles fripes, etc.) qui puissent être contenus dans un « ballot ».

Où se les procurer ? A Paris, ont peut soit se balader le soir dans certains quartiers (le Marais, Montmartre, le 20e) et dans les endroits de démolitions et regarder dans les poubelles. On trouve toujours une timbale en argent ou une jolie faïence. Si on a peur de se salir les mains, on peut aller dans les salles de ventes et acheter les « lots » pour 2 F, 5 F, 10 F, dans lesquels ont peut tout trouver. Depuis les petites cuillères en étain jusqu'aux boîtes à musique en passant par des dessous de grand-mère. En province, on trouve des choses merveilleuses dans les décharges municipales qui sont à la sortie des villages. Il faut évidemment nettoyer et éventuellement stériliser les objets trouvés dans ce genre d'endroit.

Il y a mille autres moyens de se procurer de la « petite « brocante, demander à sa grand-mère si on ne peut pas lui débarasser sa cave ou son grenier. Des tas de choses dorment qui trouvent toujours acquéreur sur un marché aux puces.

Certains ramassent aussi différents métaux (cuivre, zinc, étain) qui se vendent au kilo (il faut se renseigner sur les cours des métaux qui sont variables). Pour la « petites » brocante, si on veut la faire régulièrement, il vaut mieux avoir la patente de marchand ambulant dont j'ai parlé plus haut.

Sinon, il y a quelques « braderies » qui durent un jour et une nuit, tout le monde a le droit de vendre tout ce dont il veut se débarrasser.

A Paris, ça ne doit plus exister mais ça a lieu à Lille, Bordeaux, Montpellier, pour ne citer que celles que je connais.

Les cueillettes

Je ne pense pas qu'on puisse vivre de cueillettes car le rapport temps-argent n'est pas bon. C'est-à-dire, il est facile quand on habite à la campagne de cueillir des plantes aromatiques (thym, laurier, romarin, sauje, sariette, genièvre), de les mettre en bouquets et d'aller les vendre sur les marchés. Mais on peut gagner maximum 30 F ou 40 F par marché (c'est-à-dire par matinée) pour un temps de cueillette et de mise en bouquet assez long. A la fin de l'été et au début de l'automne, il y a toute une série de fruits sauvages ou presque sauvages dont on peut faire des confitures, framboises, myrtilles, mures, figues, coings et tomates vertes (celles-ci poussent à profusion sur les décharges publiques). Faites avec du sucre de canne, ces confitures de «grand-mère » peuvent trouver amateur chez les gens qui n'achètent que des produits « naturels » et « faits maison ». A l'automne, on peut vendre des champignons (il faut toutefois avoir une autorisation d'un contrôleur vérifiant si aucun n'est vénéneux). Pendant l'automne, il y en a un par marché tous les matins. On peut aussi cueillir au printemps les asperges sauvages, les pissenlits et toutes les salades sauvages.

les travaux saisonniers

Dans toutes les régions de France il est possible dès le début de l'été, c'est-à-dire fin mai à fin septembre, de s'inscrire dans les Chambres d'Agriculture pour être embauché pour la cueillette (cerises, pêches, pommes, poires) puis pour les vendanges. En effet, pour toutes les récoltes, les paysans emploient des saisonniers. On est payé entre 30 et 50 F par jour plus un repas en général.

L'hiver, il y a d'autres travaux possibles qui sont des travaux de manœuvre en général (dépierrage de vigne, arrachage de vignes, coupage des sarments). Que ce soit pour les cueillettes ou pour les travaux saisonniers, il faut habiter à la campagne.

Les chantiers de peinture

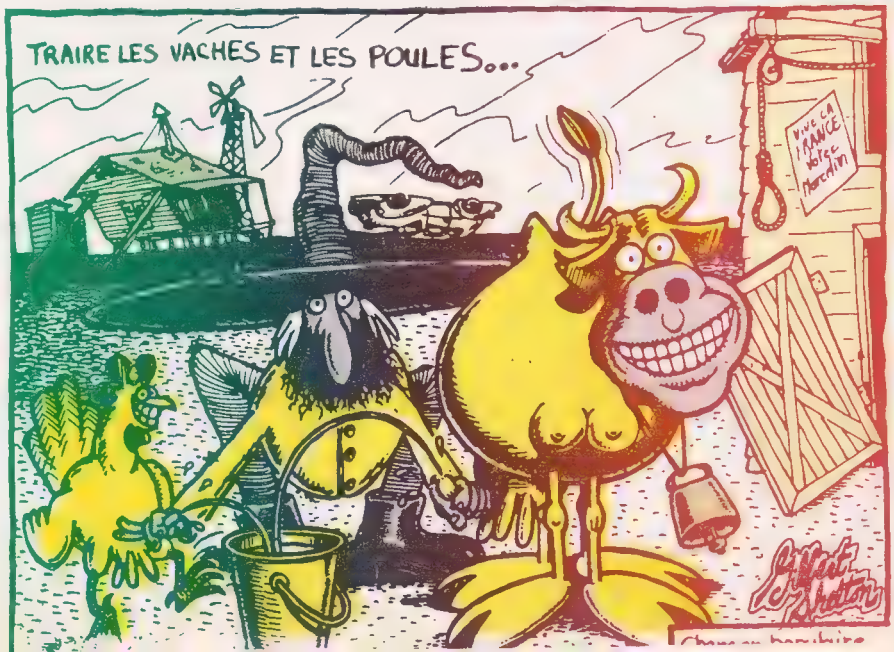
Par relations, on trouve toujours quelqu'un qui a besoin qu'on lui repeigne sa salle de bains, sa chambre ou même qu'on lui retape son appartement en entier. Pas mal de gens sont intéressés quand quatre ou cinq personnes leur proposent de faire leur appartement car le boulot est fait rapidement. Ils payent à la tâche. En général, les gens achètent le matériel eux-mêmes et payent pour le boulot seulement.

Le plus dur dans ce travail, c'est la prospection. On peut mettre des petites annonces, en parler autour de soi. Il n'y a pas que les appartements ou les maisons, on peut aussi trouver des entrepôts, des magasins. Prospection, prospection.

Il n'y a pas besoin de connaissance spéciale pour faire de la peinture et du crépi. Mais tous ceux qui savent un peu bricoler, maçonnerie, plomberie, électricité, savent mieux que moi qu'on peut toujours trouver des petits boulots à faire et prendre quelques copains pour le faire avec soi.

Tous ces « petits métiers » ne permettent pas de vivre sur un grand pied. Mais de survivre. C'est-à-dire, qu'on peut se faire entre 500 F et 1 000 F par mois, en moyenne par personne et qu'avec ça, on bouffe, on se déplace, on va de temps en temps au cinéma, mais on ne peut pas avoir de loyer à payer ni de gros désirs de consommation, fringues, disques, etc. Ou bien il faut se les procurer aussi au Marché aux Puces, ou se les fabriquer soi-même.

Valentine



les lecteurs parlent aux LECTEURS

Une histoire a ne pas dormir couché

Voilà mon histoire : après une manif de solidarité pour les détenus de Burgos, le 17-12-1970 à Bordeaux, j'ai fait un mois de taule avec un autre camarade. La loi anti-casseur nous a, en effet, été appliquée (la première fois à Bordeaux) et, bien qu'il a été prouvé qu'on n'avait jamais rien cassé, il a suffi que nous soyons à un moment ou à un autre sur les lieux. En ce qui me concerne, j'ai été piqué par les flics une ou deux heures après la manif dans une voiture (qui roulait à 1 km des lieux de la casse). Le véritable problème maintenant est qu'on nous a infligé, à Calonge et à moi-même une condamnation civile en plus de la taule : remboursement de toute la casse aux commerçants. Comme on est étudiant, qu'on n'a pas de salaire, les commerçants se sont fait rembourser par la ville de Bordeaux et c'est maintenant celle-ci, par la personne de Chaban lui-même qui nous demande le remboursement de la dette, soit deux millions anciens (le prêt de la ville aux commerçants plus les intérêts).

Pour payer ce machin, on a songé ici à faire une fête, une fête où les artistes viendraient bénévolement. Les choses y seraient largement politisées et cela sera inévitable vu les personnalités auxquelles je suis obligé de m'adresser. Mais, c'est très bien ainsi. Et, même si la recette n'est pas bonne, ce serait déjà pas mal d'avoir mobilisé des types sur les problèmes de la répression, de la loi anti-casseurs, des taules de France et d'ailleurs.

Pour cette fête sont déjà d'accord : l'orchestre Stradivarius, l'orchestre Lucie dans le ciel. D'autres orchestres de jazz ou de pop complètement inofficiels ; la troupe Job, le théâtre universitaire de Bordeaux, certaines troupes de sections de facs, la quasi-totalité des acteurs passant aux Pieds-Nickelés, plus des films que j'aurai gratuitement. Nous avons besoin, le plus rapidement possible de groupes, troupes, chanteurs, acteurs, poètes, contestataires, etc., susceptibles d'accepter un tel marché. Seul le voyage serait remboursé. Les piaules et la bouffe, on s'arrangera à Bordeaux.

Bernard Brion, 1, rue Léopold, 33-Bordeaux.

Les flics, pas salauds ?

Y a une semaine, un samedi soir, j'me baladais avec mon meilleur pote Rachid, un Algérien de 18 piges comme moi. Tout à coup, v'là qu'on voit une trippée de zonards cavaler à toute vitesse. En passant près de nous, ils nous gueulent : « Les flics ! ». Faut vous dire qu'il était onze heures et qu'à partir de dix heures du soir, la zone est très surveillée. Les flics ratissent tout le quartier et ramassent tous les moins de vingt et un ans. Mais manque de pot, on a pas eu le temps de foutre le camp. Les lardus se sont jetés sur nous comme des sauvages et ont commencé à nous cogner, vous savez, avec leurs drôles de bâtons, sur quoi ils foutent du fer mine de rien. Les copains de la zone avaient dû les énerver passablement car ils n'y ont pas été mollo ! Mais v'la qu'y en a un qui sort : « Tiens mais il y a même un ral'bé ! » « Ral'bé » ça veut dire arabe en algérien. Alors, j'vous jure, j'ai vu leurs grosses gueules trop bien nourries s'épanouir de satisfaction. Ils bavaient comme des hyènes devant leur victime ! ils m'ont laché et ils ont commencé à tabasser mon pote qui se retenait de ne pas gueuler, histoire de les faire chier. J'ai essayé de le défendre et j'ai dit « et moi, je ne reçois pas ma toise ? on est ensemble pourtant ! » Ils m'ont regardé, en se marrant comme des cons et ils m'ont sorti, parole de zonard, on a une parole aussi, « Toi t'es comme nous, lui c'est qu'un sale arabe, faut tous les descendre, ces gens-là et nous on est là pour ça ». Ma parole ils ont dit « et nous on est là pour ça ».

Finalement ils nous ont emmené au poste et ils ont raconté un gros baratin comme toujours. Nos fathers sont venus nous tirer de là le lendemain matin. Après cela, y'a encore des petits et grands cons qui disent que les flics sont pas racistes ! Mais merde, à la fin, qu'est-ce que ça peut faire, bon Dieu, qu'un type ait la peau noire ou jaune ? des mœurs contraires aux nôtres ? Moi qui suis plus blanc que nature (j'suis albinos) je considère bien Rachid comme un gars comme moi et qui me vaut. J'ai jamais compris les racistes. Si vous pouviez voir comment ils l'ont amoché mon pote Rach, les salauds ! J'en ai chialé ! J'pouvais déjà pas les voir, les lardus, mais alors, now, « des pourritures pleine de merde » comme dirait chiff, de la zone. Mais z'en faites pas pour eux, on s'est promis, nous les zonards de leur faire une de ces fiestas un jour ! Ça va leur faire drôle, à la basse-cour, surtout si ils s'y attendent pas.

Yves de la Zone.

pfloag, ndfloag, pfloag

« Lors d'une conférence de presse convoquée le 29-1-1972 à Aden, dans le local du PFLOAG, les représentants du Front viennent de rendre publique la fusion du : Front Populaire de Libération du Golfe Arabique Occupé (PFLOAG) et du Front National Démocratique pour la Libération d'Oman et du Golfe Arabique (NDFLOAG) sous le nom de Front Populaire de Libération d'Oman et du Golfe Arabique (PFLOAG), sous un commandement unique, et sur la base d'un accord sur le plan de travail démocratique national et sur les modes de fonctionnement internes préparés par les comités préparatoires. »

Ces décisions ont été prises lors d'une conférence tenue en décembre 1971 à Ahleesh, en territoire libéré du Dhofar. Elles rendent effectif et opératoire le rapprochement amorcé depuis la victoire, contre la tentative fantoche de septembre 1970 (infiltration et sabotages menés par les Anglais) et elles soulignent la nécessité de mener les deux fronts — libération d'Oman et libération de l'ensemble du Golfe — sous une seule et même stratégie révolutionnaire. Le Dhofar (un tiers de la population d'Oman, contrôlé à 90 % par le front) est une première étape. Oman est la seconde étape vers la libération de l'ensemble du golfe (un tiers de la production nationale de pétrole).

A part ça, Aden c'est pas vraiment le pied, bien que cette ville soit la capitale mondiale de la défonce au Quat. J'ai essayé la qualité ordinaire (300 balles la dose : une poignée de plantes dont on bouffe les feuilles seulement en maintenant le tout en boule au coin de la bouche pendant une demi-heure). Ivresse très faible due beaucoup au mimétisme bovin. On m'assure que la best quality (vers 5.000 balles la dose) est très forte. Je veux bien, mais je constate que c'est bien la même merde partout.

Homosexualité interdite depuis moins d'un an. Lors de l'interdiction, deux cents mecs on été maintenus quinze jours dans un camp, « pour apprendre à les connaître ». Traités en monstres aux mœurs bizarres par les responsables politiques. Ceci se double d'une homo-traîtrise évidente, de la part de ces mêmes responsables. Je compte faire une enquête plus approfondie et surtout en visitant l'Hadramout (Est du pays) ou, paraît-il, l'homosexualité est florissante.

Il semble évident que le gouvernement fait tout pour éviter une prise de conscience à l'intérieur (misère très grande, chômage, foule de mendiants, bidonvilles, accrochés aux anfractuosités volcaniques de l'Aden) : on présente des nationalisations dérisoires, comme celles des cinémas d'Aden comme de grandioses manifestations de conscience prolétarienne, on mobilise les esprits sur la lutte contre les autres pays (Nord-Yemen et Arabie Séoudite), qui sont effectivement les chiens couchants des impérialistes U.S., mais on occupe au maximum avec le football. Aden est constellé de clubs où vont beaucoup de jeunes de la nouvelle middle class (il y a aussi des clubs plus huppés pour la upper-middle, et même des clubs privés pour boire la bière ou le whisky en compagnie d'ambassadeurs). Leurs activités se réduisent au ping-pong, badmington, télévision, football, échecs (ce pourquoi j'y suis souvent) et autres jeux. Tous ces clubs ont une bibliothèque avec des bouquins en arabe, et toute les œuvres marquantes des grands penseurs et stratèges du marxisme-léninisme, qui restent en vitrine. Par contre, j'ai vu de ces mêmes bouquins, trucs de Mao, dans des cabanes de pêcheurs et là, c'est pas pour la frime, les pêcheurs sont vraiment l'avant-garde actuelle. J'en reparlerai. Hétérosexualité proche du point zéro — femmes voilées, quelques filles émancipées mais névrosées. Inutile de préciser que les clubs dont je parlais ne sont pas mixtes. Il y a, paraît-il, quelques clubs pour filles. Prostituées somaliennes. A ce propos, le racisme inhérent au monde arabe, vis-à-vis des Noirs, existe ici : les Somaliens ont les bas morceaux du fromage économique. Qui sommes-nous pour critiquer. Ce pays est, en fait, certainement le plus démocratique, au sens révolutionnaire du terme, de ce monde arabe. Mais l'erreur est humaine, n'est-ce pas, et n'est-il pas naturel, pour un ancien héros de la libération nationale, de vouloir rouler en voiture de sport ? C'est ce qu'on va voir.

Alain Viguier.

Communication

Je suis auxiliaire aux P.T.T. depuis novembre dernier. Cela veut dire qu'à travail égal avec les titulaires, correspond un salaire moindre d'environ 300 NF, et la possibilité avantageuse et intéressante de pouvoir être licencié du jour au lendemain sans motif valable. Passons...

Où ma petite histoire devient marrante, c'est quand j'ai reçu une convocation du commissariat du coin (St-Maur) avec comme motif : « Enquête sur la jeunesse » au-dessus de tout soupçon comme chacun sait. Angoisses. Bon, moi, con joyeux, je me lève tôt et j'y vais. Au guichet, un fonctionnaire me dit que c'est pour les P.T.T. Ha, Ha ! Je m'en doutais un peu. Questions banales, adresse, rue, nom, âge... et enfin l'apothéose de la séance : « Faites-vous de la politique... heu... Subversive ? », me demande avec un air de glandouille, le gratte-papier.

Là, je me suis marré, et je me suis tiré en oubliant de reprendre ma convocation. Donc, pas de preuve, comme m'a fait remarquer le délégué syndical des Postes.

Alain Robert.

Nouveaux arrivants sur marché du travail

Tout a commencé en 68. J'avais 18 ans. Cette année-là, j'obtenais mon « brevet de technicien de collaborateur d'architecte » vachement ronflant comme titre — non ? Eh bien ce bout de carton ne vaut pas un clou. Pendant trois ans je m'étais fait des illusions (travail pépère, fric...). Tout s'est écroulé dès que j'ai commencé à chercher du boulot — bien fait pour ma gueule (boulot stable = sécurité = esclavage = récupération) ; ça j'ai compris après ; j'ai bien changé en trois ans. Les patrons, ils te voient venir, ton truc, tu l'as eu en 68 « sur dossier » en « pleine anarchie » (la seule année où mon diplôme a été décerné sans examen, d'ailleurs), ils te voient venir calés par leur bide entre leur fauteuil de cuir et leur bureau, toi avec des Jeans, les cheveux trop longs et tu ne sais même pas faire un nœud de cravate (et tu ne veux pas savoir). (Dans un bureau, une administration, tu te rends compte, ça file un choc au personnel.)

Bref, j'avais trouvé un boulot de métreur au début — cinq mois ça a duré, je crois j'ai tout largué : monotonie, hiérarchie, paperasseries inutiles, conneries quoi. C'était une entreprise de travaux publics. Là, j'ai vu comment on traite les manœuvres (tous des immigrés, on ne trouve des Français que dans les O.S.). Ils sont paumés, la plupart ne comprennent que très mal le français, ça facilite pour les exploiter. Eux, ils ne pigent rien, bossent comme des dingues, vivent entassés dans des baraques sur le chantier même. Et il faut pas croire qu'ils puissent envoyer tant de fric que ça à leur famille. C'est plus juste que le budget à en juger par les avances qu'ils sont obligés de demander et les heures supplémentaires. Tout ça pour vous dire que dans ce système on ne peut vouloir bosser et rester soi-même (je parle pour les ouvriers).

Depuis 69 donc, je suis chômeur (enfin, même pas puisque je n'ai droit à aucune allocation). Comme on dit à l'ORTF je fais partie des nouveaux arrivants sur le marché du travail depuis trois ans. Yark ! Yark ! Yark ! rire sardonique.

René.

La notion de virilité

(ou Souvenirs d'un fils de flic)

Mon père était un super-flic d'un mètre quatre-vingt-sept et dont les cent kilos de chair et de muscles avaient nécessité, de la part de ma mère, plus légère, qu'elle fit contrebalancer ses soixante kilos de douceur et d'esprit en faisant renforcer par le matelassier du coin le côté du lit conjugal où son époux avait coutume de se coucher. Je me souviendrai toujours de l'impression qu'il produisait lorsque, avec moi à ses côtés, il pénétrait dans un bistrot. A l'ombre d'un tel homme je ne pouvais que résoudre correctement mon Œdipe, d'autant mieux que, à l'issue de querelles de ménage, dont le motif m'échappait alors, ma mère se retrouvait dans mon lit, momie au visage blanchi de pleurs et moi dans la couche conjugale auprès de mon père. Il était devenu l'ami d'un inspecteur de la police mondaine, licencié en droit, et partageait avec lui le privilège de pénétrer dans le Royaume fascinant des boîtes de nuit et de la prostitution, ce qui lui valut, naturellement, de se faire des maîtresses parmi cette engeance. Mon père avait quelque ressemblance avec Victor Mature. Quant à ma mère, du genre Mirna Loy, il arriva qu'elle fît, involontairement, le malheur de quelque individu trop entreprenant qui, surpris par mon père, se voyait tout à coup saisi par le collet et gratifié d'un énorme poing qui contenait toute une hérédité de colosses (nous le verrons plus loin) et qui s'écrasait sur sa figure et aurait pu le mener au tombeau n'eut été l'intervention de l'offensée. Les valeurs viriles, transmises de génération en génération et entretenues par l'Etat et la famille imprégnèrent mon enfance.

J'avais aussi entendu le récit de bagarres collectives dans des lieux publics où mon père s'était illustré par plaisir, avec ses acolytes, comme lui grands buveurs de pastis.

J'ai passé, par ailleurs, une bonne partie de mon enfance entre le personnage vivant de mon grand-père paternel de taille moyenne, gras comme un moine et dont l'embonpoint retenu par une large bande de flanelle faisait un imposant surplomb à son sexe qui, pendant un demi-siècle avait ballotté dans le pantalon de gros drap bleu foncé de la Gendarmerie Alpine, il arborait une petite moustache carrée à la Oliver Hardy et son portrait du temps de sa gloire de maréchal des logis me fixait de son regard immobile du haut de son cadre ovale où brillait la fourragère réglementaire qui ornait son uniforme. Lui faisait pendant, accroché au mur de la salle à manger, le portrait de ma grand-mère responsable génétiquement de la taille de mon père. Elle avait du sang allemand dans les belles veines bleues de ses longs bras et, avec sa robe noire, son chignon romantique, ses traits fins et ses yeux bleus elle ressemblait à Lou Salomé. Autant de grâce qui s'était alliée à un homme aussi grossier qui lançait à tout propos de sa voix de stentor des « Nom de Dieu ! » et des « Peste Bubonique ! » auxquels elle avait fini par se plier (au sens propre et au figuré) m'avait toujours intrigué.

Lorsque je lui écrivais il advenait qu'il me renvoyât la lettre avec les points sur les « i » et les accents que j'avais oubliés. Une faute d'orthographe pouvait, grâce à lui, susciter un drame et l'exécution, de sa plus belle plume à l'encre noire, des pleins et des déliés hérités de ses rapports de Gendarmerie mobilisait toute sa conscience, mais son passe-temps favori, il le trouvait dans les deux gros volumes du Larousse édités en 1914 lesquels l'avaient suivi autrefois, de garnison en garnison à l'instar de son épouse et de son sabre. Il était fier de son puîné, mon père. Son aîné était gendarme et de taille moyenne comme lui et alcoolique. Il mourut d'une cirrhose du foie au premier étage de la caserne de la Gendarmerie Nationale où il habitait avec sa famille. Il me souvient d'une fois où, en présence de celui-ci et de mon aïeul, mon père tordit de ses mains une épaisse barre de fer. Ce genre d'exploit, de même que la chasse et le bras de force chez aux militaires, poilus et tatoués, avait la faveur de ces messieurs.

Ma grand-mère me racontait quelquefois sa vie d'épouse de gendarme, changeant souvent de ville, les inspections du colonel auxquelles son logis était régulièrement soumis. Ma grand-mère me conta également l'histoire dont fut le héros un des mâles de sa famille (dont certains avaient servi dans l'armée prussienne) lequel avait fait le pari de soulever une enclume. Il y réussit si bien qu'il en creva, peu après, comme la grenouille de la Fable, victime d'une rupture d'anévrisme. Ce sens de la virilité qu'on retrouvait chez mon père remontait à Bismarck.

La chance, ou la malchance, voulut que mon père nous quitta alors que j'avais treize ans et que, du même coup, je perdis mon modèle viril. Il faut, après, beaucoup de temps pour retrouver ce « soi » que nous chantent psychanalystes et métaphysiciens (...)

Oon Monroe.

La Soubrette aimantée

La soubrette résonnait de toutes ses clochettes intimes et on avait très envie de savoir comment elles étaient accrochées car ses seins voluptueux se dessinaient clairement en relief sous son tablier-blouse qui était l'unique représentant soupçonnable de son vêtement et la rangée de boutons interrompue à des endroits clefs représentait un irrésistible aimant pour l'avidité des doigts, ce qui entraînait tout le corps, et les mains se contrôlaient énormément pour ne pas déchirer le tissu ; elle inversait alors ses aimants et se retournait pour faire glisser sa blouse sur ses pieds puis les réactivaient sur toute la partie postérieure de son anatomie, elle pouvait alors soit attendre la nudité adverse avec toute la gamme de provocation ou bien s'éloigner pour plonger dans un petit bassin où l'eau est encore plus limpide que chaude pour que l'on devienne complètement dingue d'une façon ou d'une autre, c'est alors qu'elle enclenchait l'over-drive et qu'il était totalement impossible de continuer à penser.

Henri Dromadaire.

Quelle chèvre cette vie
je peux pas suivre
and the sky is falling down
moi j'implose
horreur des impossibilités
je m'alourdis comme une vaisseau
[sanguin
moi et le cosmos.

Catherine.

Et vive la communauté !

Ah merde alors ! Sont-y pas mignons eux qui ont tout inventé... Ils ont acheté une vieille maison dans les Cévennes, ou dans les Pyrénées, ou ailleurs. Bon ! Ils sont des centaines à en faire autant.

A peine installés, ils se sont mis à la barbouille, au plâtre, au ciment et au défrichage du jardin... mais regardez autour de vous, mes braves, comment croyez-vous qu'ils font les « résidents secondaires » de la jeune génération soit qu'ils aient, eux aussi, acheté une baraque, soit qu'ils retapent la maison de la tante du Lot ou de la Lozère : ils font pareil et ça fait une vingtaine d'années que ça dure. Ils s'abonnent à une revue de bricolage, mine de rien, ils zieutent les compagnons maçons sur les chantiers pour piquer le tour de main, ils ramassent les vieilles briques dans les décharges publiques et ils se payent des ampoules du tonnerre tous les dimanches. Ils font aussi pousser des radis qu'ils ne mangent jamais parce qu'ils ne sont jamais là pour les arroser à temps ou pour les cueillir le jour J où ils sont ni trop petits ni trop creux... Ils se font jouir à faire des confitures maison dans un chaudron en cuivre, ils se régalent d'une potée de choux cuite dans la cheminée, ils font du cidre quand il y a des pommes et mettent des champignons en conserve quand ils ont bien potassé le bouquin pour se gaffer des vénéneux, et quand ils ont réussi à se faire indiquer les coins par les indigènes avec qui ils font ami-ami.

La seule différence, non **les** seules différences sont ailleurs, mais là encore on peut causer et discuter. Première différence : le rêve du retour à la terre permanent. Mais le vieux Maréchal Pétain — vous connaissez, mignons —, il avait, en 1940, proclamé le salut du pays dans le retour à la terre et les communautés avaient commencé de fleurir. C'était un moyen d'empêcher les bonnes gens de se politiser contre les Chleus et de les

Mirages paradisiaques en Corse

Murs lézardés, plafonds effondrés, gymnase dévoré par les vers, toiture abondamment percée, le lycée Laetitia-Bonaparte, d'Ajaccio, tout neuf passe pour le « lycée pilote » de l'Académie de Nice. Fatiguées de subir des brimades venues d'un autre siècle, trois élèves s'enfuient. Dévoyées, ces malheureuses lisaient notre publication, et cela donna lieu au discours suivant de la directrice horrifiée :

« Mes chers petits, vous savez que le lycée est votre maison et que je suis votre mère. Je vous conjure de ne pas vous laisser entraîner dans les mirages paradisiaques que vous laissent espérer les articles de certains journaux. Pour être franche, je veux parler d'un certain journal, trouvé chez une de vos camarades, Actuel, où l'on trouve des annonces de ce genre : « Cherchons minets et minettes pas trop moches avec fric ou sans fric pour tenter de nouvelles expériences. Venez nombreux. Un film sera fait sur vos expériences et servira de défoulement à ceux qui ne les auront pas tenté ». Il semble, ajoute la directrice, dont les cheveux poivre et sel se dressent maintenant sur le crâne, qu'un appel général a été fait dans tout le pays pour que garçons et filles quittent leur foyer. »

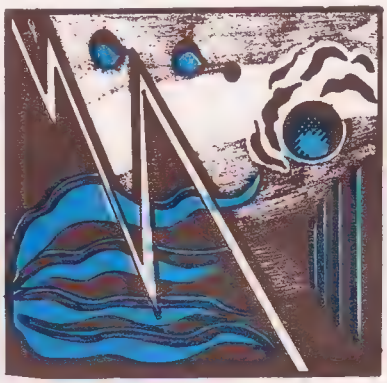
Camarades,

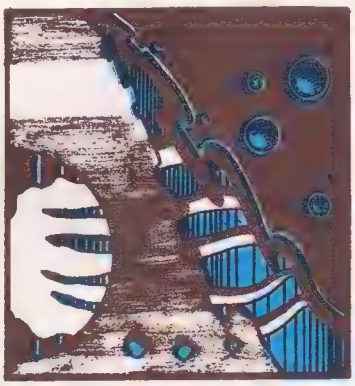
J'ai pris contact avec Actuel *par un numéro de février* 1972. *Les colonnes de ce numéro consacrées à Besançon me paraissent contenir un certain nombre d'erreurs.*

Exemple : tu affirmes que « Les actions à Rhodia sont inexistantes. Le syndicalisme encadre son monde ». Or, durant le printemps et l'été 1971 *ont été menées dans la Rhodia des actions très importantes qui visaient l'organisation du travail. Des ouvriers ont remis en cause la hiérarchie à partir de l'atelier. A l'automne, nouvelle action : une trentaine de travailleurs ont fait grève trois jours uniquement pour faire annuler la sanction injuste qui frappait un de leurs camarades : ils ont refusé le système de la délégation, montant tous ensemble au bureau du grand chef. Chaque étape de cette action a été préparée et décidée collectivement par les* 30... *Tout cela a été fait sans syndicats, et parfois contre eux (ce qui ne veut pas dire sans les syndicalistes). Pour en savoir plus, il faut sortir du « Bar de l'Université », carrefour des informations et des échanges, et aller au bar Flore à* 4 *heures du matin, quand l'équipe de nuit sort du travail... Encore faut-il être convaincu que la lutte contre l'organisation capitaliste du travail et la hiérarchie militaire de l'usine est plus importante que le spleen permanent des consommateurs de pop.*

Autres exemples : à l'automne dernier, débrayage de deux ateliers à l'usine Bourgeois. Motif : un accident du travail dû aux cadences (un ouvrier a laissé son doigt sous la presse). Il faut savoir que Bourgeois est un dictateur de 72 *ans qui fait régner l'ordre dans son entreprise ; il a fallu une grève avec occupation de trois semaines en mai* 1971 *pour imposer l'organisation syndicale et l'élection de délégués du personnel. Une telle action à l'automne est donc particulièrement intéressante. A l'automne également, grève très corporatiste chez les Normaliens, qui débouche sur la mise en cause publique du rôle de l'instituteur (affiche sur les « instituteurs flics »). Quoiqu'on pense de la méthode et du vocabulaire, c'est un problème important qui est posé par de futurs instituteurs. D'ailleurs, les réactions ont été proportionnelles à l'importance du « délit » : condamnations syndicales, chantage du rectorat et de la police, etc...*

G. Fussiaux.





empêcher de crever de faim dans les villes. Depuis, tout ça est retombé dans l'oubli parce que la guerre a été gagnée par l'autre camp et parce que dès que les gens ont pu revenir à la civilisation, ils en ont soudain eu ras le bol des chiottes de fortune et du chauffage à la démerde.

A noter que même avant la guerre, les communautés philosophiques existaient et que certaines dont on ne trouve pas l'adresse dans Actuel continuent de survivre : Lanza del Vasto, Boismondeau, Giono et les gens de Montjustin, etc., j'en passe. Reste l'autre différence avec le bourgeois joli qui bosse comme un con toute la semaine pour se payer son pot-au-feu sur la braise le dimanche dans sa campagne, avec sa nana en tablier à carreaux et ses gosses habillés en cow-boys, l'autre, la vraie différence : la communauté qui se dit plus ou moins underground a réalisé ce que tous les étudiants des facs connaissent (ou connaissaient et c'est peut-être la raison) : la baizouille en couronne et la démocratie active. La baizouille libre... passons. J'en ai rien à dire si ce n'est qu'on n'a pas attendu mai 1968 pour se l'inventer et se la faire. Elle n'avait pas le caractère de « rituel libératoire » qu'on lui donne maintenant, mais c'était bien bon quand même. Tous les vieux piliers de Corpo universitaires pourraient en dire long là-dessus.

Quant à la démocratie active, égalitaro-thérapeuthique et libéro-anarchiste, alors là, merde ! Alors, là merde ! parce que c'est trop facile. On se choisit, on se botte, on se jure amitié et nous voilà partis. Si on n'est pas d'accord, si on n'est plus d'accord, on se tire et on remet ça avec un autre ou une autre. Vous en usez comme ça combien par an des copains ou des copines, mes mignons ? Les autres me semblent vous servir de gadget ou de Loulou de Poméranie pendant le temps que ça vous amuse et, après, vous les saquez vite fait parce qu'il y en a ralbol... Les nanas... idem. Un Jules passe par là : il a de vaches d'idées sympa, il a voyagé, on se met avec lui. Passent quelques mois, il commence à faire chier à tout vouloir savoir mieux que les autres, ses idées on les connaît, il a baisé toutes les filles de la commune, y commence à jouer les caïds... on le saque. Si il a fait un gosse par là en passant on le garde, ou on le lui refile, ou bien il emmène la nana et, bon vent, nous voilà débarrassés, prêts à accueillir le prochain mec sympa, etc. On a des chances de se supporter parce qu'on s'est choisi et que, par conséquent, on devrait arriver à pas se foutre sur la gueule en un quart d'heure. Remarquez bien que si ça continue, on pourra s'abonner à Actuel et au Chasseur Français dans les banlieues : il y a les mêmes annonces pour trouver l'âme sœur. Au Chasseur, c'est du petit bourgeois, bien sous tous rapports, avec un peu de bien, la dégueule quoi ! A Actuel, c'est le chié mec, qu'en a ralbol, qui se défonce le samedi soir, qu'adore la musique pop plein pot, qui veut voyager et qui cherche la nana pilulée, à la page et qu'a un peu d'oseille pour faire commune. Mais plus qu'à eux, les mignons de la commune, je pense à leurs lardons. Pour le moment, ça va : les plus vieux lardons du lot doivent avoir six ou sept ans, en France du moins, onze à treize au Danemark et peut-être quinze chez les vétérans de Californie. Pour le moment, on peut encore camoufler le vide par des chansons enfantines et la chaude amitié de la « famille »... même si les tontons changent de temps en temps. Mais attendons. On rira bien quand les premiers grands enfants de la commune foutront sur la gueule à leur mère au nom de la « révolte du petit, de l'exploité, du à qui personne n'a laissé le choix » et chercheront une des rares nanas pas trop défraîchies, qui resteront pour fonder un foyer où les gosses seront élevés juste à l'inverse de la façon dont, eux, ils ont été élevés... tant il est vrai que les enfants élèvent en général leurs mômes exactement à contre-pied de l'éducation qu'ils ont reçue (et ce ne sont pas les « communards issus de bourgeois » qui me démentiront).

Allez, va, salut et fraternité : ma bourgeoise m'appelle pour aller bouffer.

Un bourgeois.

Envoie mon ton adresse, SVP.

Carnival in Babylon, le nouvel album d'**Amon Düül II** (United Artists) confirme une tendance déjà perceptible à l'occasion des tournées du groupe en France : l'évolution vers une musique plus composée, plus léchée, limitant les improvisations démesurées d'antan. Contrairement aux deux albums précédents, il ne comprend qu'un seul disque et présente six morceaux soigneusement structurés. Les parties vocales sont particulièrement ouvragées, et utilisent largement la voix limpide et aérienne de Renate Knaup. La musique affirme toujours avec insolence son éclectisme, fouillis de styles fondus dans une masse sonore luxuriante, surchargée d'arabesques : un bloc symphonique compact, épais, saturé, dans lequel les glissements soyeux de l'orgue introduisent comme des courants fluides, des veines claires dans un marbre sombre. Mais le martèlement de la basse et des deux percussions s'est fait moins lourd, plus bondissant : la musique est plus jolie, plus en demi-teintes et en couleurs mélancoliques. L'envoûtement particulier à Amon Düül II fonctionne toujours, dans des registres plus délicats : d'elliptiques mélodies vocales chevauchent les rythmes et créent des climats parfaitement lunaires dans « C.I.D. in Uruk » ou dans « All the years'round ». « Hawknose Harlequin » s'envole dans des textures électroniques très pinkfloydiennes, que Karl-Heinz Hausmann tire des entrailles de son orgue. Ce morceau termine d'ailleurs l'album avec le seul « décollage » dans le style des albums précédents, mais s'arrête trop vite : on reste un peu sur sa faim.

Can, un groupe allemand dont la popularité rejoint rapidement celle d'Amon Düül II, semble reprendre à son compte le partipris d'improvisation totale dans un langage différent, beaucoup plus proche de la musique électro-acoustique. Le terme de « live electronic music » conviendrait parfaitement pour définir la musique de Can et leur double album **Tago Mago** (United Artists) : une série d'improvisations enregistrées dans leur propre studio, utilisant les instruments classiques (guitare, orgue, basse, batterie), et les sonorités électroniques (notamment les rythmes automatiques déjà utilisés par Robert Wyatt dans son album **The end of an ear).** En concert, Can improvise totalement et crée une musique dans l'instant, refusant toute contrainte. On retrouve le même souci de liberté dans la position du groupe par rapport au show-business, puisqu'il se manage lui-même et refuse d'utiliser les studios professionnels, les producteurs ou les ingénieurs du son. Les quatre faces de **Tago Mago** présentent pourtant des ensembles parfaitement polis : le matériel de base, improvisé, subit en effet de multiples manipulations, passages à l'envers, accélérations, surimpressions sonores. Deux éléments viennent encore caractériser la musique de Can : une batterie monotone et très « carrée », mixée à un niveau sonore presque excessif puisqu'elle couvre parfois les autres instruments, dotant toutes les sonorités d'une texture sèche et métallique, et les contorsions vocales de Damo, chanteur de rue itinérant et japonais, qu'ils rencontrèrent un jour à Munich, braillant, en plein trip, de longs couplets inintelligibles. Les autres membres du groupe (il n'y a aucune indication sur la pochette) se nomment Irmin Schmidt (orgue, ex-compositeur de musique contemporaine), Jackie Liebezeit (batteur, venu du free jazz), Michael Karoli et Holger Czukay (respectivement guitariste et bassiste, sans expérience musicale préalable).

Burning Red Ivanohe est le plus célèbre groupe danois, et l'un des premiers groupes continentaux à acquérir une réputation européenne, notamment en Angleterre, où ils ont enregistré leur nouvel album, **W.W.W.,** pour Dandelion, la marque du disc-jockey John Peel (import. Music Action). Ils créent une des musiques les plus détendues et les plus joyeuses que l'Europe continentale ait produite, reposant sur des rythmes simples et solides. Les arrangements ménagent de nombreuses surprises grâce aux interactions des instruments à vent (flûte, sax, trombone), à l'emploi judicieux et humoristique de la wah-wah (qui double le trombone dans « All about all » et autres procédés techniques, parfois accompagnés de vocaux ironiques. Karsten Vogel joue du sax dans un style guilleret qui rappelle un peu Didier Malherbe, et compose tous les morceaux du groupe, des mélodies sautillantes où l'on détecte aussi une certaine parenté avec le Gong. Ecoutez surtout « Kaske-vous Karsemose », un instrumental absolument irrésistible qui jette les bases d'un genre musical qui ne pourra que faire fureur d'ici peu, j'en fais serment, et que nous nommerons, à titre provisoire, bubblegum post-softmachinien.

Magma s'est adjoint quelques musiciens — le guitariste Claude Engel, les chanteurs Zabu et Lionel Ledissez — et s'est rebaptisé **Univeria Zekt** pour enregistrer, en quelques beaux jours d'été au château d'Hérouville, l'album **The Unnamables** (Thélème) : une sorte d'intermède chaleureux et enthousiaste, analogue à ce que fut pour Frank Zappa l'épisode de **Hot Rats** (ceci pour ceux qui aiment les analogies).

Les compositions adoptent une structure plus souple que dans les deux albums de Magma, et font une plus large part à l'improvisation. Ce parti-pris en réjouira plus d'un, bien que Magma ait offert ses apports les plus décisifs dans la précision affolante et l'hystérie métronomique de ses arrangements. Il n'y a dans **The Unnamables** aucun des éclairs de pur génie qui enflammaient les albums de Magma, mais plutôt une musique riche et généreuse, plus reposée et plus reposante. Passons sur les deux faiblesses de la première face (« You speak and speak and colegram » et « Altcheringa »), qui démontrent que, lorsqu'il se laisse aller, Magma peut s'abaisser jusqu'au niveau d'un Chicago ou autre BST. Retenons plutôt « Something cast a spell » pour les cuivres dissonnants de Teddy Lasry et le beau solo atonal et convulsif de Claude Engel, étonnant d'invention tout au long de l'album. Et encore « Ourania », un instrumental jazzy et relaxé, ou « Clementine », une ballade pour guitare acoustique et flûte chuintante. Mais les choses sérieuses se passent sur la seconde face, avec le superbe « Africa Anteria », un long morceau qui renoue avec l'exubérance exotique des débuts de Magma. La puissance des « souffleurs » aux cuivres propulsent l'exposition du thème, François Cahen s'offre un solo de piano qui rappelle le Mc Coy Tyner de la bonne époque coltranienne, et martèle son piano avec le même enthousiasme que Christian Vander ses caisses ; ce dernier reçoit d'ailleurs le renfort d'une paire de congas déchaînés. Vander coupera court à un début de solo de batterie pour embrayer sur des roulements militaires et des borborygmes ricanants, histoire de faire grincer quelques dents. La face s'achève dignement avec « **Undiä** », une ballade ample et puissante.

Aphrodite's Child : ne vous laissez pas rebuter par tout ce que ce nom évoque de fabrication industrielle, de slow d'été et de sentimentalité dégoulinante. Avant de se dissoudre, le groupe s'est racheté, sous l'impulsion de son organiste Vangelis Papathanassiou, en enregistrant **666** (Vertigo), un somptueux double album fondé sur l'Apocalypse de saint Jean, et un retour aux sources de la musique grecque. Nul exotisme de pacotille dans ce parti-pris, au contraire : un chatoiement de couleurs sonores, de visions, de climats fantastiques, la profusion des percussions, cloches, sonorités cristallines, et surtout des mélodies tourbillonnantes, vertigineuses, aux rythmes hypnotiques et véritablement dionysiaques, la découverte d'un univers rythmique différent, enraciné dans la danse extatique des bacchantes. Ecoutez en particulier « The Lamb », un instrumental impétueux, où plusieurs claviers se juxtaposent jusqu'à l'ivresse. Et l'énorme « All the seats were occupied ». Et, bien sûr, « The Beast », étonnant tour de force vocal d'Irène Papas, qui a valu au disque de dormir deux ans dans les tiroirs du vaticanesque et gâteux M. Philips (il existe, dans sa Hollande natale) : elle psalmodie « I was, I am, I am to come » en restituant les tempêtes respiratoires de l'acte sexuel. C'est beau, excitant, et non dénué d'amour/humour. Peut-être manque-t-il tout de même quelque chose dans l'album : une démesure, une audace qui le soulèverait au-dessus du bel objet d'artisanat, de l'enluminure amoureusement confectionnée, de l'architecture trop équilibrée. Peut-être le tout est-il en définitive trop apollinien. Bah.

Des pays anglo-saxons nous sont récemment parvenus deux chefs-d'œuvres qui partagent avec les productions d'Europe continentale le même dédain de toutes les traditions du rock, la même plongée dans des mondes sonores déroutants, éclatés, baroques. En Angleterre, le **Third Ear Band** avait déjà accompli quelques expériences passionnantes en fondant musique contemporaine, musiques ethniques et harmonies dérivées du rock ou du jazz pour créer un ensemble d'une originalité solaire, abrupte. La musique qu'ils ont composée pour le dernier film de Roman Polanski, **Macbeth** (Harvest - import. Music Action), débarrassée des scories orientalisantes, représente le couronnement de toutes leurs recherches : une succession de pièces brèves, intensément expressionnistes, qui évoquent un Moyen Age sauvage et fou, la terre épaisse, les cuirs luisants, les murs suintants. Le carnaval se fait souvent grinçant, voire angoissant, le mélange des harmonies médiévales et des dissonances, des rythmes hachés, crée des pavanes ricanantes, des madrigaux en colimaçon. Sa musique reste toujours déroutante, pleine de détours fascinants, de fausses perspectives, de pulsations souterraines. Les sonorités mélancoliques du hautbois et du violoncelle plongent le tout dans des couleurs sépia, ocre, un acajou riche et profond. Parfois les climats se font brutaux, à glacer le sang, et Simon House tire du VOS3 synthesiser les sons les plus délicatement horrifiants qu'on puisse faire dégorger à cet appareil. Il y a encore mille autres hallucinations dans l'album : pour ceux qui aiment à se perdre parmi leurs fantasmes.

La musique américaine n'avait pas encore produit d'émules de Captain Beefheart, et semblait sombrer définitivement dans ses racines passablement éculées, ressassant amoureusement tous les clichés de son rock and roll, de son rythm and blues et de

son country and western. L'apparition de **Hampton Grease Band** nous plonge donc dans un ravissement sans bornes. Hampton Grease Band est un groupe d'Atlanta, très populaire parmi les freaks locaux et l'équipe du **Great Speckled Bird,** le journal underground de la ville. Le groupe joue souvent gratuitement dans les benefits ou les rallies anti-guerre, et se spécialise dans la mystification scénique, s'entourant de personnages bizarres qui déambulent sur la scène sans fonction apparente. Le double album **Music to eat** (Columbia - import. Music Action) (1) permet de découvrir une musique insolente, luxuriante, délirante dans la meilleure tradition beefheartienne. Hampton Grease Band ne s'inspire pas vraiment de Beefheart, mais les similitudes sont évidentes : même morcellement rythmique, même dialogue de deux guitares à l'imagination débordée. Comme chez Beefheart, les guitares explorent leurs sonorités les plus stridentes mais se réfèrent plus au jazz moderne qu'au blues. Elles s'aventurent dans de longues improvisations en « free form » qui se perdent parfois dans le bavardage, seule faiblesse de l'album. L'ensemble s'organise autour des parties « chantées » de Bruce Hampton. Plus qu'un chant humain, la voix d'Hampton évoque glapissement ou croassement de batraciens, crissements de machine rouillée, corne de brume ou crécelle ivre de rage. Avec cette voix monstrueuse, Hamton braille des textes canularesques et violemment parodiques, collages de phrases stupides à apparence sérieuse, dans une veine qui rappelle le Zappa déchaîné d'**Absolutely Free.**

Depuis la sortie de l'album en septembre 1971, Hampton Grease Band a perdu un guitariste (problème familier à Beefheart), Harold Kelling, mais conserve en la personne de Bruce Hampton et de Glenn Phillips, le second guitariste, les principaux animateurs et compositeurs. S'ils montrent face aux difficultés matérielles la même obstination que le Captain lui-même et ses vaillants compagnons, nous n'aurons guère de souci sur les bons moments que nous réserve l'avenir.

Vous souvenez-vous de Ferré Grignard ? Quand nous laissions pousser nos premiers cheveux longs et que nous allions béer devant Antoine et les Problèmes à l'Olympia, il tenait la première partie, avec sa barbe cradingue, ses infectes sapes en grosse toile bleue délavée, sa bouteille de pinard et ses vieux folk songs éraillés. Eh bien, il existe encore, et on en est bien content. Il vient même d'enregistrer un album : **Ferré Grignard** (Motors). Dernière précision : il joue — à quelques touches de wah-wah près — exactement la même chose qu'autrefois. Et, après tout, c'est aussi bien comme ça.

Un autre homme à la très belle et très longue barbe : le **Pandit Pran Nath,** le plus grand maître du chant classique indien, nous dit-on, de style kirana. On trouvera deux ragas d'une face entière dans l'album, enregistré par **La Monte Young** (disques Shandar), dans lequel La Monte accompagne le maître au tamboura. Vous voilà bien prévenus : c'est très beau.

Jean-Pierre Lentin.

La **LOCATION,** c'est la liberté de choisir la **QUALITE.**

La SONO (voix) ce n'est pas du design ça peut être la sobriété mais surtout LA QUALITE.

Stock permanent 1.500 W modulé par fraction de 40 W et 150 W.
80 baffles ES 35 - 40 W - 30/18.000 Hz, micro chant LEM - BEYER, etc.

La LUMIERE c'est vraiment l'affaire de spécialistes.

Tous effets spéciaux par programme magnétique Mood-light grande puissance - Strobo - Disco-light - Light-show.
Plus de 1.000 appareils d'éclairage de 100 watts à 2 kW - programmateurs - combinateurs.

DES TECHNICIENS GARANTISSANT LA QUALITE DE LEUR MATERIEL PAR LEUR EXPERIENCE PROFESSIONNELLE.

La TECHNIQUE ne s'improvise pas elle permet l'IMPROVISATION.

87, RUE BAUDRICOURT, PARIS XIIIe - TEL. : 707-62-13
4, RUE CHARLES-MOUREU, PARIS XIIIe

Trois rescapés

Les années soixante-dix s'annonçaient mal. **Iggy Stooge,** après s'être lacéré les chairs pendant deux ans, après avoir hurlé d'une bouche écumante des imprécations surréalistes sur fond de fracas torturant d'amplificateurs-monstres, avait disparu de la circulation, brûlé jusqu'au trognon, bouffé par l'héroïne. **Lou Reed,** le fondateur du Velvet Underground, le poète de la décadence new yorkaise, des perversions et de l'auto-destruction romantique, avait brutalement « décroché » et vivait une sorte de retraite chez ses parents. **Syd Barrett,** le créateur du Pink Floyd, s'était peu à peu réfugié dans le monde de l'acide, inaccessible, contemplant jour et nuit ses fantasmes électriques. Trois accidentés du grand voyage psychedelique, trois héros et martyrs du rock halluciné... Et voici que, coup sur coup, en ce printemps 1972, nous apprenons leur réapparition, sains et saufs, la tête claire ou à peu près.

Iggy Stooge est en Angleterre et prépare un album. Son manager nous assure qu'il « s'est remis en forme au cours des derniers mois. Il fait de la gymnastique, mange des steaks crus et boit des jus de fruits ». Il nous promet des fantaisies scéniques auprès desquelles pâlira l'étoile d'Alice Cooper. Lou Reed enregistre également un album en Angleterre, et on a pu le voir en France pour un enregistrement de Pop 2 : calme, détendu, la voix chaude et sinueuse, s'accompagnant de la guitare sèche, et toujours un charme imprécis, insolent. Syd Barrett, lui, se produit à nouveau en public au sein du groupe **Stars,** avec le batteur Twink, célèbre dans l'underground londonien. Il n'est pas vraiment redescendu parmi nous, et on ne sait s'il faut s'en féliciter en lisant ce reportage paru dans le **Melody Maker** : « Syd joua longtemps, sans s'arrêter. Pas de mélodie particulière. En fait, pas de mélodie du tout. De toute façon il jouait faux la plupart du temps. Mais la mélodie se trouvait certainement dans sa tête. »

free jazz

Sun Ra a produit à compte d'auteur plus de vingt-cinq albums sous le label Saturne. Tirés en nombre limité, de façon artisanale, avec des pochettes faites à la main, ces disques avaient acquis au fil des ans une valeur mythique. Sun Ra s'est décidé à les commercialiser : on peut enfin trouver à Paris six albums de cette série (import. Givaudan). Témoin de l'évolution de sa musique, qui l'a conduit à l'architecture sonore et spectaculaire que nous connaissons, l'œuvre éditée n'est pas intégrale mais suffit pour mieux prendre conscience du rôle d'avant-gardiste, d'expérimentateur, qu'a joué Sun Ra pour tout le nouveau jazz et pour toutes les autres musiques actuelles. Avec **The night of the purple moon** et **My brother the wind,** joués en quartet avec notamment John Gilmore, Danny Davis et Marshall Aloen, Sun Ra nous propose une musique électro-acoustique : la présence prédominante de deux moog synthetisers accompagne les cuivres, les fûtes ; musique incantatoire, parfois bluesy, traversée d'éclairs de folie, de cris. **Art forms of dimensions tomorrow, Cosmic tones for mental therapy** et **Magic city** ont été enregistrés en 1965 et 1966. On y retrouve la formule du grand orchestre, avec sa profusion de percussions, la succession des ruptures de rythmes, des explosions free et des sonorités électriques. **Super sonic sound,** le plus ancien des six albums date de 1958. On parcourt alors l'évolution des conceptions orchestrales de Sun Ra avec ce passage progressif à l'électronique, à la fascination pour les sons électriques, musique déjà spatiale.

Autre retour sur un des grands novateurs du jazz, le pianiste **Cecil Taylor : New York City R et B** (Candid Records - import. Givaudan). Enregistré en 1961, avec le bassiste Buell Neidlinger (compositeur de musique contemporaine) et Steve Lacy, Roswell Rudd, Archie Shepp, l'album exprime une musique en conflit : l'avant-garde proche des recherches contemporaines sur les sons et les structures sonores s'y confronte déjà avec la violence et la liberté instrumentale. A la fois phénomène d'appropriation et construction d'une autre musique, spécifique, sans concession, dure et rigide — une voie musicale que Cecil Taylor continue de défricher, comme en témoigne le disque enregistré à la fondation Maeght (Volume 1, Shandar). Même rigueur implacable, même jusqu'au-boutisme dans la mise à nu d'un contexte sonore, dans la communion du groupe (Sam Rivers, Jimmy Lyons, Andrew Cyrille) où chacun est librement responsable de l'ensemble.

Science-Fiction, le dernier album d'**Ornette Coleman** (C.B.S., import. Givaudan), est sans doute l'album le plus important du mois : par sa démarche, par sa tentative de dépassement, d'ouverture sur le chant, la mélodie. L'œuvre n'est plus expérimentale mais accomplie. On retrouve le quartet des débuts sur certains morceaux, avec le trompettiste Don Cherry qui joue les thèmes de la première époque, confrontés avec des propositions nouvelles, que la perfection technique de l'enregistrement vient consolider. L'ouverture est évidente dans « Rock the clock » où, sur un fond sonore complètement libre, foisonnant, Dewey Redman joue du rhythm and blues, Charlie Haden fait gronder sa basse, dont le son est déformé par la wah-wah. Ornette, à la trompette et au violon, joue en lacérant les sonorités.

Le dernier disque de **Miles Davis** est une sorte de bilan des deux dernières années de sa musique, maintenant conduite aux rivages du free : **Live Evil** (C.B.S., import. Givaudan) rassemble des enregistrements de différents concerts. On retrouve les pianistes Keith Jarett, Herbie Hancock, Chick Corea, le guitariste John McLaughlin, les sax Wayne Shorter, Gary Bartz, le batteur Jack de Johnette, le bassiste Dave Holland, le percusionniste Airto Moreira. Musique frénétique, libérée, affirmation de l'électro-acoustique (pédale wah-wah sur la trompette de Miles). Quelques courtes séquences « cool » alternent avec les longues plages de musique extasiée. **Gary Burton** joue maintenant en solitaire, et dit la joie qu'il en éprouve dans le titre de son album, **Alone at last** (Atlantic, import. Givaudan). Enregistré « live » lors du dernier festival de Montreux, la première face présente une musique subtile, raffinée, presque précieuse. Sur la seconde face il joue du vibraphone, du piano, du piano électrique et de l'orgue en re-recording et présente une musique plus proche des conceptions d'un Keith Jarrett, musique d'esthète, dont la richesse s'exprime par le jeu incessant des nuances, le goût des mélodies.

I'm the one (R.C.A., import. Givaudan) est le premier album solo de la compagne de Paul Bley, **Annette Peacock.** Elle chante, joue du piano, de l'orgue, du vibraphone, du moog, elle a composé tous les thèmes et fait tous les arrangements. Paul Bley, Barry Atschul, Airto Moreira et Laurence Cook l'accompagnent. Une œuvre accomplie, proche du rock, qui réintroduit le chant dans le jazz comme un élément sonore parmi d'autres, en le confrontant aux sonorités électro-acoustiques, sans en supprimer le swing.

On peut trouver à nouveau le double album du **Jazz Composers Orchestra,** le grand orchestre de **Mike Mantler** avec Larry Coryell, Gato Barbieri, Cecil Taylor, Pharoah Sanders, un disque indispensable de l'histoire du free. La nouvelle œuvre du J.C.O.A., l'opéra de Carla Bley **Escalator over the Hill,** avec notamment John McLaughlin, Jack Bruce, Gato Barbieri n'est pas un album de jazz, mais permet de mieux comprendre toute l'évolution de la musique occidentale, de Frank Zappa à Anthony Braxton.

Paul Alessandrini

Tarot, du vribraphoniste Robert Wood, qui s'est fait connaître avec Alan Silva, Steve Lacy, etc... est le premier disque d'une série à venir avec Robert Wood en leader. Sa musique va du « swing » au « free », du « blues » au « mantra », du monde des humains au monde des esprits, du mystique au monde de Mu. On ne se repent pas d'y pénétrer. (Tarot, disque Edici.)

CFDT : BRANCHEZ VOUS SUR L'AUTOGESTION

entretien avec Jeannette Laot et Fredo Krumnow

Qand on se place à gauche de la vieille gauche, ou à l'écart, on ne trouve qu'un interlocuteur, la C.F.D.T. Le Parti communiste, empêtré dans son révisionnisme disciplinaire, matraque préventivement la concurrence et classe tout le monde parmi les provocateurs. Mimétisme et conviction, la C.G.T. en rajoute encore. Le Parti socialiste voudrait bien récupérer à distance, mais son visage have et ridé, ses vieux bureaucrates n'ont rien à voir avec notre propos. Au P.S.U., problème, trois factions sympathiques entre lesquelles il faudrait distinguer. Organisation ouvrière de masse qui a sur d'autres l'avantage de se battre dans les entreprises, la C.F.D.T. reste à l'écoute des marginaux, des minoritaires et cherche à les exprimer aussi. **Pour la C.F.D.T., et pour elle seule parmi les grandes organisations, la mort Pierre Overney a été un ignoble scandale.**

Parmi ses militants beaucoups nous sont proches, transfuges du maoïsme ou du trotskysme, jeunes travailleurs et gauchistes de nulle part qui recherchent l'efficacité quotidienne. Les dirigeants de la C.F.D.T. eux-mêmes reprennent souvent les thèmes de l'extrême-gauche et le font sincèrement. Le syndicat bourdonne : ouvert, démocratique, anti-stalinien, il est un étonnant centre de recherches où l'on rôde de nouveaux concepts, où l'on érode la bureaucratie, ou l'on taraude le capitalisme. C'est une longue histoire. Le petit syndicat chrétien, modéré et complexé par un communisme autrement plus énergique qu'aujourd'hui est devenu une grande centrale combative, redoutée du patronat et en butte à la répression. Le vocabulaire

Actuel : Cinquante mille manifestants à Charonne le 28 février, plus de cent mille aux obsèques d'Overney le 4 mars : avez-vous été surpris par cette renaissance politique du gauchisme ?

Fredo Krumnow : Il y a toujours eu une force contestataire à l'état brut dans ce pays, et nous en étions bien conscients dès avant mai 1968. Il était normal que l'assassinat d'un ouvrier par un flic patronal provoque une telle mobilisation. Plus inhabituelle est l'unité qu'ont retrouvée les groupes d'extrême-gauche à la faveur de l'événement. Mais il ne faut pas oublier non plus l'indifférence de la classe ouvrière chez Renault, cette incompréhension des travailleurs devant l'action des groupes politiques. Les pressions de la C.G.T. et du patronat ne sont pas seules en cause ; dans l'usine, le maoïsme est resté comme un corps étranger.

Les jeunes générations — surtout dans leurs fractions les plus engagées — comprennent mal que la classe ouvrière possède ses propres traditions de lutte, très anciennes et toujours présentes dans la réaction collective. Ainsi s'explique la réticence des travailleurs devant une intervention extérieure, quelle qu'elle soit — même celle du parti communiste là où il est majoritaire, au point que le PC se garde souvent d'utiliser les militants de la CGT à l'intérieur d'une boîte serait-ce pour distribuer un tract. Ce réflexe d'autonomie de la classe ouvrière se manifeste partout, et plus particulièrement chez Renault.

Jeannette Laot : La classe ouvrière accepte très rarement les actions minoritaires. Bien plus : la conscience de classe elle-même ne dépasse pas toujours le cercle des militants syndicaux ou politiques. Et s'il n'en était pas ainsi, les conditions seraient réunies pour une révolution. Nous savons à la CFDT que les groupes gauchistes portent une révolte et une exigence qui sont aussi les nôtres. Mais nous sommes une organisation de masse, se des travailleurs est souvent très mal reçue.

Jeannette Laot : Bien sûr, certains gauchistes qui sont rentrés dans des entreprises ont été acceptés par leurs camarades de travail. Ils ont réussi parfois à mobiliser leur atelier qui, autrement, n'aurait pas bougé. Leur attitude n'est alors pas très différente de celle des militants syndicaux. Aux travailleurs de décider le moment et la forme de l'action : on peut croire que les conditions d'une grève sont réunies — l'entreprise est en rupture de stocks, ou ses carnets de commandes sont très remplis — et pourtant, ce jour-là, les ouvriers refusent de se battre. En d'autres circonstances moins favorables, ils décideront de lutter parce que la situation leur apparaît comme intolérable. Il n'appartient à personne de faire la leçon.

Fredo Krumnow : J'assiste à de nombreuses assemblées de travailleurs, de nature et de niveau très différents. A la CFDT, nous n'avons jamais mis à la porte un camarade qui voulait s'exprimer politiquement. Quand un trotskyste intervient, cela donne en gros le discours suivant : « Hé bien, camarades, la lutte est engagée, etc. » Et cela dure entre vingt et quarante minutes si on ne l'arrête pas, parfois une bonne heure. Le trotskyste explique à l'assemblée ce qu'il faut faire, comment il faut le faire, la réalité de la lutte des classes et les moyens d'une mobilisation révolutionnaire. La meilleure façon de le désarçonner, c'est encore d'attendre le moment où il réclame la parole pour les masses et de lui faire remarquer qu'il parle depuis vingt-deux minutes, que personne d'autre ne peut plus rien dire et qu'il ferait bien de céder la place. Ce qu'il accepte en général en attendant qu'un autre camarade trotskyste se lève et prenne le relais. Je caricature, mais c'est comme ça. Il n'y a pas de communication et l'intervention reste étrangère. Le maoïste, lui, ne fait pas de déclarations fleuves, mais le résultat est le même. Il dit : « Ecoutez, camarades, un travailleur immigré

catholique, généreux et vague, s'est mué au cours des années en une pratique précise. On parle désormais de lutte des classes, d'abolition de la propriété privée des biens de production, d'autogestion et, depuis peu, de révolution. Sous l'impulsion du mouvement de mai, la C.F.D.T. a su élargir ses préoccupations à l'ensemble des problèmes de la vie sociale et quotidienne.

L'autogestion, idée-clé, reste une conception encore vague de la société future mais, dès à présent, la C.F.D.T. respecte l'autonomie ouvrière dans les luttes, et refuse de distribuer des mots d'ordres du sommet. Son anticapitalisme n'a rien à voir avec les appétits bureaucratiques du communisme européen : on se méfie autant du léninisme et de ses habituelles déviations que du réformisme social-démocrate ou trade-unioniste.

Partout dans la centrale, on cherche et l'on débat, on reçoit des gauchistes ou des hommes politiques plus traditionnels, on travaille avec des équipes de sociologues et de techniciens des sciences humaines. Reste une équivoque : cet éclectisme cache une solitude plus profonde. Entre deux polémiques violentes, la C.F.D.T. pratique une unité d'action vigilante avec la C.G.T. et garde une sympathie distante pour les efforts unitaires de la gauche électorale, P.S. et P.C.F. Idéologiquement plus proche du gauchisme, elle refuse toutefois de se laisser entraîner dans l'éparpillement des querelles groupusculaires et dans l'isolement. Ouverte à tout mais parfois écartelée, la C.F.D.T. paie son ambiguïté.

Actuel **a rencontré Fredo Krumnow et Jeannette Laot. Le premier fut ouvrier puis employé du textile, près de Mulhouse, avant d'être élu en 1970 membre de la commission exécutive de la Confédération. Il est considéré comme l'un des responsables les plus « gauchistes » de la centrale. Le seconde, ancienne O.S. des tabacs, est responsable du secteur Action sociale et cadre de vie, également membre de la C.E. Depuis 1967, elle s'occupe plus particulièrement des luttes féminines.**

nous ne croyons pas pouvoir modifier les rapports de force dans ce pays sans désaliéner l'ensemble des travailleurs : nous ne voulons pas faire la révolution sans eux, et d'ailleurs le pourrait-on ? Nous comprenons très bien l'impatience des plus jeunes, qui ne sont peut-être pas encore aussi aliénés que nous dans la condition ouvrière, qui échappent à la fois au poids du passé et aux responsabilités d'une organisation syndicale, mais nous ne pouvons pas toujours les suivre jusqu'au bout. Problème de générations : les jeunes travailleurs refusent fortement l'exploitation, les conditions de travail et la vie qu'on leur fait subir, à la différence des travailleurs plus âgés, plus accablés, plus soumis, et pour une part intégrés à la société de consommation. Avec la jeunesse étudiante et lycéenne, la jeunesse ouvrière a manifesté lors des obsèques d'Overney. Chez Renault, une classe ouvrière plus traditionnelle n'a pas réagi.

Actuel : Comment ressentez-vous, en tant que syndicat, l'intervention des groupes gauchistes à l'usine ?

Fredo Krumnow : Il faut beaucoup de temps pour s'insérer dans une collectivité ouvrière, même si l'on est de milieu ouvrier — et nous en savons quelque chose. Je comprends bien ces jeunes qui piaffent et veulent précipiter les choses...

Actuel : La révolution, c'est de précipiter les choses.

Fredo Krumnow : Non, la révolution ce n'est pas de précipiter les choses, mais de les amener jusqu'au bout, atteler suffisamment de chevaux pour y parvenir un jour. Comment s'intégrer dans l'usine avant des mois de travail et d'amitiés ? Il faut y prendre corps, sinon toute intervention semble venir de l'extérieur et suscite un réflexe de rejet. Il n'y a pas que chez Renault. Les femmes d'Ugeco ont mené une grève de six semaines, très organisée, avec une assemblée quotidienne des travailleurs. Au bout du quinzième jour, des groupes ont commencé à distribuer des tracts autour de l'usine pour leur expliquer l'analyse de la situation. Les ouvrières les ont trouvé très sympathiques, les ont même invités au bal avec la population, mais elles se sont vraiment interrogées : « De quoi se mêlent-ils ? » En revanche, lors de la grève de Pennaroya, **Les Cahiers de Mai** sont venus tourner un film : c'était là un apport positif, une façon de faire connaître la grève. Mais l'intervention directe pendant la décision de classe et de mas-

s'est cassé la gueule la semaine dernière sur le chantier X. Qu'a fait la CFDT ? » C'est beaucoup plus habile et beaucoup plus gênant. On s'interroge : où est le chantier X ? Y a-t-il une section syndicale sur ce chantier ? Y a-t-il eu carence de notre part, ou absence ? « Alors, conclut le maoïste, de toute façon, voilà le tract qu'on distribue, est-ce que vous êtes d'accord ? » Quand on en arrive aux propositions d'action, si le délégué syndical suggère de faire une heure de grève, le gauchiste, trotskyste ou mao, se précipite dans la surenchère : « Il faut faire une grève de vingt-quatre heures, et non d'une heure comme l'a dit le camarade. » Si c'est vingt-quatre heures, il appelle à la grève illimitée. Si c'est la grève illimitée, à l'occupation de l'usine. Et si cest l'occupation de l'usine, à la séquestration du patron. Cette escalade est facile, elle n'est pas toujours adaptée à l'expression collective de l'assemblée. Pour pratiquer une lutte de classe et de masse, il faudrait au contraire parvenir à rompre le schéma dominant qui sépare ceux qui savent de ceux qui ne savent pas. Le militant politique a trop souvent l'impression d'être la conscience de la classe ouvrière, par-delà la classe ouvrière.

Actuel : C'est l'inverse du schéma léniniste ?

Fredo Krumnow : Exactement. Nous pensons que tout travailleur a quelque chose à dire et que l'action syndicale doit précisément faciliter cette expression. Dans leur majorité, les travailleurs subissent leur condition, leur révolte est latente et individuelle. Le rôle d'une organisation syndicale est à la fois de leur faire prendre conscience des réalités vécues et de fournir l'information complémentaire qui leur permettra de comprendre et de maîtriser la situation, puis d'entrer dans la lutte. Un exemple très simple : en mai 1968, dans une ville du Nord, les ouvriers ont prolongé leur grève de huit jours simplement parce que nous leur avons révélé le montant des salaires des directeurs, qui gagnaient sept cent, huit cent ou neuf cent mille balles et négotaient sur dix centimes. J'ai assisté à la révolte de travailleuses de la bonnetterie lorsqu'elles ont appris que leur entreprise dépensait, chaque année, en moyenne trois cent mille francs anciens par salarié pour une publicité de slip alors qu'elle refusait une augmentation horaire de vingt centimes. Il y a aussi l'histoire de cette machine, dans une boîte de quinze mille ouvriers où je travaillais : la machine avait coûté quelques dix-huit millions, elle n'avait

jamais servi, elle pourrissait dans la cour. Un jour, un gars a écrit dessus : « Vous avez payé dix mille balles chacun pour ce vieux clou. » Arracher ce type d'informations, les diffuser, c'est contester directement le pouvoir patronal sur l'investissement.

Actuel : Ne croyez-vous pas que depuis quelques années une part de la révolte ouvrière échappe à l'action syndicale. Je pense d'abord aux jeunes ouvriers, ou d'origine ouvrière, qui refusent d'entrer à l'usine, ou n'y passent que quelques mois par an pour s'y faire un peu d'argent et prendre la route.

Fredo Krumnow : Jusqu'au moment où beaucoup d'entre eux retrouvent les modèles dominants de la société, lorsqu'ils s'installent dans la vie et le mariage après une escapade contestataire. Le phénomène de refus du travail est beaucoup plus large, il est toujours présent dans l'ensemble de la classe ouvrière. Le succès des campagnes sur l'abaissement de l'âge de la retraite en est la première manifestation : quitter un travail imposé, le plus tôt possible et dans les meilleures conditions. La lutte pour la réduction de la durée du travail est de même nature, et l'opposition aux cadences, à la hiérarchie, aux répressions. Ce refus est directement lié au développement du processus industriel, qui exige le plus grand nombre de geste possibles dans un minimum de temps en évacuant toute possibilité de liberté intellectuelle et de réflexion au nom de la rentabilité et de la productivité. Parcellisation, déshumanisation, on en arrive à un seuil. Le capitalisme le sent qui s'efforce de récupérer cette contestation du travail en favorisant ici ou là une recomposition des tâches ou en accordant à certains ateliers une certaine latitude d'autonomie, qui relève en fait de l'autodiscipline.

Actuel : La situation du syndicalisme dans l'entreprise s'est-elle améliorée depuis la loi de décembre 1968 sur la section syndicale d'entreprise ?

Fredo Krumnow : La loi a en principe reconnu l'existence de la section syndicale d'entreprise, et les délégués syndicaux peuvent enfin disposer d'un nombre d'heures à peu près égal à celui du délégué du personnel ou du comité d'entreprise. On accepte la collecte des cotisations et les réunions syndicales à condition qu'elles aient lieu en dehors des ateliers et des heures de travail. Là s'arrêtent les concessions de la légalité. On reconnaît les syndicats dans les entreprises, on refuse toujours à l'organisation d'y rentrer. Récemmais de soi. Pour qu'une action débouche, il faut s'y préparer comme à une guerre secrète, souvent faire le mort pendant des mois pour s'assurer des appuis et une protection de la collectivité. Le nombre des sections syndicales démantelées avant même qu'elles se soient manifestées est incalculable.

Dans les grandes entreprises — je ne parle pas simplement de Simca, Citroën, Peugeot, Renault — on exige d'abord un certificat de travail au moment de l'embauche. Le nouvel employeur peut ainsi téléphoner à l'ancien pour prendre ses renseignements et refuser un engagement à tous ceux qui ont des antécédents syndicaux ou politiques. Aujourd'hui, le CNPF s'efforce de mettre sur ordinateur un fichier complet du syndicalisme. Chaque patron pourra le consulter et recouper ses informations avec celles des Renseignements Généraux, collaborateurs fraternels et efficaces. Souvenez-vous de l'affaire de Cambrai : un rapport des R.G. diffusé publiquement dans l'usine pour déconsidérer un cadre syndical en étalant sa vie privée.

Et puis toutes les mises à pied de militants sous les prétextes les plus divers, insuffisance de rendement, réduction de personnel ou faute professionnelle provoquée. Cela devient de plus en plus fréquent depuis mai 1968. Chaque fois que nous le pouvons, nous engageons une action légale pour obtenir une réintégration, puisqu'il est théoriquement interdit de licencier une personne pour des raisons politiques ou syndicales. Nous constatons même en cette matière une petite évolution : il y a quelques années, un patron qui refusait de réintégrer un ouvrier abusivement licencié s'en tirait avec une amende de cinq cents francs ; récemment, nous avons obtenu une condamnation à quinze jours de prison — bien entendu avec sursis —, ce qui pourrait faire réfléchir.

Jeannette Laot : L'échelle de valeurs de certains magistrats commence à changer, elle ne se confond plus absolument avec celle des patrons.

Fredo Krumnow : Restent les répressions couvertes par la loi. Et d'abord le lock-out, ou le licenciement collectif pour refus de travail : les quarante-trois grévistes de Zigzag ont tous reçu une lettre de licenciement. En fait, le droit de grève n'est pas un droit positif mais une concession de forme et de principe. Le droit positif est celui du patron à gérer sa société comme il l'entend, à résilier le contrat de travail selon son bon plaisir : tout le reste ne rebénéficient pas des garanties statutaires et des protections réservées aux titulaires.

Actuel : En Allemagne, un travailleur immigré est pris en charge par l'organisation syndicale. Il est protégé contre la police politique de son propre pays et contre les pressions des autorités allemandes. Surexploitation, insécurité absolue de l'emploi, bidonvilles, racisme, surveillances et matraquages policiers, les deux millions de travailleurs immigrés en France sont abandonnés à l'arbitraire patronal et administratif. N'est-ce pas la plus grave carence du syndicalisme dans notre pays ?

Jeannette Laot : C'est un problème. Le syndicalisme allemand est à la fois beaucoup plus fort et beaucoup plus intégré au système avec lequel il passe un compromis permanent en échange d'avantages réels. La législation du travail en République fédérale est nettement plus avancée qu'en France, les licenciements rendus plus difficiles, le pouvoir policier beaucoup moins développé. Comment pourrions-nous garantir aux travailleurs immigrés une protection dont ne bénéficients même pas les travailleurs français ? Si déjà nous parvenions à obtenir une égalité de traitement entre Français et immigrés, ce serait un beau succès, et nous nous y employons. Quant à faire peur à la police portugaise (ou à toute autre), comment y parviendrions-nous alors que nous n'arrivons pas à intimider notre propre police ?

Actuel : Parallèlement à la lutte dans les entreprises, pourrait-il y avoir une extension de l'action syndicale en dehors de l'usine ?

Jeannette Laot : Bien sûr : l'exploitation des travailleurs se prolonge dans l'ensemble de la vie urbaine. Les acquis des luttes dans l'entreprise sont récupérés dans la cité moderne. La diminution des horaires de travail est réduite à néant par le temps de transport, l'augmentation du pouvoir d'achat par la dégradation de la qualité de la vie, les achats d'eau minérale, les loisirs fabriqués, la voiture trop souvent indispensable, les loyers exorbitants. Producteur, consommateur, usager des transports en commun, résident ou vacancier, le travailleur est atomisé par l'organisation de la société contemporaine.

Fredo Krumnow : Le capitalisme évacue hors de l'entreprise les séquelles des conditions de travail. A la société de se débrouiller si les ouvrières de l'électronique ou de la confection sont usées à quarante ans et si elles font des dépressions nerveuses. L'espérance de vie d'un manœuvre ou d'un OS est de 59-61 ans,

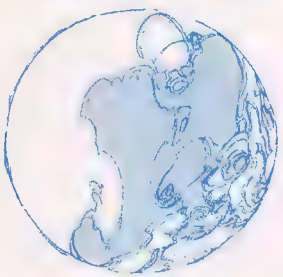
ment, dans les Vosges, l'un de nos permanents a franchi une murette de cinquante centimètres pour aller discuter avec des camarades en grève. Il a été condamné à trois cents francs d'amende pour violation de domicile en vertu de la loi anti-casseur. Voilà où en est la liberté syndicale. Il est aussi grave de franchir une murette sans autorisation que d'entrer dans la chambre à coucher de madame la patronne : pour la loi, c'est une violation de domicile. Nous avons vécu dans la clandestinité avant 1968, et nous continuons à vivre dans une quasi-clandestinité.

Actuel : Comment s'exerce la répression ?

Fredo Krumnow : Sauf dans quelques grandes boîtes où la force du syndicat conduit le patron à composer, l'implantation ou le développement d'une section d'entreprise ne va ja-

GIBRAN

LE PROPHETE



Toute une vision du monde reprise par les hippies

10 F

CASTERMAN

présente que des précautions théoriques et limitées au regard de cette affirmation fondamentale. Les travailleurs qui occupent leur usine commettent une infraction et la direction peut aussitôt les faire expulser par la police, comme ce fut le cas à Pennaroya. La propriété privée, c'est le domicile conjugal de l'entreprise.

Actuel : Et les milices armées ?

Jeannette Laot : La combativité ouvrière, depuis mai, entraîne un durcissement de l'attitude patronale. Les directions ont tendance à recruter leur encadrement chez les anciens militaires et les anciens policiers : les critères d'autorité l'emportent sur les compétences techniques. Pour l'instant, à quelques exceptions près, il s'agit plus de polices privées et de mouchards que de groupes armés. Sauf en cas d'incident ou de crime, il reste très difficile d'obtenir des informations précises sur le sujet. Les polices privées n'apparaissent, bien entendu, jamais dans l'organigramme d'une entreprise. Nous arrivons parfois à en savoir un peu plus grâce aux confidences d'un cadre syndiqué.

Actuel : Quelles sont les entreprises où la répression est la plus dure ? Simca, Peugeot, Michelin ?

Jeannette Laot : L'industrie automobile privée, certainement. Chez Michelin, c'est différent. Le syndicalisme y est très vivant. On y mène la vie dure aux militants, mais enfin, on ne les licencie pas. Comme dans beaucoup d'autres entreprises, on leur attribue systématiquement les postes qui les isolent des autres travailleurs ; on les déclasse ; on leur refuse toute promotion.

Fredo Krumnow : Le président de la Fédération de la Chimie CFDT travaille chez Michelin. C'est un ouvrier professionnel — il est d'ailleurs payé comme tel —, mais il est employé comme manœuvre depuis quinze ans. Moi-même, durant toute ma vie professionnelle, on m'a constamment attribué des postes où l'on puisse me tenir à l'écart de mes camarades, me coincer ou me faire commettre des fautes.

Jeannette Laot : La répression gagne la fonction publique, des secteurs où la lutte se durcit, mais où le droit syndical n'avait jamais jusqu'ici été mis en cause. On pourchasse désormais les militants des P.T.T. comme ceux d'une entreprise privée. Un peu partout, y compris à l'Education nationale, l'administration préfère engager des vacataires, des travailleurs sous contrat à durée déterminée qui ne

d'environ 74 ans pour un membre d'une profession libérale. Cela représente en moyenne douze années volées au travailleur manuel. Les statistiques de la mortalité, des maladies professionnelles et des accidents du travail — 3.800 en un an — ne tiennent pas compte du vieillissement prématuré des travailleurs, d'une fatigue physique et nerveuse difficilement mesurable. Comment prendre une exacte mesure du phénomène : même à la SNCF, les médecins spécialisés ont dû rentrer clandestinement dans l'entreprise pour mener à bien une étude sur la condition des conducteurs de locomotive.

Actuel : L'évidente discrimination dont les femmes sont l'objet dans la société et dans les entreprises a-t-elle engendré une action syndicale spécifique ?

Jeannette Laot : La plupart du temps condamnées dans des postes d'exécution, moins bien rétribuées que les hommes, astreintes à la double journée de travail — professionnelle et ménagère —, les ouvrières s'expriment peu dans l'organisation syndicale. Aliénées dans leur rôle de femme, elles ne songent guère à mobiliser sur leurs problèmes une organisation qui reste essentiellement masculine et spontanément ignorante en ces matières. Nous avons été quelques militantes à nous battre, depuis une dizaine d'années. Pendant longtemps, nous n'avons pas posé les questions publiquement, de peur de susciter un phénomène de rejet de la part du syndicat et d'être écartées des postes de responsabilité par le jeu inconscient et naturel de la démocratie masculine.

Actuel : Combien étiez-vous ?

Jeannette Laot : Trois ou quatre dans les instances dirigeantes, à peine 10 % dans les postes de responsabilité, en but aux critiques des hommes et de la majorité des autres femmes. Vers les années 1964-1965, celles-ci représentaient 40 % des adhérents de la centrale, un pourcentage plus important que celui de la main-d'œuvre féminine dans le pays — parce que l'ancienne CFTC était une organisation catholique, plus sécurisante en l'occurrence. Aujourd'hui, avec la croissance des effectifs, la proportion s'est rapprochée de la moyenne nationale de l'emploi, environ 33 %.

Dès les années 60, nous nous sommes servies d'une commission féminine interfédérale qui existait déjà. C'était une survivance des syndicats féminins d'avant-guerre, absorbés par le syndicat mixte — et dans les faits masculin — qui s'était réorganisé à la Libération. A

l'époque, quelques femmes ont prophétisé qu'à la disparition d'une organisation féminine autonome correspondrait l'oubli des problèmes féminins. Elles n'avaient pas tort. La commission féminine alors mise en place représentait une petite concession, en réalité un groupe de travail plus sensible au sort de la famille ouvrière qu'à celui des salariées. La CFTC prenait pour idéal la femme au foyer, la femme au travail était considérée comme un cas social, une malheureuse obligée de gagner sa vie dans la meilleure des hypothèses, sinon comme une mauvaise mère, une mauvaise épouse, ou une laissée-pour-compte — une célibataire. De la Libération aux années 60, la commission féminine a fonctionné sans poser de problèmes et sans élever la voix, elle fournissait un paragraphe dans le rapport d'activité de chaque congrès.

Je n'avais à ce moment là aucune conscience de la situation faite aux femmes. J'avais accédé à des postes de responsabilité, difficiles et mal rémunérés, dont aucun homme ne voulait. Je ne m'en rendais pas compte, j'attribuais mon élection à la démocratie, et l'absence des autres femmes à une coupable négligence. La minorité de gauche, à laquelle j'appartenais, m'incita à entrer dans cette commission féminine pour y mettre en échec une majorité conservatrice. J'ai alors pris conscience des conditions spécifiques du travail féminin, sa sous-qualification, et de l'exclusion des femmes du débat syndical. En 1962-63, nous sommes intervenues sur deux thèmes : contre la généralisation du travail à mi-temps pour les femmes, contre l'allocation de salaire unique égal au Smig, toutes propositions qui tendaient à lier la femme au foyer. Nous ne l'avons emporté qu'au congrès de 1970 : le texte voté est probablement l'un des plus progressistes de la gauche française, quoiqu'il ne se soit pas encore traduit par une modification profonde du comportement.

Depuis deux ans, l'organisation piétine sur le problème et la commission féminine a été remplacée par une commission « mixte ». Nous avions dit que la libération des femmes conditionnait la libération des hommes, que ceux-ci demeuraient enfermés dans leur rôle de dominateurs, que l'autogestion n'avait aucun sens tant que la discrimination des sexes subsisterait même dans une société sans classes. C'était parler trop vite : les hommes se sont rassurés en approuvant le principe d'une émancipation commune, les femmes ont pris

classe ouvrière ? Je n'ai pas l'impression que l'une ou l'autre de ces issues puissent vous satisfaire. Dans la recherche d'une société nouvelle, vous manquez soudainement d'un relais qui parviendrait à reprendre et à exprimer vos aspirations au travers d'une lutte politique et révolutionnaire. Hors la défense des travailleurs dans les entreprises où vous êtes implantés, ne craignez-vous pas de mobiliser pour rien ? A moins que vous n'entendiez tenir vous-mêmes et jusqu'au bout un rôle proprement politique ?

Fredo Krumnow : Tout d'abord une certitude : le jour où une organisation syndicale s'écarte des problèmes concrets, elle perd sa raison d'être et devient une sorte d'école politique. Je conçois qu'un petit groupe politisé dessine la société de demain et rejette les compromis. C'est une façon de poser les problèmes qui n'est pas inutile. Une organisation syndicale de masse ne peut s'abstraire ainsi des réalités immédiates. Mais la réalisation complète de nos premiers objectifs — plein emploi, liberté dans l'entreprise, désaliénation du salariat — exige le renversement de cette société, donc en fin de compte une conscience politique et le choix d'une stratégie. Tout travailleur devrait donc trouver une place dans le combat politique. On se heurte ici au dilemme de la gauche française : cheminement électoral et majoritaire ou processus révolutionnaire — et ni l'un ni l'autre n'ont fait jusqu'ici l'objet d'une définition bien rigoureuse.

Actuel : Il y a un deuxième clivage, sur l'essence du pouvoir après une éventuelle victoire, qui ne recouvre pas exactement le premier : dictature du prolétariat ou destruction immédiate des rapports hiérarchiques ?

Fredo Krumnow : On pourrait discuter longtemps sur la nature du processus révolutionnaire. Dans un pays industriel, je ne crois pas aux clichés de la révolution russe et de la révolution chinoise. La classe ouvrière possède ses propres armes, avant tout la maîtrise de la production, condition nécessaire mais insuffisante si, comme en mai 1968, les relais politiques ne fonctionnent pas. Nous ne pouvons pas non plus rester indifférents à une possible stratégie électorale : nous devons définir nos exigences envers les partis qui prétendent au pouvoir afin d'éviter qu'ils ne se l'approprient au détriment de la collectivité des travailleurs. Cela suppose dès maintenant la constitution d'une forte conscience de classe.

Actuel : Je conçois bien que vous aspiriez à maintenir une autonomie syndicale face à un

levier, et une garantie ultime et essentielle. Il nous semble intolérable qu'un ou plusieurs partis accaparent même provisoirement le pouvoir, même au nom de la classe ouvrière. Regardez l'histoire des révolutions : à partir du moment où l'on a mis un couvercle sur la marmite, on a dû le maintenir avec des pierres. Après les pierres, les blindés, et des barbelés tout autour. On n'a plus jamais levé le couvercle, ni à Prague, ni à Varsovie, ni nulle part. Nous n'aimons pas beaucoup les couvercles : la marmite doit bouillir, une tension permanente comme rançon et moteur du progrès.

Actuel : Comment situez-vous la lutte ouvrière dans l'ensemble des conflits sociaux ? Peut-on en rester à une conception marxiste du prolétariat ?

Jeannette Laot : Pour nous, la classe ouvrière rassemble tous ceux qui subissent l'exploitation et la domination dans le travail industriel. Mais nous ne pensons pas que seule la classe ouvrière soit révolutionnaire, que seule la condition prolétarienne conduise à la révolte et, au-delà de la révolte, à une conscience et à une organisation capables de bouleverser les structures sociales. Les autres couches sociales écartées du pouvoir ne sont pas simplement des alliées de la classe ouvrière, comme on l'affirme traditionnellement. Jeunes, marginaux, immigrés, femmes, techniciens, étudiants, autant de catégories sociales qui peuvent également nourrir un projet révolutionnaire parce qu'elles subissent, dans d'autres conditions, l'exploitation, l'aliénation, la domination d'une société qu'elles remettent très profondément en cause. La hiérarchie, l'intolérance et l'ordre moral s'imposent bien au-delà de la classe ouvrière : on le voit dans l'ensemble des pays développés.

Fredo Krumnow : Les responsables de la CGT en restent à une conception restrictive de la classe ouvrière, le travailleur manuel exploité, flanqué de ses alliés potentiels, techniciens, employés et cadres. Notre analyse est différente : nous ne vivons pas seulement un processus d'exploitation mais plus largement un processus de domination qui dépasse la sphère du travail pour atteindre l'ensemble des comportements collectifs et privés : la famille, l'école, la vie publique, les phénomènes culturels. En étendant ces contraintes, la bourgeoisie a élargi le front des révoltes et des motivations révolutionnaires.

Actuel : De l'extérieur, et à vous entendre, on a parfois l'impression que la direction de

les mots pour la réalité, et chacun attend l'autre pour entamer une lutte concrète toujours remise à plus tard. Mais à mon avis les luttes qui se développent dans les entreprises à main-d'œuvre féminine relanceront d'ici peu le mouvement sur cet aspect.

Actuel : Quelle est aujourd'hui la décote du salaire féminin par rapport au salaire masculin ?

Jeannette Laot : La différence est moins grande pour les OS payés au minimum des conventions collectives, 7 ou 8 % à travail égal. Mais l'écart réel se creuse déjà à ce niveau : les femmes sont souvent moins qualifiées, elles refusent fréquemment les heures supplémentaires en raison de leur double journée de travail. La différence s'accroît au fur et à mesure que l'on monte dans la hiérarchie, jusqu'aux environs de 30 % au niveau des cadres moyens et supérieurs. Encore ne s'agit-il que du salaire minimum contrôlé par le syndicat et non pas du salaire réel qui varie en fonction d'augmentations et de primes laissées au bon vouloir du patron.

Actuel : Dès avant mai 1968, et surtout depuis, la CFDT a durci ses positions, elle s'est située à l'avant-garde des luttes sociales. Au-delà du combat revendicatif, vous avez approfondi votre refus de la société capitaliste et fortement avancé l'idée de l'autogestion des entreprises : c'était déjà assumer des responsabilités politiques. Mais s'il s'agit de renverser le pouvoir d'Etat, comment prolonger l'action des travailleurs que vous organisez ? En négociant avec une union des gauches — communistes et socialistes — dont on connait par avance l'électoralisme, la modération et la fragilité, pour ne pas dire l'archaïsme ? En s'alliant avec des groupes gauchistes, instables et divisés, qui restent pour une large part étrangers à la

éventuel gouvernement de gauche, à la fois comme une sauvegarde et comme un aiguillon. Mais, théoriquement, vos ambitions ne s'arrêtent pas là : vouloir l'autogestion, c'est tenter de réorganiser l'ensemble des rapports sociaux, une civilisation différente qui abolirait jusqu'aux distinctions du public et du privé, du travailleur et du citoyen, qui bouleverserait jusqu'à la notion même d'Etat. A ce niveau là, vous êtes les plus avancés, mais vous n'avez plus d'interlocuteurs.

Jeannette Laot : C'est en effet notre problème depuis des années. Il n'est pas facile d'imaginer les structures d'une autogestion généralisée, ni les moyens de les mettre en place. Si le rapport des forces évolue en notre faveur, il faudra faire confiance à la créativité de chaque travailleur. Les plans d'autogestion ne se décident pas au sommet, à moins d'être contradictoires dans leur principe même. C'est là qu'il faut en appeler au débat dans toute la gauche, à une imagination jusqu'ici enlisée. La partie se joue dès maintenant dans les luttes concrètes. Nous ne pensons pas comme la CGT détenir la vérité et des solutions adaptées en toutes circonstances. D'où l'importance de l'information : le syndicat ne doit pas prendre en charge les problèmes des travailleurs mais leur donner les moyens de se déterminer par eux-mêmes. L'évolution des grèves depuis 1967 est à cet égard très positive. Plutôt que de se retirer passivement chez eux, les grévistes conçoivent beaucoup plus fréquemment l'arrêt de travail comme un moment actif, avec occupation de l'usine et discussion collective.

Fredo Krumnow : Ainsi se prépare le contrôle du pouvoir. Cette démocratie ouvrière, dès maintenant mise en œuvre, représente le seul

la CFDT se situe à la gauche de la masse de ses adhérents...

Jeannette Laot : Ce n'est pas vraiment exact. La base, souvent très jeune, se reconnait en général dans les positions de la direction confédérale. D'autres militants manifestent parfois moins d'enthousiasme. Parmi eux, ceux qui ont construit cette organisation. A plusieurs reprises, ils ont fait la preuve qu'ils pouvaient se mettre en cause : encore doit-on prendre le temps et les moyens. Comme c'est bien naturel, les différences d'attitudes se nourrissent également des disparités régionales, industrielles, culturelles. Afin d'être acceptables par tous, les grandes options de la Confédération sont souvent en retrait par rapport aux aspirations de certains et en avance par rapport à d'autres.

Actuel : Peut-on considérer que la CFDT soit encore une organisation hiérarchisée et bureaucratique ?

Jeannette Laot : Hiérarchisée, probablement : malgré un désir égalitaire, certains débats, sur la condition féminine par exemple, ont du mal à circuler de la base au sommet. Bureaucratique, assez peu : l'organisation est très vivante, très mouvante, elle a tant changé au cours des dix dernières années que les dirigeants n'ont guère eu le temps de se tailler un fief. A travers une tension et une démocratie permanente, l'information et les responsabilités circulent très largement dans l'organisation.

Actuel : La CFDT pratiquerait-elle l'autogestion ?

Jeannette Laot : Pas encore : on essaie. Il ne suffit pas de vouloir, il faut d'abord en réunir les conditions.

(Propos recueillis par Michel-Antoine Burnier et Patrick Rambaud)

Les fanfares de la greve

Albert et sa fanfare poliorcétique (« preneur de villes »), répondant à l'appel du Comité de soutien de la grève de Pennaroya, ont fait le siège de Pennaroya, à Montparnasse : tous les soirs à 18 heures, Albert, ses quinze musiciens et girls, se mettaient devant les portes, attendant que les employés sortent et en avant la musique ! Avec leur grand bastringue, une parade monstrueuse déroulait les fastes des drames sociaux. Les girls d'Albert dansaient le ballet des secrétaires, twist endiablé, l'orchestre jouait le dactylo-rock : battant le rythme avec des machines à écrire. Alors arrive le directeur de Pennaroya, qui dicte une lettre de licenciement, mais que lit-il sur la lettre fraîchement tapée ? grève générale, soutien des employés aux ouvriers ; il entre dans une fureur noire jette une employée à terre, Roya : la foule gueule : « Salaud ! tu as fait de la peine à Roya ! » Pendant ce temps se déroule une scène d'une intensité assez dramatique : une ombre se faufile, celle de l'accordéoniste qui joue dans un cadre de tableau en or — il est le P.D.G. — ; on se précipite, on enlève le cadre en or, ce qui déchaîne un délire. Le P.D.G. aussitôt retourne sa veste et baisse son froc — victoire de la grève —, il chie des pièces de monnaie. Les employés de la boîte entament des discussions avec Jim Mastique, justicier masqué, l'homme girafe, le roi des fenêtres, avec Super Chichoi, le roi des anchois, avec Benjamin Quartz, prince des cachalots, et gai luron, et puis discutent avec Manu Flèche, samouraï gai, vampire à ses heures, Yo-Yo, clown sans talent, Carlo Palpitax, cracheur de feu, Général Zantacana, ancien dictateur, chef d'orchestre et tireur d'élite, Anièce Bombarde, ancienne girl du Lido, très vieille créature des rêves boursiens ; avec la princesse Cathy, petite orpheline au passé tragique, un trésor de charme et de fraîcheur, Mlle Martine Trottoir, chanteuse réaliste qu'on assassine tous les soirs devant les spectateurs ébahis. Si vous ne voulez pas attendre qu'ils fassent du bruit pour une autre grève, vous pouvez joindre Albert et sa fanfare, 11, rue Emile-Lepeu, Paris-11e, métro Charonne, 700-78-18, à moins qu'ils ne soient dans la rue, pour mettre en pratique leur grand plan d'action — entourer d'un cercle la ville — ou qu'ils ne se soient loués pour un mariage ou qu'ils n'aient pris la route pour une grande tournée.

Le viol des pelouses interdites

Le 10 mars, les Beaux-Arts sont fermés « jusqu'à nouvel ordre » : les C.R.S. s'étaient installés devant les entrées de l'école. L'unité pédagogique était en grève « active » depuis une dizaine de jours. « Dégradation des bâtiments » : la cour et les sculptures minables qui s'y trouvent s'étaient couvertes de couleur printanières. Le 15 mars, dès midi, les étudiants se regroupent autour du grand bassin du Luxembourg. Ils occupent les pelouses, tendent sur les statues des rubans de couleur. Ils ont pique-niqué, joué au ballon, distribué des tracts, se sont baignés nus dans le grand bassin. On s'attroupe, on discute, on se prélasse sur les pelouses.

Un Anglais aurait-il l'orteil plus léger ? Un Pakistanais traînerait-il savate de velours, un Egyptien babouche de satin ?

« Evacuez, évacuez ! » le jardin du Luxembourg ferme en plein midi pour éviter l'outrage, les C.R.S. labourent les pelouses. Les étudiants des Beaux-Arts, fanfare en tête, avaient osé s'asseoir sur l'herbe, l'ouvrant aux foules. Ailleurs, la pelouse est libre ; en France on l'enferme dans un décor rigide et triste, c'est la vie, au pays de Descartes, et vive les Beaux-Arts. Au Luxembourg, pendant ce temps, la fête continue. Prenez-en de la graine. Un technicien vous parle, M. Michel Rocher, du « service gazons » de la célèbre maison Vilmorin Andrieux.

Y a-t-il plusieurs sortes de gazons ?

Oui, il y a en gros trois sortes de gazons. **Le fin,** comme son nom l'indique, a une feuille très fine que l'on tond généralement très bas : l'effet est certain. On l'utilise comme décoration devant les villas et on en interdit l'accès aux chiens et aux enfants.

Le rustique, que je recommanderais pour un terrain de rugby, possède une feuille plus épaisse qui résiste mieux aux traitements sportifs que l'on peut imaginer.

La prairie-pelouse, enfin, représente l'espèce la moins fragile. On l'utilise pour les grandes étendues, parce qu'elle nécessite moins d'entretien.

On peut donc marcher sur certaines pelouses sans les endommager.

Bien sûr, si le choix des semences a été fait pour cet usage. Il n'y a aucun problème avec les **prairies-pelouses** et même avec certains types de **rustique.** Dans une certaine mesure, le « piétineur » supplée au travail de roulage nécessaire à l'entretien : les pas favorisent alors le tallage des graminées, une bonne implantation sur le sol.

Pensez-vous que les Anglais doivent à leur seul climat la qualité de leur gazon et donc la permission de s'y ébattre ?

A l'origine, certainement. Mais il est toujours possible de compenser les désavantages des climats continentaux par le choix des semis et un entretien approprié. En France, les pelouses publiques appartiennent au type **fin,** qui ne supporte pas un piétinement fréquent. On pourrait les remplacer par des **prairies-pelouses** comme celles de Hyde Park, qui s'accommodent parfaitement du passage de centaines de personnes par jour.

Le choix d'un gazon fragile s'explique-t-il par un souci d'économie ?

Pas du tout. Au contraire, le **fin** est beaucoup plus cher : au détail, toutes taxes comprises, 12 F le kilo de graines, 7 F pour la **prairie-pelouse.** L'interdiction des pelouses en France vient à mon avis d'une vieille habitude : on conçoit traditionnellement dans notre pays des jardins avec des allées où l'on marche et des pelouses que l'on regarde. »

Tout va bien, la pelouse est toujours au cordeau, les autorités ont purifié l'eau du bassin, les vieilles truites ne risquent plus de crever le F.H.A.R. et le M.L.F. retournent aux Beaux-Arts que les C.R.S. viennent juste d'abandonner. **Paul Rural.**

Un petit tour dans la presse underground

The Higest Point des lycéens de Meudon coule par la force des choses... Nouvelle revue underwater en création, le **Scaphandrier,** organe excentrique de Meudon et dont les échos Sona se feront sentir à 10 milles à la ronde. Contacter Eric Tellenne, 4, square Robiac, Paris-7.

Le Crassier, n° 000, journal de contre-information paraissant chaque 29 février (mensuel), 1er canard under de St-Etienne et alentours. 600 exemplaires un peu sales : la machine a trahi. Toutes ressources doivent contacter **le Crassier,** BP 2-91 ; 42 St-Etienne.

P.S. : les mecs du **Crassier** cherchent une ferme pour continuer à prendre leur pied ensemble.

P'tit Gugus, se distribue aux copains des copains des copains... dans la région de Dijon ; c'est artisanal, pas déclaré, et pas encore tout à fait génial. On peut les joindre à travers la **Côte d'Alerte.**

« Countrique », journal traitant d'alchimie de poèmes d'adresses pour les voyages, de débilités, etc... 1.000 ex. à Brest. Philippe Artero, 14, rue Lamartine, 29 N Guipavas.

Viva Presse, bimestriel, tiré à 10.000 exemplaires, distribué gratuitement, produit par des libraires et disquaires sympas. Presseurs parallèles, voyez Yves Desvaux, 14, rue de la Liberté, 89 - Auxerre.

En Bretagne, **Le Potach,** à St-Brieuc, **l'Antirouille** à Plonisy, **Le Lieu** à Pléneuf, et j'en passe. **Beuark** va naître à Guingamp. Soyez nombreux autour de son berceau.

Le Citron, 2 F, 6 numéros 10 F, et le double pour 12 numéros, pourquoi ? Parce que ! Ça commence par des éloges, la prochaine fois des injures (il y a un peu de chassé croisé dans l'impression). Pour la pelure, contacter Bernard Blanc, 22, bd Clemenceau, 83-Draguignan.

Travail, Famille, Patrie, toujours à 0,0 F crèche à Lyon : lycéens à vos gardes ! Permanence, 16 à 19 h, librairie des Canuts, 19, rue Burteau.

La Cigarette verte et **J'éjacule,** de Clermont-Ferrand, prennent leur source aux mêmes endroits : tous les foyers subversifs. Ils ont le même objectif : construire l'expression politique de la subversion populaire. Ils fusionnent à 1 F. C'est quoi le chaos sexuel ?

Tripomenal, le journal qui débilite le Nord, 40, rue de la Barre, 59 - Lille, tout frais, tout neuf.

Lesbos n° 2, rédaction : treize lycéens. Se diffuse dans la région de Nîmes, Uzès, Bagnols, Montpellier.

L'Asticot n° 1 se distribue au Mans de la main à la main, ou à la Taupe, 2, quai de l'Amiral Lalande, 72 - Le Mans.

Olisbos, offset à 2 F, se trouve à la « Mandragore », rue des Grands-Augustins, ou chez J.M. Royer, 17, rue F.-de-Pressencé, Paris 14.

A Montluçon, un canard de lycée à Paul Constans : **Lycées Rouges,** 20 centimes.

Le Faux Véreux : 1 F, sur la voie de garage ? « Ceux qui ne croient pas à la pub en 1890 ne croiront pas à l'automobile ». Librairie Bazar, Nîmes.

Créativité engagée, journal sans complexes, pas très beau mais pas très cher, sort de l'ombre après un an de vie souterraine et cinq fabuleux numéros absolument introuvables. Avec le numéro six il vous arrive à l'air libre ; alors achetez-en le plus possible.

Créativité engagée parle de la merde quotidienne, du cinéma, de la poésie. D'ailleurs les (poètes) esseulés peuvent lui envoyer leurs trucs et leurs petites annonces.

Prix : 1 F dans la rue. 1,50 F (+ si vous pouvez) par lettre.

Envoyez suggestions et fric sans faire mention du titre du canard à Yves Quesnel, 9, rue de l'Oubangui, 44 - St-Herblain.

Polludrill'infos devient **Thug-Presse ;** sera un journal sur les activités parallèles, et enfin, si tout marche bien, un « whole Earth Catalog » à notre échelle, un manufrance de la vie marginale. Et tac. abonnement 8 numéros pour 4 F. Yves Desvaux, 14, rue de la Liberté, 89 - Auxerre. Ou ne sera pas.

A Perpignan, **Virus** a un besoin urgent de rédacteurs (trices) et de dessinateurs bénévoles et même d'abonnés : Bernard Cappi, 4, rue Gutenberg, 6 - Perpignan. Mille sabords !

Zinc, N° 4 toujours très beau, pas cher, 1,50 F, est paru. Nicoulaud, Guitton et Besnaïnou en grande forme. Le N° 5 sera encore plus beau, pas cher, sur 16 p, qu'on se le dise ! 6, av. A.-Netter, Paris-12.

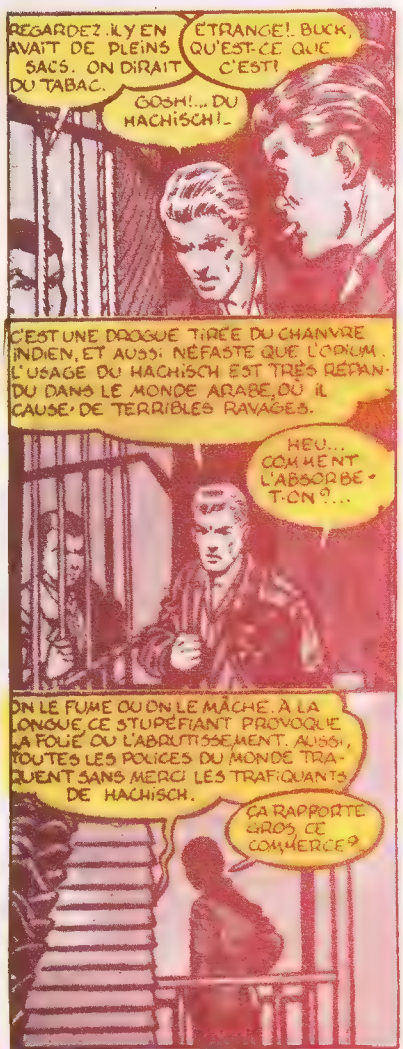
La Côte d'alerte, mensuel satirique sur Dijon et la Bourgogne, N° 2, 1 F, démarre en flèche. Le N° 1, de février, a été tiré à 6.000 exemplaires. En six jours, tout est parti ! BP 694 Dijon, 21 - 10 numéros 15 F : J.-P.Gantheret, C.C.P. 2780.965 Dijon, mention Côte d'alerte au dos. 61, rue des Moulins.

Les enfants de la drogue

Satan qui vous aime beaucoup, de Philippe Alfonsi et Patrick Pesnot, vient d'être réédité chez Robert Laffont sous un titre racoleur, **Les enfants de la drogue.** Espérant ainsi devancer la critique, l'éditeur déclare la pureté de ses intentions : plus besoin de titre clandestin, dit-il, le fléau peut désormais être exposé sans détours. Outre cet emballage pour le moins contestable, cet estimable document qui nous est livré à l'état brut, se voit affublé d'une préface d'Henry-François Rey, subitement devenu moraliste. Ce pousse-mot sensiblement décati, grinçant et prétentieux, est le même qui chaque jour berne quelques milliers d'auditeurs d'Europe I en les rendant complices de la supercherie qui consiste à écrire un roman en direct sur les ondes. Selon lui, on surestime le phénomène de la drogue, faisant passer de vulgaires défoncés pour des «damnés baudelairiens » qui portent sur leurs dos le poids mort d'une société délabrée. Allons, poursuit le vieux renard, regardez-les, des snobs, des moutons de Panurge, piètres victimes d'une mode qui donnent tristement dans tous les panneaux pour fuir une réalité qu'il faudrait museler. Et de confondre l'heureux barbu qui tire sur le joint et le suicidaire en mal de seringue, sans jamais se demander, si mode il y a, où diable peut-elle trouver sa source. Cela n'importe pas à Henry-François Rey qui voudrait bien savoir à quoi **servent** tous ces drogués, et la drogue étant pour l'homme une technique de révélation, encore faut-il avoir un message à délivrer. « Les visions du médiocre intoxiqué par l'acide seront des visions de médiocre », ajoute notre humaniste pour qui l'espèce humaine se divise irrémédiablement en deux blocs, « les élus et les autres », ou l'aryen et le juif, le gendarme et le voleur, l'homme et la femme, etc.

Seuls quelques désespérés « de race » pourront sacrifier à la mode dénoncée plus haut, car le désespoir est une affaire de caste et si l'on choisit de se détruire, autant le faire, n'est-ce pas, avec dignité. Les grands désespérés ne se pendent pas, un pendu c'est laid, un junkie aussi. Ceux qui abordent ces rivages maudits doivent avoir la « volonté de centupler leurs puissances », et de nous citer Huxley, qui dû séduire Rey par son interprétation sous-mescaline de Vermeer par le Corps-Dharma, et Michaux, l'audacieux Michaux qui voyageait sous contrôle médical — on n'est jamais assez prudent, comme si Christophe Colomb s'était embarqué sur le lac du bois de Boulogne pour découvrir l'Amérique. Entouré de la cour d'hétaïre frivoles dont il rêve chaque nuit, Henry-François Rey, en homme de qualité, juge, condamne, affirme bien haut qu'il est dans la nature des hommes de naître imbéciles ou géniaux. Les débiles, commençons par leur interdire cette évasion incontrôlable qui ose se contenter d'elle-même. Ne vous inquiétez pas, cette colère n'était qu'un frisson, on peut lire une fois dans sa vie un texte d'Henry-François Rey, il n'y a pas d'accoutumance.

Patrick Rambaud



Buck Danny contre les pirates du désert

Avis aux plumitifs lecteurs

Actuel compte se renforcer d'ici septembre. Bien fatigués, nous voulons des idées et des hommes : on a besoin de vos énergies encore fraîches, envoyez-nous donc reportages, enquêtes, analyses circonstanciées, de vrais articles sur les sujets de votre choix. Attention, on aimerait que ça soit encore meilleur que ce que nous avons publié jusqu'à présent, et nous ne garderons que les articles susceptibles d'intéresser l'ensemble de nos lecteurs. Pour nous faciliter la tâche, mentionnez « articles » sur l'enveloppe. On espère rencontrer ainsi quelques copains dès le printemps.

Nous allons par ailleurs essayer de monter quelques chouettes concerts à Vincennes. Ça n'est pas encore fait, mais pourrait arriver assez vite. Dressez l'oreille, vous le saurez si ça arrive.

Husbands, de John Cassavetes.
Cravates noires, costumes noirs, la vieille un peu mitée qu'on soutient jusqu'au bord de la tombe de son fils, jouisseur impénitent. Les amis qui écrasent une larme, parce qu'ils auraient bien pu mourir à la place de l'autre. Et qu'ils vont noyer dans la bière leur amitié, triste alibi pour fuir sa femme, son travail, ses gosses. On commence par dégueuler dans les ouatères d'un club entre deux chansons mièvres et on se retrouve à Londres sur un coup de tête. Et pourquoi pas ? « Les hommes se déshumanisent à tel point que plus rien n'a d'importance, dit Cassavetes. Je veux que les gens s'interrogent. J'ai à peine deux heures pour y arriver. » Et il y arrive, on sort de la salle, plié par le fou-rire et accablé de tristesse, en évitant soigneusement de se croiser dans les glaces des vitrines. L'évasion minable des trois héros de Cassavetes n'a pas de lendemain, les liens sont trop forts, on retrouve sa maison, les enfants qui vous insultent quand on leur donne un chien en peluche, ou qui se mettent à pleurer, qui s'en foutent pas mal du retour du père. On retrouve sa femme qu'on n'aime plus. Son boulot qu'on n'a jamais aimé. Et on continue sur sa lancée, comme une pierre. « Une théorie, une idée, mais ce n'est pas réel. Cela permet au spectateur de s'évader une fois de plus de ses problèmes, comme un verre de vin ou une cigarette. »
Après **Shadows,** et **Faces,** on pourrait dire que **Husbands** confirme le talent de son auteur si cette phrase elle-même n'appartenait pas au vocabulaire le plus éculé des critiques en mal d'œuvre. Et tout le reste est foutaise.
Avec **l'homme sans frontière — The hired man** — Peter Fonda fabrique un genre nouveau : le western-zen.
Il a su évoquer, sur un scénario tout plat tout bête, une histoire un peu virile, un peu sentimentale, par touches impressionnistes, une sorte de recherche du temps perdu.
Sur fond de musique indienne, deux hommes, sur la route, au grand large, recherchent la terre promise : la Californie, la mer. Puis ils succombent à la halte, au hâvre, au repos.
Ce film sans suspense, en points de suspension, esthétisant, mais beau, vaut par une maîtrise rare des superpositions et des fondus enchaînés.
L'errance de Peter Fonda est intemporelle, tragique, vaine, inachevée : surréelle, idéaliste, libertaire ; il faut s'arracher à la surface du film, le sentir de l'intérieur : pour le ressentir, s'identifier avec un mode d'existence, **sur la route.**
Peter Fonda s'inscrit dans la tradition morale et individualiste américaine, mais sereine : sur les premières images, le soleil, mauve puis violet, passe au rouge, à l'orangé, s'éclaircit en un rayon sur l'eau ; passage du feu à l'eau ; l'eau dont l'homme descend, « dans le film, le type sort de l'eau seul, nu, et dès qu'il en est sorti, il tombe sur son cul sur la berge : et ça c'est ce que j'ai à dire sur l'homme. Ça nous a pris des milliards d'années pour sortir de l'eau, et dès qu'on est sorti on s'est écroulé sur le cul. Regardez autour de vous. On s'entretue, on se viole, on détruit la planète, les oiseaux sont convulsés de peur. Nous ne faisons pas confiance, nous n'aimons pas, nous ne donnons pas, nous ne recevons pas. »
Sur une toute autre échelle, sans mièvrerie, sans facilité, un film existe, qui a quelque chose à dire et qui le dit bien, qui n'est pas gratuit, que son auteur a mis plus de trente ans à pouvoir réaliser, qui a quelque chose de fellinien dans ses obsessions, mais qui relègue les obsessions de Fellini au magasin des babioles, dont certaines séquences rappellent Antonioni, mais criantes de vérité, de nécessité : il s'agit de **Johnny got his gun** (Johnny s'en va-t-en guerre), de Dalton Trumbo. On espère que tous les élèves de France et de Navarre sècheront leurs cours d'instruction civique pour voir **Johnny got his gun,** et que la projection en sera obligatoire dans toutes les casernes...
« Les chiffres nous ont déshumanisés. Au petit déjeuner, en prenant notre café, nous lisons dans la presse que 40.000 Américains sont morts au Vietnam. Au lieu de vomir, nous nous servons du pain grillé. Voici une équation : 40.000 jeunes gens morts, 3.000 tonnes de chair et d'os, 55 kilos de matière cérébrale, 190.000 litres de sang, 1.840.000 années de vie qui ne seront jamais vécues. 10.000 enfants qui ne naîtront jamais. (...) Est-ce que nous nous réveillons en hurlant, la nuit, quand nous en rêvons ? Non. (...), Si les morts ne représentent rien pour nous, (...) que dire de nos 300.000 blessés ? Sait-on où ils se trouvent ? Ce qu'ils ressentent ? Combien ils ont perdu au total de bras, de jambes, d'oreilles, de nez, de bouches, de visages, de pénis ? Combien d'entre eux restent sourds, muets, aveugles, ou les trois à la fois ? Combien ont été amputés d'un, de deux, de trois ou de quatre membres ? »
Dalton Trumbo a réalisé avec **Johnny** son premier film, adaptation de son roman de 1939. Il fut un des « Dix d'Hollywood » emprisonnés un an pour sympathies procommunistes supposées, dans les années 50, à l'époque du mac-carthysme. Depuis, il est resté sur une liste noire qui l'a empêché de travailler sous son vrai nom. Il avait dû mettre sur pied, en secret, le syndicat des scénaristes. Des communistes en faisaient partie. Les conditions d'adhésion étaient souples. Des élections leur furent largement favorables, mais le syndicat-maison continuait d'exister sous une autre forme (« Alliance Cinématographique pour la Préservation des Idéaux Américains », joli non ?). En 1946, la Commission des Activités anti-américaines vint à Hollywood ; témoignèrent contre Dalton Trumbo un président, Richard Nixon, un sénateur, futur ex-sénateur, George Murphy, et un gouverneur Ronald Reagan... « Aujourd'hui, commente Dalton Trumbo, ils ont plus de listes de noms que jamais : dix mille personnes recensées à mettre sous surveillance en cas de crise. L'armée a une liste de 25 millions de noms, et le FBI a aussi sa liste... Les listes, comment les utiliser, sinon en faisant peur, très peur ? Il leur faut une crise qui foute la frousse, comme dans les années 40... » Le personnage central du film de Dalton Trumbo : un gamin de 20 ans qui part à la guerre en 1916.
Beaucoup plus modestes, d'autres **teenagers** occupent l'écran, grand ou petit : **Un fils unique,** réalisé par Michel Polac pour la TV, est un film sans fioriture ni fausse poésie, avec un excellent dialogue, direct. Regard attachant, discret, porté sur un lycéen, fils de parents ô combien bourgeois, conventionnels (scène du repas familial : les œufs à la coque, glaires et gluants, le père : « Il faut penser à préparer les vacances » — Eric, 16 ans : « Bagdad, Bangkok, Bénarès, Bornéo... » — la mère : « Peut-être en Espagne. »). Morale donnée par un proverbe chinois : « L'expérience est un peigne pour les chauves », qui pourrait aussi bien convenir au film de Joel Seria, **Mais ne nous délivrez pas du mal :** deux copines dans un collège catho font l'apprentissage du « diable » et se perfectionnement pendant les vacances. Les bourgeois disent que c'est un film vraiment vicieux. Dernier film de la série des moins de 20 ans, **On n'arrête pas le printemps,** de René Gilson : « Il s'agit d'un film témoignage : témoignage évidemment limité à quelques moments vécus par quatre jeunes garçons et filles, lycéens de classe de philosophie, au cours d'une semaine de l'année scolaire 71, devant la triple répression : pédagogique, sexuelle et politique. » Chouette.
On n'en dira pas autant de **Jaune le soleil,** tourné en 16 mm, son synchrone (on entend le ronronnement de la caméra) par un collectif (Marguerite Duras, Marguerite Duras et Marguerite Duras) en noir et blanc plus gris que nature (habits noirs, nuit noire derrière les vitres, la cheminée, la porte), lugubre, sinistre prétentieux ; énigmatique, symbolique, antipathique. Jaune le soleil, un tas d'or, ou bien l'inverse, enfin un tas de merde. Autre film de collectif, les **Camisards,** de René Allio, histoire véridique de maquisards avant la lettre en 1702. La grosse surprise du film : où l'on voit des protestants devenir des paillards, bon vivants et tout et tout. Les parpaillots, ce n'est pas gris comme on croit, ça fait bonne chair et ça se baigne tout nu. Les joies du grand air...
Dernier film tourné par un collectif, **Coup pour coup,** supervisé par Marin Karmitz, retrace l'histoire d'une grève avec occupation d'usine et sequestration de patron, par des ouvrières de la confection. Les syndicalistes officiels freinent le mouvement, exactement dans les mêmes termes qu'en mai 1968, dans **Oser Lutter,** tourné à l'époque à Flins. Ouvrières au travail : les cadences / les petits chefs, les surveillances, le chrono / la fatigue, les crises de nerfs / les brimades / les tracts

la solidarité. **Coup pour coup** est le travail d'une équipe de cinéastes et d'ouvrières, qui sont à la base du film, dialogues, montage, scénario, optique générale. Politique ? Militant ? On glose à ce sujet, on nuance, on raffine, on distingue **Grève et occupation d'Apollon,** ou **Oser Lutter,** films militants hors circuits, de **Camarades** ou **Coup pour Coup,** films « signés » Marin Karmitz qui soigne son esthétique. A voir. A voir également, au Studio Saint-André-des-Arts, à midi et à minuit, « **No pincha** », de Tobias Engel, René Lefort et Gilbert Igel, sur la vie et la lutte quotidienne, sous la direction du PAIGC, du peuple de la Guinée dite « portugaise » à l'intérieur des régions libérées.

Gilles Février.

Censuré

Le Cabot est un court métrage de Jean-Pierre Letellier, produit par Luc Moullet, et interdit totalement par la censure pour « l'évidence du goût dépravé qu'exprime le scénario ». Ledit scénario, autobiographique, est « consacré à une suite de tentatives pour tuer un chien ».

Autant dire qu'il ne s'agit pas d'un hymne à la violence, mais d'une condamnation de cette violence. J.-P. Letellier : « Il faut bien que la censure se justifie, alors un court métrage, surtout un peu fauché comme celui-là, qui ne représente pas de l'argent, ou des puissances d'honorabilité... »

Sidonie Safran

RECTIFICATIF IMPERATIF ET FAMILIAL

Jean-Marie Sonet, de Pont-à-Mousson, n'est pas correspondant d'*Actuel*. N'allez pas sonner à sa porte, également celle de ses parents.

RECTIFICATIF FACULTATIF ET AMICAL

Paul Alessandrini aime bien Philippe Garrel. Il n'est donc pas inutile de signaler que la présentation de son article-interview sur *la Cicatrice intérieure* paru dans le précédent numéro n'est pas dû à sa plume perfide. Il n'y a pas de coquille. A la place de P.R. lire donc P.R., et non P.A.

Maureen Thorpe

Peter Fonda

DOCTEUR HIP-POCRATES

Le docteur Hip-Pocrates ayant perdu, lors d'un voyage en Gobrunie Occidentale, les lettres qui lui étaient adressées, ne peut tenir ce mois-ci sa rubrique et demande qu'on lui écrive de nouveau.

FESTIVAL DE GRENOBLE

Le festival de court-métrage de Tours a émigré à Grenoble. Parce qu'un maire pudibond (Saint-Royer) fait la chasse au sexe et à la politique dans son fief. Et le cinéma dans tout ça ? Tiraillé entre un festival national et un festival international, il se ressent des méfaits conjugés de la sélection et de la présélection. Le marché du film, réservé aux malchanceux de la sélection et aux fortunés de la production, réserve quelques bonnes surprises (Les Machins de l'existence, **de Jean-François Dion,** Loger, **de Bensoussan**), **le festival lui-même quelques mauvaises :** Martin, **de Hugues Burin des Roziers, laborieuse retranscription d'une nouvelle de Le Clézio,** Le Cœur renversé, **de Maurice Frydland, mélodrame de la platitude,** Les Dragons, **de Konstantinos Aristopoulos allégorie helléno-politique moralisante,** Fait divers, **de Alain Centonze, d'un réalisme douteux.**

La majorité des films offre un triste spectacle : La Farine de manioc, Notre Maître **et autres fantaisies éducatives et signifiantes,** La Classe d'Antoine, **de Michel Laugier, etc.**

La politique était à l'honneur, avec en tête Maurice Clavel : Le Soulèvement de la vie, **version refilmée et non censurée illustrant désormais célèbre : « Messieurs les censeurs, bonsoir ! ». C'est beau, c'est culturel, c'est lyrique, ça a eu le Prix spécial du jury : 10.000 F. Idem pour** La Bataille des dix millions, **de Marker.**

Autre pôle d'attraction : les enfants : malades ou normaux, avec ou sans professeurs. Quoi d'autre ? De l'animation : Scarabus, **de Gérald Frydman, allégorie sur le voyeurisme,** Head Spoon, **de Taku Furukawa, ou les malheurs de l'homme, vus du point de vue de Sirius,** Football freaks, **de Paul Vester,** Délicieuse catastrophe, **de Piotr Kamler (film primé).**

Deux films marquants dans le festival : Undergrund again, **de Laure Guggenheim, film superbe qui décrit les fantasmes d'une nana solitaire sur un quai de métro : ce que devrait savoir tout maire tourangeau.** Alice, Babar et Les 40 nénuphars, **Prix Noix décerné par Mouna, venu tout spécialement de Paris pour le festival, qu'il contribua à animer.** Alice, **soit 40' 19" de sifflements et hurlements variés, témoignant de l'arriération du public. Par contre,** L'Autoportrait d'un pornographe, **de Robert Swaim, classique, bien fait et amusant rallia tous les suffrages.**

Le jeune cinéma fut distillé au compte-goutte : dans le Festival National : Jemina, fille des montagnes, **d'Anielle Weinberger : la mort d'Hollywood, ou comment être cinéphile sans être dupe.** Essai de reconstitution des 46 jours qui précédèrent la mort de Françoise Guiniou, **de Christian Boltanski, peintre de son état : comment, en racontant deux fois la même histoire, on détruit toute fiction et toute participation.** La Mort du chat, **de Denis Berry : la morale vue par les champignons, le cynisme d'une petite fille qui exécute père et mère à l'Amanite tue-mouches.** La Poule, **soit** Adam's Rib **revu et corrigé par Luc Béraud.**

Dans le Festival International : Alice, **de Viviane Berthomier,** Wydapek, **film polonais de Ryszard Czekala : à quoi rêvent les suicidés.** El Espiritu des animal, **de Augusto M. Torres : les heurs et malheurs d'une caméra narcissique.**

Saint-Sulpice.

le fils indigne et la mama

Les élections générales italiennes se préparent dans la confusion la plus totale. Les gauchistes tapent sur les néo-fascistes et se font cogner par les flics qui envoient le lacrymogène au petit hasard des émeutes. Malencontreusement, un retraité qui passait par là prend une grenade sur la tête et explose. Tout récemment, au pied d'un pylône, on vient de retrouver le corps déchiqueté de l'éditeur Feltrinelli, le Maspero milanais disparu depuis décembre 1969. Au beau milieu de ce bruit furieux, un nouveau parti Ippi **veut transformer le militaire en jardinier. L'humour n'étant pas l'apanage des politiciens, on s'empresse de considérer gravement le programme** Ippi.

1) LES FAITS

Le lundi est une journée « vide » pour les journalistes : peu de nouvelles dans l'air, les villes ont de la peine à reprendre leur rythme. Encore moins d'espoirs ce lundi 6 mars pour les quelques chroniqueurs de garde au bureau du Ministère des Affaires Intérieures chargé d'enregistrer les symboles des partis qui vont se présenter le 7 mai aux élections générales italiennes.

A midi, cependant, arrivait Angelo Quattrocchi qui venait déposer le symbole du parti **Ippi** (le 64e pour l'ensemble du territoire national) : le Joker d'un jeu de cartes, deux doigts ouverts en signe de V. « C'est le V de Woodstock, rien à voir avec Churchill dont personne d'ailleurs ne se souvient plus », expliquait Quattrocchi aux journalistes, ravis de l'allure qu'allait prendre cette conférence de presse improvisée. Et voici le programme des **Ippis** :

1) Abolition de tous les lieux de détention et de peine : jardins d'enfants, écoles, églises, supermarchés, casernes ; ils seront transformés en Maisons de la Joie.
2) Abolition du droit d'héritage.
3) Libre vente des drogues inoffensives : marijuana, haschich ; est interdite la vente des drogues mortelles : héroïne, télé...
4) Libre sexualité, libre homosexualité, droit à l'avortement, libres rapports humains. Il n'y a pas de crime s'il n'y a pas de victime.
5) Le service militaire est aboli et remplacé par des cours de jardinage volontaires.
6) Les transports seront gratuits ainsi que les maisons et les produits pharmaceutiques. Les concerts de rock seront gratuits.
7) Les voitures seront bannies du centre des villes. Maisons communautaires, oui ; lapinières, non.
8) Les décisions reviennent, évidemment, aux conseils des étudiants, des travailleurs, des paysans.
9) Le travail sera aboli. Le travail sans patron, qui est une chose bien différente et agréable, est conseillé.
10) Tous ceux qui ne sont pas d'accord (généraux, potentats de toutes sortes) auront droit à une pension, pourvu qu'ils se tiennent tranquilles.

Le lendemain matin, mardi 7 mars, tous les quotidiens italiens, du très sérieux **Corriere della Sera** de Milan (400.000 ex.) à **L'Ora** de Palerme publiaient la nouvelle **et** les dix points du programme ; les commentaires étaient, en général, amusés ou ironiques. Seul à ne pas s'amuser : le quotidien communiste romain **Paese Sera.** Dans sa note éditoriale, il s'insurgeait contre « ...cette bande de voyous qui se moquent des élections ! » « C'est bien ce que nous voulions, réplique Quattrocchi, cela démontre que, encore une fois, nous sommes dans le juste. Depuis toujours on nous regarde d'un œil outré ou goguenard : la tradition continue ».

Elle continue, peut-être, mais les **Ippis** sont bien décidés à changer les données de la situation : ils envisagent, maintenant, la prise du pouvoir ; si non tout, du moins en partie.

L'affaire est sérieuse ; les **Ippis** présenteront des listes dans les quatre circonscriptions électorales les plus importantes d'Italie (si l'on exclut celle de Naples) : Milan, Turin, Bergame, Brescia et Rome, en tout environ 7 millions d'électeurs. Le premier échelon à franchir est apparemment des plus modestes : la loi demande les signatures de 600 citoyens qui garantissent que le parti-candidat est sérieux. 600 signatures, ce n'est rien pour un parti traditionnel, beaucoup pour ces **Ippis** qui viennent de se constituer en parti politique et qui, par nature, sont hostiles à tout bureaucratisme. « La révolution sera une fête, explique Quattrocchi. Moi je dis : la fête sera une révolution. Notre révolution va naître de nos fêtes, nos happenings-comices-rock concerts seront nos Constituantes ». Les **Ippis** prévoient en effet une série de free-concerts qui se dérouleront dans les différents « Olympias » de Rome, Milan, Turin, etc., au cours desquels qui le voudra pourra déposer sa signature, devant un notaire. « Nous signerons par milliers » assure Quattrocchi. Les free-concerts se poursuivront de mars à avril, traversant toute l'Italie. Le 1er mai, jour de la Fête des Travailleurs, les **Ippis** concluront leur campagne par un rassemblement monstre, Woodstock aux portes de Rome. Jerry Rubin, John Lennon et Yoko Ono sont d'ores et déjà invités à cette Fête de la Vie. Viendront-ils ? Quattrocchi le jure.

Une semaine plus tard, les élections. Selon les statistiques, chaque député italien représente 50.000 électeurs. Or, trois millions de jeunes votent pour la première fois cette année. Combien y aura-t-il de députés **Ippis** au Parlement italien ?

2) ANGELO QUATTROCCHI

Cheveux longs (« mais pas trop », s'étonne le potinier d'un quotidien romain), sourire triste, des yeux extrêmement mobiles, maigre, une tenue pour chaque jour (« ma condition naturelle est la nudité : les habits que je porte, des copains me les prêtent. Ils les reprennent quand ils veulent »), Angelo Quattrocchi, 27 ans, Scorpion, a les façons et le rythme de celui qui « voyage » beaucoup et dans tous les sens.

On the road depuis dix ans, depuis le jour où il s'est aperçu que sa mère le « châtrait » (« et puis j'en avais marre de Cantù — ville renommée pour ses fabriques de meubles, dans la plaine padane — et de ses commerces et de son lycée... »), il s'est toujours trouvé au bon moment au bon endroit.

A Londres, il rencontre Richard Neville qui vient de débarquer d'Australie, et avec lequel il « monte » **Oz** ; il écrit aussi pour **It** et pour **Ink.**

Il est à Paris, en mai 68 (« mes copains, je les retrouve quand je le veux à la Palette... ») où il a, dit-il, « ...des visions fulgurantes ».

Aux Etats-Unis, Jerry Rubin l'emmène de campus en campus et de conférence en conférence, de New York à San Francisco. Jerry lui fait connaître Abbie Hoffman et John Wilcock et Beverly Axelrod, la femme avocat défenseur des Black Panthers qui le suivra à son retour en Italie.

« Ce qui m'a fait revenir, c'est la merveilleuse expérience de « Barbonia » (premier exemple de commune hippy, à Milan) qui finalement insérait l'Italie dans la carte des itinéraires alternatifs internationaux ». Quattrocchi explique ainsi son arrivée à Rome à la fin de 1970. Il ramène avec lui Beverly, le chien Pooh (race incertaine, 3 ans, né à Trinidad), les droits de **Do It !** et un projet auquel il tient par dessus tout : monter « son » journal. Pendant des mois, il parcourt l'Italie sur une VW orange bonbon achetée neuve en Suisse et prend des contacts avec Valcarenghi, Simonetti et d'autres.

Roman High - Roma Sotto paraît pour la première fois en juin 71. Bi-lingue, 32 pages, format **Pariscope,** 10.000 exemplaires. « Ce n'est pas le coup de foudre : le format est trop petit, on ne le voit pas, beaucoup d'erreurs de forme et de contenu. C'est le prix qu'il faut payer... ». Deux autres numéros vont suivre sans grand succès puis, finalement en janvier 1972, la transformation : **Roman-High - Roma Sotto** devient **Fallo !** (de **Do It !,** mais le mot signifie également « phallus », un double-sens qui plaît beaucoup à Quattrocchi). Format tabloïd, 32 pages, beaucoup de couleurs, entièrement en italien, un slogan : « Le sexe, la drogue et la révolution foutent par terre le patron ». Ce numéro est imprimé à 40.000 exemplaires et distribué dans toute l'Italie. La grande presse s'émeut : le dessin de couverture représente une orgie ! A l'intérieur : tout ce qu'il faut savoir pour survivre dans une grande ville, des attaques à droite et à gauche qui n'épargnent personne, particulièrement féroce pour les intellectuels.

Dès lors, Quattrocchi est devenu un « personnage » pour cette grande presse

qui le suit et le surveille : l'affaire des élections ne lui a pas échappé.

Q — Qui sont les **Ippis** ?

R — L'Italie tout entière, à l'exception de quelques vieilles tantes, de quelques mammas, de certains messieurs moustachus et des veaux qui regardent la télé. Les autres, c'est nous...

Q — Comment l'idée t'es venue de te présenter aux élections ?

R — Cela ne date pas d'aujourd'hui, mais de mai 1968. A cette époque-là, je passais de merveilleuses vacances à Paris, cela m'a donné des idées... Il y avait également d'autres précédents, comme les provos d'Amsterdam, élus à la mairie, ou comme Jerry Rubin qui a bien failli devenir le maire de San Francisco...

Q — De Berkeley !

R — Oui, de Berkeley. Ce qui compte, vois-tu, c'est agir. Si tu ne faisais l'amour que pour pondre un fils, toi qui n'en as pas, tu ne le ferais jamais.

Q — Comment vois-tu la situation italienne ?

R — Par rapport aux exemples que je t'ai cités, elle a ceci d'unique : ici, les soi-disantes « institutions » n'ont jamais pris, en fait elles n'existent pas. Les institutions U.S.A. sont nettement capitalistes ; les institutions françaises sont clairement bourgeoises. Les institutions italiennes, elles, ni chair ni poisson, ne sont pas définies. La seule institution qui compte ici c'est la mamma. Si nous arrivons à l'enfermer dans les toilettes ou à la faire rire, nous aurons gagné. Tu connais notre slogan électoral : « Ippi vaincra parce qu'il rit ».

Q — Quelles sont vos chances de réussite ?

R — Enormes. Nous sommes tellement « ridicules » que nous serons les plus sérieux. Il est d'ailleurs très significatif que la droite nous ait gonflés, tandis que la gauche traditionnelle, soit nous attaque, soit nous ignore.

Q — Cette fois-ci cependant le « **Manifesto** » n'a pas pris de position.

R — Le **Manifesto** a réagi comme une vieille fille victorienne qui découvre qu'elle a un sexe : il nous ignore. Il va nous ignorer jusqu'au jour où ils se sentiront foutus ; mais là, alors... mais je ne veux rien dire de plus... ils sont sales...

Q — Votre programme ne fait aucune allusion aux mouvements féministes. Est-ce un oubli ?

R — Un peu. Nous avons pensé qu'il était trop tôt, au moment où nous annoncions notre programme, pour parler de tout. Tu auras remarqué que ce n'est pas la seule lacune : par exemple, nous avons l'air d'avoir oublié le FHAR. Ces deux thèmes seront repris.

Q — Est-ce vrai que vous comptez inclure dans vos listes des détenus en attente de procès ?

R — Oui, parmi les détenus de droit commun et parmi les milliers de copains emprisonnés parce qu'on leur a trouvé dans les poches quelques pincées de marijuana... mais vraiment je ne peux rien dire de plus...

3) LES IPPIS ET L'UNDERGROUND ITALIEN

« C'est une farce », dit Andrea Valcarenghi, 26 ans, barbe et lunettes à la Ginsberg (auquel il ressemble), responsable de **Re Nudo,** mensuel, 13 numéros de parus, 10.000 exemplaires et une organisation qui, dans les villes du Nord, ressemble à celle d'un véritable parti.

« Une stratégie qui ne mène à rien, un programme insensé, une tactique déficitaire : les mass-media traditionnels, loin de se laisser instrumentaliser comme Angelo le prétend, ont eu beau jeu de le disqualifier, et nous avec. La situation politique est bien trop délicate pour que nous puissions nous permettre de jouer. Le fait est qu'Angelo n'a jamais voulu comprendre que nous devions nous unir pour une action politique de masse, populaire, menée dans les écoles, les ateliers, les rues, de quartier en quartier. Encore une fois, il a préféré choisir la voie de l'exploit publicitaire, destiné peut-être à augmenter les ventes de son journal : ce sera le seul résultat de cette affaire. »

Plus lapidaire l'avis de Gianni-Emilio Simonetti, 32 ans, auteur d'une anthologie sur la contre-culture italienne des années 1960 : « Des années durant il nous a fallu gober les infâmes soupes Campbell venues d'Amérique : qu'on essaye maintenant de nous imposer d'avaler les vomissements de Jerry Rubin, c'est trop fort. Mieux vaut encore le sain marxisme-léninisme de papa. »

Marcello Baraghini, 29 ans, est le directeur responsable de 47 journaux. Tous ne sont pas underground, beaucoup d'entre eux n'existent plus, mais tous ont ou bien des ennuis avec la police. A la conclusion du premier d'une longue série de procès, Marcello a été condamné à 11 mois de réclusion pour avoir permis la publication sur l'une de ses 47 revues (**Contro campo,** deux numéros de publiés) d'une affiche antimilitariste. Selon lui, « le moment est favorable à ce genre d'actions : l'Italie, depuis dix ans, ne connaît que des élections d'une tristesse accablante ; les partis traditionnels se limitent à offrir à leurs électeurs le même plat tous les quatre ans. Angelo, en ridiculisant le système, nous offre finalement une alternative. Le ridicule est une arme très efficace, surtout aujourd'hui où la répression a atteint des niveaux paranoïaques ».

Cas limite : celui d'un rédacteur d'un journal underground de Florence qui, au téléphone, nous a dit : « Nous n'en savons rien, mais nous sommes contre ».

Alberto della Chiostra

Prison de Varèse, cellule 28, le 11 mars 1972

Bonjour ! On vous envoie nos meilleures pensées... on vous explique clairement notre cas : Erick s'est fait arrêter avec de l'acide avec moi Jean (qui n'y suis pour rien). Le procès est fait rapidement, on n'y pige pas un mot, on avait pas vu l'avocat « d'office » avant. Résultat : 2 ans chacun. J'écris au Consul, rien à faire contre la loi, blablabla... alors j'attends l'appel. Bien sûr c'est pas les murs qui vont nous faire flipper, le trip prison c'est autre chose, mais ça marche bien dans nos têtes. Un problème, on a plus un rond. On va essayer de faire de la peinture, des bijoux (perle et cuir), et de vendre ça par l'intermédiaire de l'assistant social, essayez de nous envoyer le nécessaire. La censure n'est pas trop dure et puis à vous de vous démerder si vous voulez planquer quelque chose, on a l'œil. On vous embrasse tous bien fort. A bientôt. Jean Haddard, Erick Christiaen, Carcere Varese, Italie.

P.S. — Si vous écrivez tous au Consul de France à Milan, il fera peut-être avancer l'appel. (Adresse : Consulat français, Milano.)

THEATRE

Un travesti lugubre remue les fesses sur un rythme de samba. D'un cercueil sort une petite dame en noir avec un squelette de parapluie, pourchassée par Dracula, tandis que des crânes soufflent nonchalamment de la fumée. Illuminé par un stroboscope, un couple des années vingt, aux mouvements mécaniques, s'attire et se repousse. Un monstre luisant fait du trapèze dans une lumière glauque d'aquarium, sur une musique du Pink Floyd. Un bébé obscène et un chat égrillard se font des mines, un pingouin géant danse avec une femme nue : on verra en une heure et demie défiler plus de rêves, de fantasmes, d'hallucinations et d'inventions aberrantes qu'un théâtre ait jamais matérialisés. Le spectacle se nomme **Gisele Tomorrow,** et il n'y a sur scène que deux personnes, **Graziella Martinez** et Jacob Lelevreur, entourés, il est vrai, d'une pléthore d'objets fous et de costumes en délire. Le tout dispense un humour grinçant, noir à souhait : la mort n'est jamais loin, Graziella joue avec la peur et sait provoquer le rire aigre et convulsif des « vrais » rêves, — à mille lieux de tout onirisme académique et pisse-froid. Graziella Martinez vient d'Argentine, et a quitté peu à peu la danse pour créer sa version du spectacle total : une fusion de la chorégraphie, du théâtre, du mime et de tout ce que l'on voudra, où objets et costumes envahissent la scène et souvent la salle. Elle est passée par l'Angleterre où elle découvre les premiers light-shows de **Mark Boyle** : elle tournera pendant plusieurs mois avec **Soft Machine,** dans un spectacle où prolifèrent structures gonflables et automates inquiétants. A l'automne 1971, on a pu la voir quelques jours dans **Gisele Today,** avec une dizaine de participants, **Maajun** et **Barved Zumizion.** Elle espère bien reprendre le spectacle pour une durée plus longue, peut-être avec **Gong,** si Dieu le veut et lui envoie un peu d'argent. Elle fabrique elle-même ses objets et ses costumes, et si l'on répandait dans Paris toutes les bizarreries qu'elle a fabriquées en quelques années, la réalité basculerait définitivement du bon côté. En attendant, on peut aller culbuter la réalité tous les soirs à 22 h 30 au théâtre de Plaisance, 111, rue du Château, BRE. 12-65, place : 20 F, étudiant : 12 F.

Six personnages, sur une scène de poche, revendiquent le statut de terrain vague : **Faut tout repenser papa,** spectacle grave et bouffon composé et mis en scène par Gérard Louault au **Lucernaire** (18, rue d'Odessa, DAN. 57-23) à 18 h 30. Tarif étudiant (10 F) pour tout individu portant les cheveux longs. Les abonnés ne paient que 5 F la place et bénéficient du demi-tarif dans 32 salles parisiennes.
Au Lucernaire, quatre spectacles par jour, un atelier où les non professionnels peuvent apprendre la mime, la danse, l'art dramatique, le yoga, etc., un petit journal gratuit tiré à quinze mille exemplaires et, à partir du 22 mars : **Musique non stop** tous les soirs à 22 heures. Et de nombreux projets, de nombreux concerts, de nombreuses pièces.

Pour figurer dans cette rubrique, écrire avant le 15 à Jean-Pierre Lentin.

Magma : 2 et 3 Golf Drouot, 8 Montataire, 11 Orléans, 13 Bourg-la-Reine, 15 Angoulême (Cabaret du Port à Bourgine), 16 Soussignac (24), 17 et 19 Bordeaux, 18 Périgueux, 21 Nice (MJC Cordella), 22 Mandelieu, 23 Cannes La Bocca, 24 Nice (Magnann), 25 Grasse, 26 Cannes, 27 Vance, fin avril Aix. Montpellier, Avignon, Nîmes.
Pete Brown, qui a dissout Piblokto et joue désormais avec **Graham Bond** (+ Diane Bond, Lisle Harper et Ed Spevock) : 14 Amiens, 15 Versailles, 16 Golf Drouot, 19 Belfort, 20 Reims, 21 Strasbourg, 22 Paris (Ecole Polytechnique), 23 Metz, 26 Orléans, 27 Nantes, 28 Bordeaux (Alhambra), 29 Angoulême, 30 Marseille et le 1er mai à Péage de Roussillon.
Matching Mole, le groupe de Robert Wyatt : le 27 à Toulouse, le 28 à Bordeaux (Alhambra), le 30 à Strasbourg.
Ange : 7 Strasbourg, 8 Berne, 9 Bâle, 12 Villeurbanne, 14 Amiens, 20 Reims, 26 Orléans, 27 Nantes, 29 Montpont, 30 et 1er mai à Hagondange.
Golf Drouot (1, rue Drouot) : 2 et 3 à 15 h, Magma. 7, Mark Robson et le Poing. 8 et 9, Papoose. 15, Mormos. 16, à 15 h : Pete Brown et G. Bond. 22, Art Zoyd III. 23, Titanic. 29, 30, 1er mai, Moonlights.
Avesnes-lez-Aubert (salle des fêtes), le 8 : Titanic, Art Zoyd III, Cadillac.
Joachim Kuhn, Siegfried Kessler, Robin Kenyatta : le 15 à Levallois-Perret (salle des fêtes. 21 h).
Robin Kenyatta Free State Band le 28 à Rouen (salle Ste Croix des Pelletiers. 20 h et 22 h 30 ; pl. 10 F).
Fac Dauphine : le 13, **Bachdenkel.** Le 20, **Lard Free.**
Festival de **Light-shows** dans la dernière semaine d'avril à l'Ecole spéciale d'architecture.
Grateful Dead le 2 mai à Lille (Opéra), les 4 et 5 mai à Paris (Olympia). Wow.
Les gens de **Vroutsch** organisent des concerts tous les jeudis à Strasbourg, dans la salle de spectacle du troquet l'Ancre, 28, Fbd de Pierre. Groupes et musiciens intéressés, écrivez-leur, 7 A, quai de la Bruche, 67 Strasbourg.
Mormos le 6 avril à Créteil (Centre culturel), 21 h, 5 F.

Le **festival St-Gratien 72** (AJEVO) est reporté aux 29 et 30 avril.

Festivals en préparation : les 23, 24 et 25 juin, festival pop, free jazz, folk, etc., à l'initiative du P.S.U. Programme extrêmement alléchant. Bons de souscriptions : 20 F. Ecrire au « Clirium Delirium Circus Theater and Music Zizany's Association... Ltd ! », 9, rue Boromée, Paris 15e, 566 45 37.
Festival gratuit à Uzès, organisé par la Jild, de Nîmes, les organisateurs du fest. St Mathieu de Tréviers, le journal Lesbos. Demandent de l'argent ou toute autre contribution. Ecrire à Michel Nicollet, rue de la Perrine la Volière, 30 Uzès (tél. 214).

Concours de musique contemporaine (pop, free jazz, folk, etc.) aux Mureaux, sous chapiteau. Ils écrivent « Nous voulons faire une manifestation, une fête, sympa et tout, nous essaierons de mettre les groupes les plus à l'aise possible, de façon à ce que ça ne ressemble pas à un camp de concentration de la pop où l'on juge et tout et tout. Merde, tiens ! » Ecrire à Jean Marc Patrat, Concours Pop 72, maison des jeunes, rue A.-Briand, 78 Les Mureaux.
A Amiens, **contre-carnaval** le 7 mai, organisé par l'internationale merdique, avec la participation du MLF, du F.H.A.R. et de Rockin' Yaset. Le rendez-vous sera donné en temps utile.

Tous les samedis au Théâtre de la Potinière, à 18 h 30 : tremplin pour les chanteurs, auteurs-compositeurs, etc. Jeudi et vendredi, spectacle d'essai au café le Mistral, place du Châtelet, de 21 à 24 h.
29 et 30, 1er mai : Festival pop et folk, **Peage de Roussillon** (38), dans les îles du Rhône entre Lyon et Valence. 15 F pour les trois jours. Musiciens, écrire à l'association « Les Amis de Jericho », rue Victor-Hugo, Roussillon (38).
Folk
16 avril, Maison de la culture de Mulhouse. Catherine Ribeiro, Mormos, Roger Mason, Wandering, Railroad Entertainers, Pat Woods et Cathy. Pl. 10 F.
Du 1er au 9 avril : tournée des musiciens du TMS Folk Center dans la région de Saint-Brieuc.
11 au 16 avril, à Metz : René Zosso, Yves Albert, Catherine Périer, John Wright.
Le 30, au foyer des jeunes de Voray (43), à 20 km du Puy : musiciens du club du Bourdon + groupes locaux.
Le 30, à Bordeaux (Alhambra), à partir de 15 h. Ian Matthews, Paul Slade, Gary Farr, Spirogyra, Keith Christmas, Steeleye Span, Colin Scot, Alan Stivell, Alistair McDonald, etc. Pl. 22 F.
Le 15 à Wissous (Essonne) : musiciens du club du Bourdon, John Wright, Catherine Perrier.
Paris Filmmakers Cooperative, au Centre américain. Les 12 et 13 à 22 h. Films de Piero Heliczer (The stone age part. I, Joan of Arc, Venus in Furs) et Rudy Burckhardt (Inside Dope).
Les 17 et 20 à 22 h à l'Ecole Spéciale d'Architecture, 254, bd Raspail (ODE 58-59) : films de Andy Warhol (Chelsea Girls) Piero Heliczer (The plays of Piero Heliczer) Jeff Keen (Marvo Movie).
Rencontres du cinéma de recherche et actualité à Mandelieu-La Napoule, du 31 mars au 6 avril, à la M.J.C. Avec SLON, Collectif Jeune Cinema, London Filmmakers Coop, Kabouter Film Center, Dusseldorf Coop. etc.
Du 19 au 30 : Festival de fantastique et science-fiction à Clermont-Ferrand. Conférences-débats, expos, films. Ecrire à la Librairie du Musée, 3, bd Léon-Malfreiys, 63 - Clermont-Ferrand.
Avril
Colette Magny au Vezelay à 21 h.
Du 22 au 29 avril
La MJC de Blois alerte à la répression, censure pollution, etc... en exposant les œuvres de Boutillon Collandre, Hauperpin, Lemerre, Maj, Petit et Cie.

une page d'idéologie

Nous aimons bien les débats. Et nous ne sommes pas forcément d'accord avec l'ensemble des textes que nous publions. Voici donc une adresse de Jean-Jacques Lebel.

NOTE LIMINAIRE

J.F. Bizot m'a invité à répondre à deux articles jugés par nous superficiels et manipulatoires parus dans le nº 17 d'**Actuel**, notamment celui où j'étais personnellement pris à partie par un calomniateur débile du nom de Capdevieille. Après discussion avec ceux et celles de mes camarades avec qui, dans la vie de tous les jours, je consacre l'essentiel de mon énergie à foutre en l'air cette saloperie de société capitaliste, il a été décidé que ça ne valait pas le coup de perdre son temps à répondre aux cemeries d'un journaliste, qui malgré le style pop reste au diapason de **l'Express** et de **France-Dimanche**. Léon Zitrone, même avec des cheveux longs, sera toujours un porc. De toute faon, les lecteurs et lectrices d'**Actuel** certainement (plus que les spécialistes de l'information truquée) sont au fait de la réalité des luttes sur tous les fronts — dans le domaine sexuel et psychique comme dans le domaine social avec lequel il se confond organiquement — et auront déjà rectifié ces « erreurs ».

Il nous a semblé plus urgent de publier, sous la forme d'une **Lettre ouverte à des chiens de faïence**, une mise au point sur les procès de Clémenti, A.M. Lauricella, Valpreda et Gargamelli, tous les quatre empriosnnés actuellement en Italie sous des prétextes différents mais, au fond, pour une seule et même raison. Leur « crime » est de ne pas s'être montrés conformes à la norme sociale déterminée par la bourgeoisie.

Quant à l'autre article du nº 17 d'**Actuel — au-delà du gauchisme** — son titre est un plagiat de l'essai paru il y a deux ans dans **Noir et Rouge**, mais son esprit relève plutôt des potins de la commère que de la critique théorique ; d'où la réponse de R. Castro et surtout la réaction furieuse des copines du M.L.F. qui préfèrent répondre ailleurs, sans doute dans leur journal **le Torchon Brûle**. Il est évident, que la fonction de laboratoire politique de la bourgeoisie assumée par les diverses organisations gauchistes, surtout léninistes, et la place qu'elles revendiquent ainsi, à gauche de la vieille gauche pourrie, dans l'horrible armée des politiciens et dirigeants « du peuple », exige une analyse conséquente. A défaut de pouvoir la fournir et d'expliquer pourquoi les bureaucrates gauchistes à plusieurs égards singent les bureaucrates staliniens du P.C. ou de la C.G.T. (les mêmes qui ont déjà fusillé des gauchistes pendant la guerre d'Espagne et pendant la Résistance et qui, à la première occasion, recommenceront), à défaut de comprendre pourquoi lors de la première grand manif après le meurtre de Pierre Overney des maoïstes défendaient boulevard Voltaire (boulevard de la raison raisonnante) un commissariat de police contre la rage des manifestants tandis que certains anars défendaient, eux, une succursale de la Société Générale (le jour de l'enterrement, ils ont protégé contre d'éventuels pillards, un Monoprix, place Blanche, sous les fenêtres d'André Breton), à défaut de saisir la différence fondamentale et le conflit entre le mouvement réel de la révolution sociale et les manœuvres des politiciens (qu'ils soient des bourgeois, des staliniens ou des gauchistes), **Actuel** aurait pu reproduire la conclusion de **Noir et Rouge** sur ce thème. A mon sens, elle pourrait servir d'épitaphe à Pierre Overney qui, contrairement à ce qu'affirment les croque-morts de gauche et de droite, n'est pas mort pour rien : « **... loin d'être un signe d'impuissance ou d'échec, la fin du gauchisme ne sera pas « la fin du mouvement révolutionnaire », mais son réel commencement. Hâtons cette fin., Que les funérailles du gauchisme soient une fête sans limite et le début d'une révolution non plus exceptionnelle mais quotidienne** ».

LETTRE OUVERTE A DES CHIENS DE FAIENCE

(dont E. Morin, J.M. Domenach, C. Roy, L. Bellon, J. Rouch, M. Duras, J.L. Barrault, M. Renaud, P. Sollers, Y. Montand, S. Signoret, J.G. Albicocco, L. Terzieff, D. Seyrig, J.P. Kalfon)

On peut lire dans la presse votre appel en faveur de Pierre Clementi, appel d'ailleurs affiché à la Cinémathèque et contresigné par plusieurs centaines de cinéphiles. Tout d'abord il est odieux qu'il n'y soit même pas fait mention de l'amie de Clementi, Anna-Maria Lauricella, chez qui il a été arrêté et qui vient elle aussi d'être condamnée à deux ans de prison. Ensuite, puisque vous vous élevez contre une décision de « justice » prise à Rome vous auriez pu éviter de la dissocier de cet autre procès qui se déroule actuellement dans la même ville, celui de Valpreda et de Gargamelli.

Que vous le vouliez ou non le procès de Clementi est un procès **politique** en ceci qu'il se fonde sur un raisonnement politique (toujours le même, partout) condamnant sans appel toute déviance sociale quelle qu'elle soit. C'est encore et toujours « la pègre », la « chienlit », des « fous », des « enragés », des « pédés », des « drogués » que la classe dirigeante accuse, soit de se révolter consciemment, soit de refuser, avec plus ou moins de cohérence, l'ordre bourgeois : Travail, Famille, Patrie. Le procès de Valpreda et de Gargamelli est lui aussi politique puisqu'il s'agit de deux militants anarchistes, victimes d'une « combinazione » policière, à qui la « justice » veut faire payer un attentat ignoble, perpétré de toute évidence par l'extrême-droite, qui a fait 16 morts à Milan sans compter l'anarchiste Pinelli « suicidé » par la fenêtre de la questure milanaise (1).

A.M. Lauricella, Valpreda et Gargamelli, comme toutes les victimes de la « justice » bourgeoise, n'ont-ils pas, eux aussi, les « qualités » et « l'extrême sensibilité » que vous accordez à Clementi, ou bien ces choses-là sont-elles réservées aux vedettes de cinéma ? Votre proclamation est élitiste et discriminatoire car, enfin, à Paris même cela fait des années que des annoymes et prétendus « drogués » (on sait ce que vaut ce concept policier) sont arrêtés et condamnés sans que cela vous ait le moins du monde poussé à protester en leur faveur. Entendez bien, je ne justifie d'aucune façon (cela va sans dire) la condamnation de Clementi, qui est mon ami, mais il me paraît inadmissible de dissocier son cas de celui de toutes les victimes d'une « justice » qui n'est qu'un des masques légaux de la dictature de la bourgeoisie. Or, en dissociant son cas, vous revendiquez pour lui un privilège de classe, un laissez-passer à l'usage des seules idoles de l'industrie culturelle. Il fût presque toujours accordé, sauf par Hitler ou Staline, aux artistes une certaine liberté, toute relative et strictement limitée, tandis que les autres — c'est-à-dire les non-créateurs, les consommateurs et les spectateurs de la culture qui composent l'écrasante et anonyme majorité — n'avaient qu'à se taire. Ceux-là n'ont d'autre choix que de déléguer leur droit de vivre et de créer à des spécialistes de la culture (tel que vous) comme on les oblige à déléguer à des spécialistes de la politique (tels que les bureaucrates des organisations politiques ou syndicales) leur besoin et leur rage de transformer le monde. C'est ce système là, clos et étouffant, qui a craqué en mai 68 et qui craque toujours davantage dans tous les domaines aujourd'hui.

Votre appel, purement humanitaire, en faveur du seul Clementi, ne tient aucun compte du contexte des luttes sociales qui, en Italie comme en France, opposent en permanence maîtres et esclaves. De ce fait n'importe quel idéologue de droite comme Cau, Dutourd ou Aron, et à la limite, n'importe quel Pompidou, aurait pu le signer. Ce dernier ne prétend-t-il pas, lors de la dernière campagne présidentielle, qu'il était « très attaché à la liberté de l'esprit » (admirez la restriction) ? Qui donc décide de ce que doit être « l'esprit » et ce que doit être sa « liberté » sinon la classe des propriétaires, des managers et des banquiers ? Y a-t-il en France, une réelle liberté de l'esprit ? Y a-t-il donc de distribuer chez Renault, chez Michelin ou chez Citroën autre chose que ce qui est agréé par le patronat et la C.G.T., vous verrez ce que c'est que la démocratie « libérale ». Un autre exemple, plus « culturel » ? Le voici : le système capitaliste a si bien institutionnalisé la castration et la soumission qu'il peut froidement contrôler non seulement la diffusion mais la production des idées et toute activité dite créatrice. C'est ainsi que l'amateur d'art Pompidou inclut une sculpture érotique du dadaiste Arp dans le décor « design » d'un salon de l'Elysée. C'est ainsi qu'on laisse le génial érotomane Bellmer exposer ses fantasmes dans un très officiel musée. Cela n'empêche nullement la vaste majorité des hommes des femmes, des enfants, sur qui comme par hasard, le capitalisme exerce sa dictature idéologique, économique et sociale, d'être maintenue dans une misère sexuelle écrasante et permanente.

La culture est une marchandise de luxe (réservee en principe à la classe dirigeante, celle qui détient « le savoir », « la vérité »...) dont la production et la consommation est une activité de remplacement, **une activité de diversion destinée à masquer l'interdiction de créer et de jouir** que le capitalisme nous fait subir à chaque instant. Le capitalisme, en tant que système social et que système de production, ne peut fonctionner qu'en interdisant et en rendant impossible toute jouissance réelle afin de nous en faire consommer les substituts et les images mortes. Démocratiser la culture et l'enseignement, comme le réclame le P.C. ce ne serait que démocratiser ou plutôt renforcer la castration et la misère. Le communisme pour lequel nous luttons n'a rien à voir avec celui de Séguy, d'Aragon et de ceux qui défilent derrière le torchon tricolore des Versailles. Celui-ci ne vise qu'à perpétrer le règne du rendement, de l'ennui et de la chosification obligatoires. Le communisme que nous voulons construire, les rapports communistes que nous voulons instituer sont fondés sur la jouissance et la tendresse, c'est-à-dire sur la fin du rapport exploiteur/exploité et le dépassement de la dialectique du maître et de l'esclave. La pseudo-liberté que la bourgeoisie concède à ses serviteurs, à ses artistes, nous n'en sommes pas dupes.

Cette « liberté » là, ô célèbres intellectuels et intellectuelles, est une mystification. Il suffirait pour vous en assurer, d'organiser une projection publique dans un cinéma, ou encore mieux, dans une usine ou un lycée, d'un des films les plus importants de notre temps, resté totalement interdit **Un chant d'amour** de Jean Genet. Les limites du « libéralisme » capitaliste en ce qui concerne les « choses de l'esprit » apparaîtraient alors presque aussi crûment que les coups de matraques et les coups de feu que la bourgeoisie réserve à ceux et à celles qui la mettent en danger concrètement.

A propos de coups de feu, ô penseurs de la gauche, cela ne vous a pas fait vomir qu'Aragon signe votre appel en faveur de Clementi ? C'est à Aragon, ex-surréaliste devenu jdanoviste puis médiocre littérateur à succès, membre à ce jour du comité central d'un parti qui est un des principaux rouages de la machine capitaliste, membre d'un appareil bureaucratique qui vient, pour la nième fois, de mentir en accusant les gauchistes de « provocation » alors que c'est lui, le P.C. qui contribue quotidiennement à maintenir l'ordre capitaliste sur les lieux de travail, membre d'un parti dont les dirigeants, plus ou moins directement, tentent de justifier l'assassinat de Pierre Overney par un flic de la Régie Renault, c'est à Aragon que vous avez demandé de signer une protestation contre la répression ! Vous ne voyez pas que sa signature vous ridiculise ? Quel rapport entre le meurtre d'Overney et la condamnation de Clementi ... dites-vous. Si vous ne voyez pas le rapport, Mesdames, Messieurs, c'est vraiment encore une fois que vous n'avez **rien** compris.

En séparant la « liberté de l'esprit » de la liberté tout court vous entérinez le système de classe, le rapport gouvernement/gouverné, la division entre travail manuel et travail intellectuel, bref vous tournez le dos à la révolution sociale qui est plus que jamais à l'ordre du jour. Vos déclarations, vos livres, vos films, votre théâtre, vos articles proclament une fausse conscience dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne contribue pas à détruire le vieux monde où vous trônez en chiens de faïence.

(1) A l'intention de ceux et celles qui veulent en savoir davantage au sujet de ce complot policier et fasciste, je signale un livre bien informé paru en français : **L'Etat massacre** (éditions Champ Libre, Paris). Qui veut venir en aide aux camarades italiens peut écrire ou envoyer un mandat international à l'adresse suivante : Souscription Italie. Comité pour les victimes politiques. Euro Spadoni. Casella Postale 20.60019. Senigallia (AN) Iualie.

Après plus de deux ans de détention préventive et d'interrogatoires Valpreda a craqué : il se présente aux élections pour bénéficier de l'immunité parlementaire et ainsi sortir de prison. Que cette décision (politiquement contraire à tout ce pourquoi combattent les révolutionnaires) imputable à la corrusion de son psychisme et à la souffrance physique, ne nous empêche pas de continuer à aider ceux des camarades qui restent incarcérés. De toutes façons, les événements récents confirment la thèse exposée dans « l'Etat-Massacre », celle d'un complot fasciste auquel participe la C.I.A., les « services spéciaux » grecs et italiens et l'extrême-droite (le parti M.S.I.). En effet, la découverte du cadavre de l'éditeur gauchiste Giangiacomo Feltrinelli (dont on veut nous faire croire qu'il aurait fait sauter entre ses mains six bâtons de dynamite sans que son visage soit touché !) désigne directement l'extrême-droite comme responsable de ce nouvel assassinat politique. Pinelli, Feltrinelli, les quinze victimes de l'attentat de Milan... Cela commence à faire beaucoup de meurtres. Giovanni Leone, président de la République italienne, était jusqu'à son élection avocat de la partie civile au procès Valpreda/Gargamelli, ce n'est donc pas une mince affaire. Le grand paranoïaque Marcellin qui aurait voulu lancer après mai 68 un « complot international » de pure invention est maintenant servi... Non par des révolutionnaires mais par ses propres collègues. Est-ce une coïncidence ?

Jean-Jacques Lebel

LIBRAIRIE

Pour les cinquante personnes qui suivent de près ce qui s'écrit dans le monde je dois signaler ici la parution de **Kerouac-Mantra** de Thierry Lamarre chez Electric Press - Paris (10 F). Il y en a 200 exemplaires de tirés, alors pas de panique... Un des textes de Lamarre, **Pour Marilyn Monroe** faisait partie du **Manifeste Electrique** publié l'été dernier. Marc Cholodenko, 22 ans, Verseau, vient de publier son premier recueil de poèmes chez Flammarion : **Parcs** (15 F). Textes dédiés à Mick Jagger, aux Soft Machine, à Dylan... Pour revenir au **Manifeste Electrique,** il faut encore signaler la parution chez l'éditeur Pauvert de **deux** recueils, l'un de Michel Bulteau, **Poème A** (Effraction-Laque), l'autre de Matthieu Messagier, **Nord d'Eté Naître Opaque,** tous deux participants importants de ce manifeste. Un éditeur doit d'abord éditer ce qui le mérite avant de s'occuper de lancer des marchandises pour consommateurs. Le projet de Pauvert semble être de rester éditeur avant d'être marchand, et pour cette raison nous lui donnons ce mois-ci la médaille de notre considération. Pour les fous qui cherchent encore à comprendre le zen dans les livres, Jacques Masui dans sa collection **Documents Spirituels** chez Fayard vient de faire publier les **Entretiens de Lin Tsi.** C'est une date pour l'édition française qui nous donne là la première traduction mondiale du recueil de sermons et d'entretiens du Maître chinois Lin Tsi, disciple de Huang Po (dont mon directeur de conscience a déclaré que son **Mental Cosmique** était le dernier des livres, parce qu'après il fallait sauter !). Ce livre coûte 45 F. Somme insignifiante par rapport au contenu du livre. Et puis cette année le prix des livres tournera souvent autour de sommes de ce genre. Ce serait dû à l'augmentation du coût de la vie... Sur le zen encore, un gros bouquin de Philip Kapleau, **Les trois piliers du zen** (Stock, 35 F). Autres livres parus : **Les Perdants Magnifiques,** roman de Leonard Cohen, à n'acheter que si vous êtes riches (Bourgois, 35 F). Puisque nous en sommes aux bouquins à 35 F, restons-y encore avec un titre remarquable aux éditions de Minuit : « L'anti-Œdipe » (avec comme surtitre, **Capitalisme et schizophrénie,** (ce qui est le pompon de l'actualité), par Gilles Deleuze et Felix Guattarri (l'analyste d'A.-Marie). Ecologie, la **Lettre ouverte aux assassins de la Nature,** par Pierre Pellerin, qui avait publié chez le même éditeur, **Nature : attention poisons !** (Stock, 24 F). Littérature, les poèmes traduits de l'allemand Georg Trakt chez Gallimard. D'autre part, vous n'avez peut-être pas remarqué qu'on trouve maintenant en librairie la traduction de **Junkie,** le premier roman de William Burrough ? (Même titre en français - Belfond, 19,50 F.) Le même éditeur sort le mois prochain en collection de poche (3 volumes) le gros bouquin de Voline, **La Révolution inconnue.** Dans les poches encore, la collection **Folio** de Gallimard nous sort **De sang-froid** par Truman Capote, et un poche-événement : **Sur la route** (enfin !). Aubier-Flammarion, eux, publient en bilingue le célèbre poème **Feuilles d'herbe** du grand papa de Kerouac, Walt Whitman. **J'ai lu** enfin, qui en Science-Fiction réédite deux bouquins de Van Vogt : **Le Sorcier de Linn,** et **L'Empire de l'Atome.** En SF encore, on peut vous annoncer la sortie du **Messie de Dune** pour début mai. Ça arrive enfin !

Calman-Lévy publie encore un roman de H. Hesse, **Knulp,** inconnu du rédacteur de ces lignes. Les crypto-situs, les para-situs, les neo-situs et autres sympathisants vont avoir le plaisir de lire quelques lignes récentes de Raoul Vaneigem, puisqu'un **essai** de lui, sur **terrorisme et révolution,** doit précéder un bouquin d'Ernest Cœurderoi **Pour la révolution,** à paraître chez Champ Libre.

Après Hesse et Albert Cossery, l'éditeur Oswald réédite **Pan. D'après les papiers du Lieutenant Thomas Glahn** de Knut Hamsum. Enfin Gallimard doit mettre en circulation ce mois-ci quelques titres remarquables, **Misérable Miracle** d'Henri Michaux, **L'Evidence absurde** et **Les Pouvoirs de la Parole** de René Daumal, et une nouvelle traduction de Jack Kerouac, dans la lignée de ses bouquins souvenirs d'enfance, **Visions de Gérard.** Pour mémoire, déjà sorti, avec peu de presse, le livre de Zimermann et Goldblatt sur les Marx Brothers (Presses de la Cité, 21,50 F), l'unique bouquin en français sur les frères Marx. Et très bon, ce qui ne gâte rien. Les lecteurs de S.F. qui n'ont pas encore lu **L'orbite déchiquetée** de John Brunner (Denvel, 16 F) manquent vraiment quelque chose. Bon, c'est terminé. Rappelons encore en B.D. plusieurs nouveaux albums Dargaud et Dupuis : Valérian, Blueberry, Chlorophylle, Barbe-Rouge, Olivier Rameau, Zig et Puce, Sophie et Astérix.

Dr Hachis-Buisson.

OU TROUVER L'ALBUM DE CRUMB EN PROVINCE ?

Le super album de Crumb, 96 pages de grandes bandes dessinées, un rêve, est en vente dans toutes les bonnes maisons et en particulier dans les villes suivantes :

Aix-en-Provence : 23 et 37, cours Mirabeau,
Besançon : 58, Grande-Rue, et 8, rue Battant.
Bordeaux : 19, rue Duffand-Dubergier, 32, place Gambetta, 40, rue Marcel-Pénard, 224, rue Sainte-Catherine, place de la République à Pessac et au Carrefour de Mérignac.
Brest : vous pouvez le demander aux vendeurs de la Fac.
Caen : Drugstore et 105, rue de Geôle.
Cannes : 7, rue de la Croisette, et 4, rue d'Antibes.
Clermont-Ferrand : 7, place de Jaude, 30, avenue de Royat à Chamallières, et 18, boulevard Claude-Bernard.
Dijon : 26, cours de la Liberté, 52, boulevard de l'Université, 3, rue Stephen-Liégeard, et au magasin Shell de l'Université.
Grenoble : K Store, cours Berriat, France-Agence, place Victor-Hugo, et à l'Hypermarché Record.
Le Havre : Kiosque de la place de l'Hôtel-de-Ville.
Lille : Kiosque de la Grand'Place et Vegastore.
Lyon : Drugstore et Maison de la Presse, rue de la République.
Marseille : Kiosque de la place de la Préfecture, 5, quai des Belges, kiosque en face du grand Hôtel sur la Canebière et à Luminy.
Montpellier : Maison de la Presse, La Découverte et sur la Fac.
Nancy : Maison de la Presse et place Carnot.
Nantes : place Graslin, 10, place Royale et 7, rue de la Fosse.
Nice : Maison de la Presse, place Masséna. Home Presse et Hall de la Presse, rue Jean-Médecin et Cap 3000.
Rennes : Centre Commercial de Villejean et 5, rue Nationale.
Rouen : Drugstore et place Colbert au Mont-Saint-Aignan.
Saint-Etienne : 5, place Dorian, 6, rue Michel-Rondet et 15, rue du Grand-Moulin.
Strasbourg : 1, avenue de l'Esplanade, 12, rue de Rome, 10, rue du Dôme, 27, rue du Vieux-Marché-aux-Vins et à la librairie Bazar Coopérative de la rue des Veaux.
Toulon : avenue Vauban et boulevard du Maréchal-Leclerc.
Toulouse : Arcades du Capitole et Drugstore.
Tours : Hall de Presse.

10|18

arrabal
viva la muerte

william burroughs
la machine molle

leonard cohen
the favorite game

copi
dessins

francis lacassin
pour un 9e art,
la bande dessinée

jean monod
les barjots

jean-michel palmier
présentation
d'herbert marcuse

claude pelieu
juke boxes

wilhelm reich
la révolution sexuelle

boris vian
le loup garou

le western

arrabal
théâtre

william burroughs
nova express

leonard cohen
les perdants magnifiques

copi
théâtre

rené ehni
babylone,
vous y étiez nue parmi les bananiers

allen ginsberg
planet news

dashiell hedayat
le bleu, le bleu

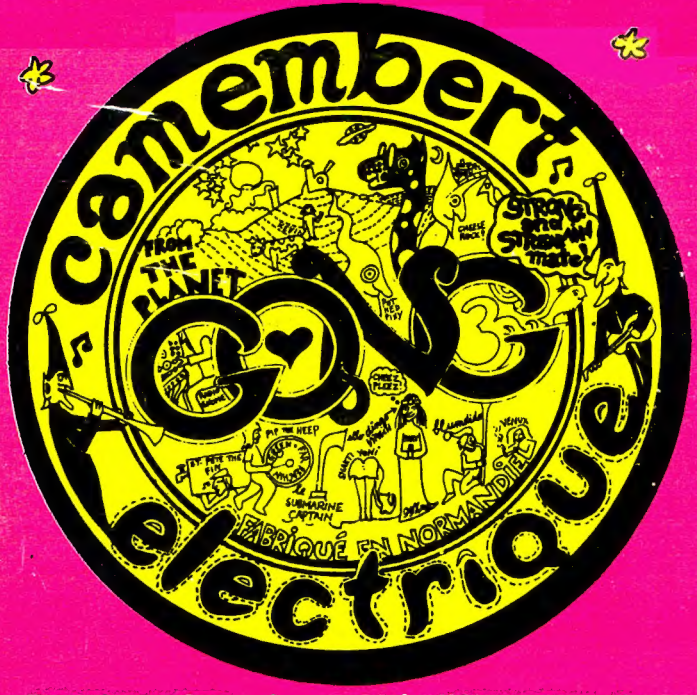
melmoth
being

claude pelieu
le journal blanc du hasard

rezvani
la voie de l'amérique

ed sanders
les tessons de dieu

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR



Depuis quelques lunes déjà, d'étranges cris venus d'outre-temps faisaient flétrir de crainte les oreilles orchidées des radio-télescopes, et puis un matin un étrange disque blanc et noir apparut, qui semblait venir de la planète GONG. A chaque seconde il grandissait et lorsqu'il cacha le soleil la panique s'empara de la vieille terre.

Les cris étaient devenus grondement : « Dynamite, Dynamite, Dynamite, répétaient les rochers du grand canyon du Colorado », « Fuck, Fuck, Fuck, répondaient les méandres de la muraille de Chine. »

Des hauts plateaux du Tibet aux profondes forêts amazoniennes et de Sumatra à Bois-Colombes, la planète bleue tout entière était envoûtée. Alors, dans un parfum de fin du monde, le Camembert Electrique se posa.

De son cœur moelleux jaillirent six créatures chantantes et d'une beauté atroce. Elles avaient nom : Shakti Yoni, Bert Camembert, Pip Pyle, Submarine Captain, Blumdido et Bad de Grasse.

Et le camembert me direz-vous ? il vécut heureux et sans l'aide de personne, se fit beaucoup d'enfants que vous trouverez chez tous les bons épiciers abonnés à l'Electricité de France.

EN AVRIL :

14 ***Villejuif*** **(Th. Romain-Rolland).**

15 et 16 ***Rungis*** **(fête de la moto).**

19 ***Annecy.***

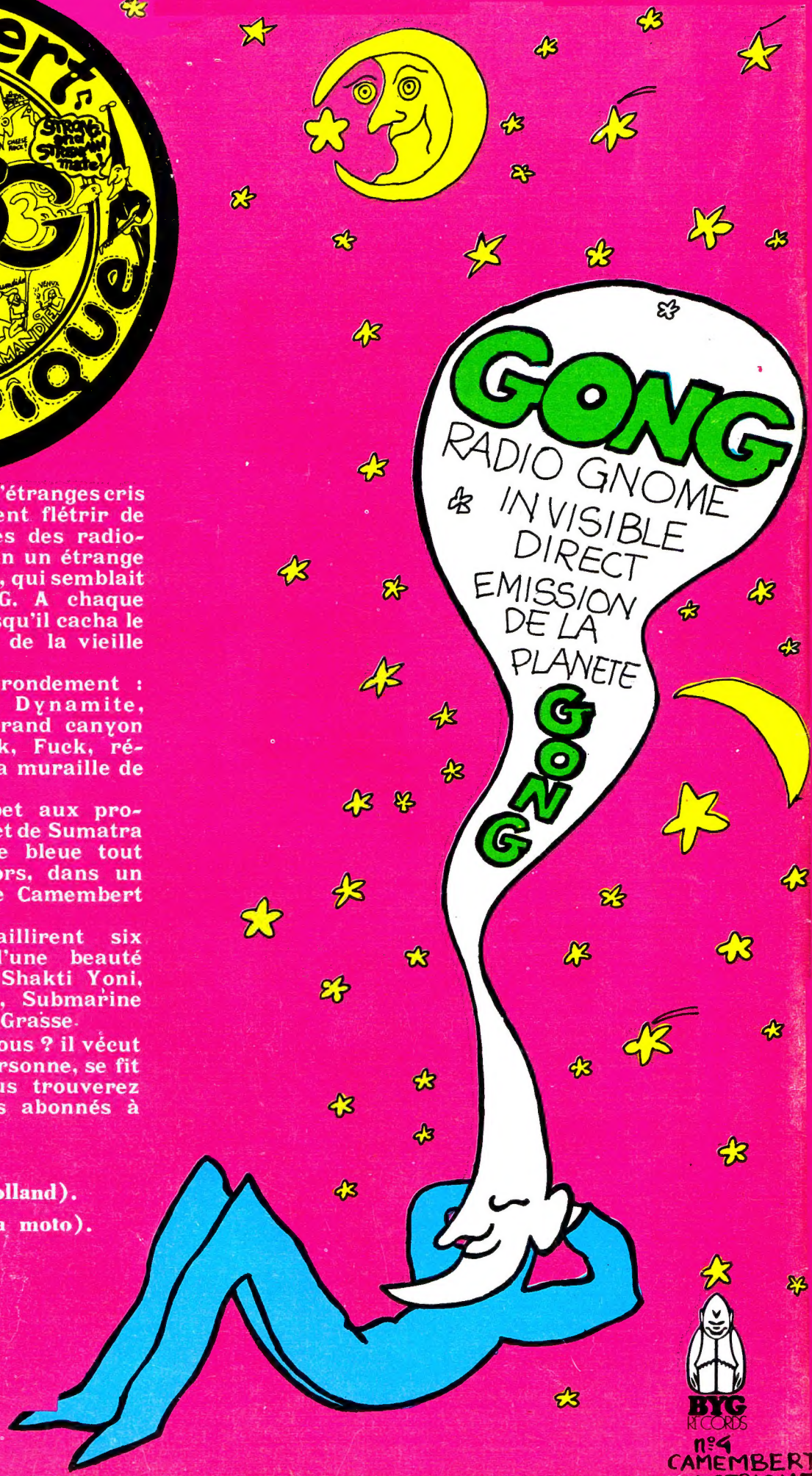
20 ***Thonon.***

21 ***Chambéry.***

22 ***Genève.***

28 ***Lille.***

29 ***Esvre-sur-Indre.***



BYG RECORDS

n°4 CAMEMBERT ELECTRIQUE